



La conférence des oiseaux

Ransom Riggs

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LA CONFÉRENCE DES OISEAUX

LE CINQUIÈME VOLUME DE

MISS PEREGRINE

ET LES ENFANTS PARTICULIERS

— RANSOM RIGGS —



LA CONFÉRENCE DES OISEAUX

LE CINQUIÈME VOLUME DE

MISS PEREGRINE

ET LES ENFANTS PARTICULIERS

RANSOM RIGGS

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Sidonie Van den Dries

bayard

Design : Anna Booth
Crédits photos :
Couverture : collection Billy Parrott.
Quatrième de couverture : collection JohnVan Noate et Ransom
Riggs.
Cachet du ministère des Affaires particulières,
Pages 47, 48, 49, 143, 153, 156.
Couverture © 2018, Chad Michael Studio.

© 2020, Ransom Riggs.
Tous droits réservés.
Ouvrage publié originellement par Dutton Books, un département
de Penguin Random House LLC, NewYork, sous le titre : *The Conference of the
Birds*,
The fifth novel of Miss Peregrine's Home for Peculiar Children.

Pour la traduction française
© 2020, Bayard Éditions,
18, rue Barbès, 92128 Montrouge
ISBN : 979-1-0363-0168-1
Dépôt légal : septembre 2020
Première édition

Cet ouvrage a été mis en pages par DV Arts Graphiques à La Rochelle.
Impression réalisée par ROTOLITO S.p. A. (Italie) en septembre 2020.

Loi no 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.
Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.

« Vous, les habitants des villes, ou ceux qui vivez en paix, vous ne savez pas toujours si vos amis seraient prêts à traverser le feu pour vous. Dans les Plaines, en revanche, nos amis ont souvent l'occasion de prouver leur courage. »

William F. Cody, dit Buffalo Bill.

Table des matières

Couverture

Page de titre

Page de copyright

CHAPITRE UN

CHAPITRE DEUX

CHAPITRE TROIS

CHAPITRE QUATRE

CHAPITRE CINQ

CHAPITRE SIX

CHAPITRE SEPT

CHAPITRE HUIT

CHAPITRE NEUF

CHAPITRE DIX

CHAPITRE ONZE

CHAPITRE DOUZE

CHAPITRE TREIZE

CHAPITRE QUATORZE

ÉPILOGUE

LA CONFÉRENCE DES OISEAUX

CHAPITRE UN

Piégés dans les boyaux glauques d'un marché aux fruits de mer de Chinatown, tout au fond d'une impasse bordée de bacs à crabes, nous attendions la fin de l'alerte, tapis dans la flaque d'obscurité que la dévoreuse de lumière avait improvisée en guise de cachette, au milieu d'une foule d'inconnus. Les hommes de Léo, fous de rage, nous cherchaient en saccageant les étals, ainsi qu'en témoignaient les cris qui fusaient dans l'air et le fracas d'objets brisés.

– S'il vous plaît, sanglotait une vieille femme. Je n'ai vu personne...

Comprenant trop tard que cette allée était sans issue, nous avons trouvé refuge dans un caniveau, accroupis entre des aquariums de crustacés qui s'empilaient dangereusement jusqu'au plafond. Le cliquetis obsédant des griffes de crabes sur les parois de leur prison, mêlé au vacarme ambiant, me martelait le crâne tel un orchestre de machines à écrire, mais il avait l'avantage de couvrir nos halètements.

Peut-être cela suffirait-il à nous sauver, si Noor parvenait à maintenir assez longtemps l'obscurité artificielle qui nous dissimulait, et si nos poursuivants, de plus en plus proches, ne s'intéressaient pas de trop près à la tache noire aux bords mouvants qui nous servait de cachette. Elle formait un trou dans le décor, un manque suspect. Noor l'avait façonnée en déplaçant une main dans l'air autour de nous, recueillant la lumière sur le bout de ses doigts tel le glaçage scintillant d'un gâteau, et laissant dans son sillage une traînée sombre. Puis elle l'avait enfournée dans sa bouche. La lumière avait éclairé un bref instant ses joues et sa gorge avant qu'elle l'avale.

C'était elle qu'ils voulaient, mais ils m'auraient volontiers capturé aussi, ne serait-ce que pour me régler mon compte. À cette heure-ci, ils avaient dû trouver H mort dans son appartement, les orbites vides, après que son propre Creux lui avait dévoré les yeux. Plus tôt dans la journée, H et sa créature avaient aidé Noor à s'échapper de la boucle de Léo en blessant plusieurs de ses hommes au passage. Un détail que Léo Burnham, chef particulier du clan des cinq arrondissements, aurait

pu leur pardonner, s'il n'avait vécu cela comme un affront personnel. Une jeune particulière « sauvage » dont il voulait s'assurer les services avait été enlevée dans sa propre maison, le centre névralgique d'un empire particulier qui couvrait tout l'est des États-Unis. S'il apprenait que j'avais participé à cette évasion, j'étais un homme mort.

Les hommes de Léo se rapprochaient ; leurs cris étaient de plus en plus sonores. À mes côtés, Noor s'appliquait à entretenir l'obscurité, redressant ses bords entre le pouce et l'index quand ils flanchaient, et remplissant le centre dès que le noir perdait de sa densité.

J'aurais aimé voir son visage, déchiffrer son expression. Je me demandais à quoi elle pensait, comment elle tenait le coup.

J'avais du mal à imaginer qu'une novice comme elle, tout juste débarquée dans notre monde, puisse endurer autant d'épreuves sans craquer. Ces derniers jours, elle avait été pourchassée par des gens normaux en hélicoptère, armés de fléchettes tranquillisantes, puis hypnotisée et kidnappée par une particulière qui voulait la vendre aux enchères. À peine libérée, elle avait été capturée par le gang de Léo Burnham. Après avoir passé plusieurs jours dans une cellule, au QG de Léo, elle avait été saupoudrée de poussière de sommeil et s'était réveillée dans l'appartement de H, qu'elle avait découvert mort sur le sol. Bouleversée, elle avait produit une ogive de lumière concentrée qui avait failli m'arracher la tête.

J'avais attendu qu'elle soit remise du choc pour lui confier une partie de ce que H m'avait dit avant de mourir. Une dernière chasseuse de Creux, prénommée V, était encore en vie. Je devais lui amener Noor pour la protéger. Les seuls indices pour la trouver étaient un morceau de carte déchiré enfermé dans le coffre-fort de son appartement et les instructions confuses d'Horatio, l'effroyable Sépulcreux de H.

Je n'avais pas encore révélé à Noor pourquoi ce dernier s'était donné tant de mal pour l'aider. Pourquoi il nous avait embarqués dans l'aventure, mes amis et moi, et l'avait arrachée aux griffes de Léo au péril de sa vie. Je ne lui avais pas parlé de la prophétie. L'occasion ne s'était pas présentée : on fuyait pour sauver notre peau depuis que les hommes de Léo avaient pris d'assaut l'appartement de H. Mais surtout, je craignais sa réaction.

« L'une des sept dont la venue a été annoncée... les libérateurs du monde des particuliers... l'aube d'un âge dangereux... » On aurait cru entendre les délires d'une secte d'illuminés. La découverte du monde des particuliers avait déjà mis la crédulité de Noor à rude épreuve – sans parler de sa santé mentale. J'avais peur de la faire fuir pour de

bon si j'en rajoutais une couche. N'importe quelle personne normale aurait déguerpi depuis belle lurette.

Certes, Noor Pradesh était tout sauf normale. Elle était particulière, et elle ne manquait pas de cran.

Elle s'est penchée vers moi.

– Où va-t-on, après ? a-t-elle chuchoté. Tu as un plan ?

– On quitte NewYork, ai-je répondu.

– Comment ? a-t-elle demandé, après un bref silence.

– Je ne sais pas. En train ? En car ?

– Oh, a-t-elle lâché, déçue. Tu ne peux pas nous transporter ailleurs par magie ? Avec un de tes portails temporels ?

– Ça ne fonctionne pas comme ça. Enfin si, parfois, ai-je rectifié en pensant au Panloopticon. Mais il faudrait déjà qu'on en trouve un...

– Et tes amis ?

Sa question a fait chavirer mon cœur.

– Ils ne savent pas que je suis là.

« Et même s'ils le savaient... », ai-je ajouté en pensée.

J'ai senti ses épaules s'affaïsser.

– Ne t'inquiète pas, ai-je dit. Je vais trouver une solution.

En temps normal, j'aurais sollicité mes amis, en effet. Ils auraient su quoi faire. Ils m'avaient toujours soutenu depuis que j'étais entré dans leur monde, et sans eux, je me sentais perdu. Mais H m'avait recommandé de ne pas ramener Noor aux Ombrunes. Et surtout, je n'étais plus aussi sûr d'avoir des amis. Du moins, pas comme avant. L'opération commando de H, dont j'avais pris le relais, risquait de saboter les efforts des Ombrunes pour rétablir la paix entre les clans rivaux de particuliers. J'avais certainement entamé de façon irréparable la confiance que mes amis me témoignaient.

Nous étions donc seuls. Et mon plan était très simple, pour ne pas dire primaire. Courir vite. Bien réfléchir. Compter sur notre bonne étoile.

Et si on ne courait pas assez vite ? Et si la chance nous manquait ? Je ne pourrais peut-être jamais parler de la prophétie à Noor, et elle risquait de mourir avant de savoir pourquoi on la pourchassait.

Un fracas retentissant a éclaté tout près de nous et j'ai entendu les gars de Léo crier. Ils ne tarderaient pas à arriver à notre hauteur.

– Je dois te dire quelque chose, ai-je chuchoté.

– Ça ne peut pas attendre ?

Le moment n'aurait pas pu être plus mal choisi. Mais l'occasion ne se représenterait peut-être pas...

– Il faut que tu saches. Au cas où nous serions séparés, ou... s'il m'arrivait quelque chose.

– D'accord, a-t-elle soupiré. Je t'écoute.

– Je te préviens, ça va sûrement te sembler ridicule. Sache que j'ai eu la même réaction. Avant de mourir, H m'a parlé d'une prophétie...

Quelque part, tout près de nous, un homme a houspillé en cantonais les gars de Léo, qui lui ont répondu en criant, en anglais. Nous avons entendu une forte claque, un cri, une menace étouffée. Noor et moi nous sommes raidis.

– La prophétie parle de toi, ai-je poursuivi, mes lèvres contre son oreille.

Noor s'est mise à trembler. Les bords de la tache d'obscurité ont vacillé.

– Dis-moi, a-t-elle soufflé.

– Allez voir au fond ! a crié l'homme de Léo.

Ses acolytes ont surgi dans l'allée.



Nos poursuivants se sont approchés en traînant un pauvre type par le col. Les faisceaux de leurs lampes de poche dansaient sur les murs et se reflétaient sur le verre des aquariums. Je n'ai pas osé lever la tête, de peur de me faire repérer. Tendu comme un arc, je me suis préparé mentalement à un combat inégal.

Les hommes se sont arrêtés au milieu de l'allée.

– Il n'y a que des aquariums ici, a grogné l'un d'eux.

– Qui était avec elle ? a demandé un second.

– Un garçon, je ne sais pas...

Une nouvelle gifle a claqué. Le captif a poussé un cri de douleur.

– Laisse-le, Bowers. Il ne sait rien.

Son acolyte a poussé brutalement le prisonnier, qui est tombé. Il

s'est relevé aussitôt et a décampé sans demander son reste.

– On a perdu assez de temps, a grommelé le premier homme. La fille a dû filer depuis des lustres. Avec les monstres qui l'ont enlevée.

– Vous croyez qu'ils ont trouvé l'entrée de la boucle de Fung Wah ? a demandé un troisième.

– Possible, a dit le premier. On va aller voir ça avec Melnitz et Jacobs. Toi, Bowers, tu termines de ratisser la zone.

J'ai compté leurs voix : ils étaient quatre, peut-être cinq. Le nommé Bowers est passé tout près de nous, son holster à la hauteur de nos yeux. Je l'ai suivi du regard sans bouger la tête. C'était un type baraqué, vêtu d'un costume sombre.

– Léo va nous tuer si on ne la trouve pas, a-t-il marmonné.

– On lui ramène un Estre mort, a souligné le second. Ce n'est pas rien.

J'ai tressailli et tendu l'oreille. « Un Estre mort ? »

– Il était mort quand on l'a trouvé, a objecté Bowers.

– Léo n'a pas besoin de le savoir, s'est esclaffé le premier homme.

– J'aurais préféré le tuer moi-même..., a grommelé Bowers. Arrivé au fond de l'impasse, il s'est retourné. La lumière de sa lampe torche s'est déversée sur nous ; elle a fait scintiller l'aquarium près de ma tête.

– Va cogner son cadavre, si ça te fait plaisir, a suggéré le troisième homme.

– Non, a grogné Bowers. C'est à la fille que je voudrais mettre une raclée. Et plus, si affinités...

Il s'est tourné vers les autres.

– Vous avez vu ça, comment elle aidait l'Estre ?

– C'est une sauvage, a dit le premier homme. Elle ne sait pas ce qu'elle fait.

– Une sauvage, exactement ! a souligné le deuxième. Je ne comprends pas qu'on perde notre temps à la chercher. Quel intérêt d'ajouter une autre particulière à notre clan ?

– Léo ne pardonne rien et n'oublie rien, a rappelé le premier.

J'ai senti Noor se tortiller près de moi. Je me suis appliqué à respirer profondément, calmement.

– Mettez-moi dans une pièce seul avec elle, a ricané Bowers. Je vous

montrerai ce qu'elle a de spécial.

Il s'est arrêté devant notre cachette, puis a pivoté lentement sur lui-même. Le faisceau de sa lampe a éclairé les murs et le sol, traversé l'aquarium à notre gauche, puis s'est posé sur nous. Il s'est arrêté à quelques centimètres de mon nez, sans pénétrer l'obscurité.

J'ai retenu mon souffle. Bowers a grimacé, comme s'il essayait d'élucider un mystère.

– Bowers ! a appelé quelqu'un, au fond du couloir.

L'intéressé s'est retourné, mais il a laissé sa lampe braquée sur nous.

– Rejoins-nous dehors quand tu auras fini. Après Fung, on ratissera le quartier.

– Choisis-nous quelques crabes ! a ajouté son collègue. Si on rapporte le dîner, Léo sera peut-être plus conciliant.

Le faisceau de la lampe est revenu sur l'aquarium.

– Je ne comprends pas comment les gens peuvent bouffer ces araignées, a grommelé Bowers pour lui-même.

Les autres sont partis. Bowers, à un mètre cinquante de nous, a continué à faire des grimaces devant l'aquarium. Il a retiré sa veste et retroussé ses manches de chemise. Il ne nous restait plus qu'à prendre notre mal en patience.

Soudain, Noor m'a empoigné le bras. Elle tremblait violemment.

J'ai d'abord cru qu'elle craquait sous l'effet du stress, mais quand je l'ai entendue inspirer trois fois coup sur coup, j'ai compris qu'elle se retenait d'éternuer.

« S'il te plaît, pas ça ! », ai-je articulé en silence, même si je savais qu'elle ne pouvait pas me voir.

L'homme a plongé le bras avec précaution dans l'aquarium le plus proche et tenté de saisir un crabe dans sa main épaisse.

Noor s'est raidie. J'ai entendu ses dents grincer. Elle essayait toujours de retenir un éternuement.

L'homme a sorti la main du réservoir en jurant. Il l'a agitée en l'air, un énorme crabe suspendu au bout d'un doigt.

C'est là que Noor s'est levée.

– Hé, toi ! Connard ! a-t-elle lancé.

Bowers a pivoté vers nous. Sans lui laisser le temps de prononcer un mot, Noor a éternué.

Dans une explosion retentissante, toute la lumière qu'elle avait absorbée s'est échappée de sa bouche, baignant le mur opposé, le sol et le visage de Bowers d'un vert éclatant, avant d'envelopper dans une sphère rougeoyante. Elle n'était pas assez intense pour le blesser – encore moins pour le brûler –, mais elle a suffi à le sidérer et à lui faire perdre ses moyens. Sa bouche a dessiné un O.

La petite tache d'obscurité qui nous enveloppait a disparu instantanément. L'homme a crié, et nous nous sommes pétrifiés, comme envoûtés. Moi, toujours accroupi. Noor debout à côté de moi, la main plaquée devant son nez et sa bouche. L'homme, la main levée, un crabe suspendu à un doigt. Puis je me suis levé et le charme s'est rompu. L'homme nous a barré le passage et a empoigné son arme de sa main libre.

Je me suis jeté sur lui. Il a basculé en arrière et m'a entraîné dans sa chute. En luttant pour lui arracher son arme, j'ai reçu un coup de coude dans le front qui m'a presque assommé. Noor est arrivée par derrière et a abattu une barre métallique sur son bras. L'homme a à peine tressailli. Il a plaqué les mains contre ma poitrine et m'a poussé violemment.

J'ai foncé vers Noor pour la protéger, mais dans l'intervalle, l'homme a tiré à deux reprises. La déflagration m'a rendu momentanément sourd. La première balle a ricoché sur le mur et la seconde a traversé un aquarium, qui s'est brisé en mille morceaux. Des crabes, de l'eau et des éclats de verre ont jailli de tous côtés, tandis que les aquariums du dessus culbutaient dans le vide. Le plus haut a littéralement explosé en percutant la colonne de réservoirs empilés de l'autre côté de l'allée ; les autres ont dégringolé sur Bowers. Ils devaient contenir une centaine de litres chacun et peser au moins une tonne réunis. En moins de trois secondes, l'homme s'est retrouvé KO et à moitié enseveli. L'instant d'après, tous les aquariums de l'allée s'écrasaient sur le sol avec fracas. Un raz-de-marée saumâtre a déferlé dans le couloir et nous a fait chavirer au milieu des crustacés.

Après avoir toussé et craché l'eau répugnante qui emplissait ma bouche, j'ai regardé Bowers. Son visage en lambeaux était baigné d'une lumière verdâtre. Des crabes allaient et venaient sur son corps inerte. Il était mort. Je me suis détourné à la hâte et j'ai pataugé dans les débris pour rejoindre Noor, emportée par les flots.

– Ça va ? lui ai-je demandé en l'aidant à se relever.

Elle a vérifié qu'elle n'était pas blessée.

– On dirait. Et toi ?

– Moi aussi. Viens, ne restons pas là ! Les autres risquent de revenir.

– Ouais, on a dû entendre le bruit jusque dans le New Jersey...

Elle m'a pris par le bras, et nous avons couru vers l'entrée de l'allée, où grésillait un néon en forme de crabe.

Au bout d'à peine trois mètres, nous avons entendu des pas marteler le sol, de plus en plus proches.

Nous nous sommes figés. Deux personnes, au moins, couraient vers nous. Le bruit avait alerté nos ennemis.

– Viens ! a dit Noor en me tirant par le bras.

– Non. Ils sont trop près.

Les hommes allaient arriver d'une seconde à l'autre. Le couloir devant nous était trop long, et jonché de verre brisé ; nous n'aurions jamais le temps de filer. Il fallait trouver une nouvelle cachette.

– Je veux me battre ! a-t-elle insisté en recueillant un reste de lumière entre ses doigts.

J'avais envie d'en découdre, moi aussi, mais j'étais sûr que c'était une mauvaise idée.

– Si on résiste, ils vont nous tirer dessus. Je ne peux pas prendre le risque que tu sois blessée. Je vais me rendre et leur dire que tu t'es enfuie.

Noor a secoué la tête avec véhémence.

– Pas question !

Même dans le noir, je voyais ses yeux lancer des éclairs. Elle a laissé se dissiper sa minuscule boule de lumière et ramassé deux longues échardes de verre par terre.

– On se bat ensemble ou pas du tout.

J'ai soupiré, contrarié.

– OK, on se bat.

Nous nous sommes accroupis en brandissant nos tessons de verre comme des couteaux. Nos poursuivants étaient si proches qu'on les entendait haleter.

Une fraction de seconde plus tard, une silhouette est apparue au fond du couloir. Sa carrure imposante, qui se découpait sur la lumière du néon, m'a rappelé quelqu'un, mais je ne l'ai pas reconnue immédiatement.

– Jacob ? a fait une voix familière. C'est toi ?

Un scintillement a éclairé son visage ; sa mâchoire carrée, ses yeux

pleins de bonté. J'ai cru que je rêvais.

– Bronwyn ?

– C'est toi ! a-t-elle crié.

Un large sourire a illuminé ses traits et elle a couru vers moi en bondissant autour des tessons de verre. J'ai eu tout juste le temps de laisser tomber mon arme improvisée. Elle m'a serré dans ses bras à m'étouffer.

– C'est Noor ? a-t-elle demandé par-dessus mon épaule.

– Salut, a dit Noor, abasourdie.

– Vous avez réussi ! s'est écriée Bronwyn. Je suis tellement contente !

– Q-qu'est-ce que tu fais là ? ai-je bredouillé.

– On pourrait vous poser la même question ! a grommelé une autre voix.

Bronwyn m'a lâché et j'ai vu Hugh s'avancer vers nous.

– La vache ! Que s'est-il passé, ici ? s'est-il exclamé.

Par quel miracle mes amis nous avaient-ils retrouvés ?

– On s'en fiche, Hugh, a déclaré Bronwyn. Jacob est sain et sauf, c'est tout ce qui compte ! Et je te présente Noor.

– Salut ! a répété Noor, avant de prévenir : Quatre types veulent nous faire la peau. Ils vont débarquer d'une seconde à l'autre.

– J'en ai assommé deux, a signalé Bronwyn en levant les doigts.

– J'en ai mis un en fuite avec mes abeilles, a complété Hugh.

– D'autres vont venir, c'est sûr, ai-je prédit.

– Alors, ne traînons pas, a dit Bronwyn en ramassant une lourde barre de métal abandonnée par terre.



Nous avons rebroussé chemin tant bien que mal dans le labyrinthe du marché aux fruits de mer, mettant nos souvenirs en commun pour retrouver la sortie, indiquée seulement par des écriteaux en chinois. Les allées exiguës, encombrées de caisses et de tables séparées par de simples bâches, se ressemblaient toutes. Des enchevêtrements de fils électriques et d'ampoules nues se balançaient au-dessus de nos têtes. En revanche, la foule s'était clairsemée depuis l'irruption des hommes

de Léo.

– Suivez-moi ! a crié Bronwyn par-dessus son épaule.

Nous nous sommes faufilez derrière elle sous une table couverte de poulpes vivants, puis dans une allée bordée de caisses de poissons disposés sur des lits de neige carbonique fumante. En bifurquant à gauche à un croisement, nous avons aperçu deux de nos poursuivants. L'un était étendu au sol. L'autre, accroupi à côté de lui, tentait de le ranimer en lui donnant de petites claques. Bronwyn n'a même pas ralenti. L'homme accroupi a levé les yeux une fraction de seconde avant qu'elle lui balance un coup de pied dans la tête. Il s'est effondré à côté de son acolyte.

– Désolée ! a-t-elle lancé en s'éloignant.

Comme en réponse, des cris ont fusé au loin. Deux autres gorilles de Léo fonçaient vers nous. Nous avons pris un virage serré et monté quatre à quatre les marches d'un étroit escalier, puis poussé une porte et jailli à l'air libre comme des bolides. La lumière du jour nous a momentanément aveuglés. Nous étions sur un trottoir, à l'heure de pointe, à l'époque actuelle. Des voitures, des piétons et des vendeurs ambulants nous dépassaient de tous côtés.

Fuir discrètement n'est pas donné à tout le monde, surtout quand on essaie d'échapper à quelqu'un qui veut notre peau. Malgré nos efforts pour avoir l'air de simples joggeurs, le fait que deux d'entre nous soient trempés de la tête aux pieds et les deux autres affublés de vêtements du XIX^e siècle ne jouait pas en notre faveur. Les passants nous dévisageaient, chose étonnante à New York, où toutes sortes de gens bizarres arpentent les trottoirs.

Nous avons traversé en dehors des clous, ignoré les feux rouges et les panneaux « interdit aux piétons », et même marché sur la chaussée, au risque de nous faire écraser, en déclenchant une cacophonie de klaxons. Tout valait mieux que de nous faire capturer par les sbires de Léo et embarquer dans sa boucle. Ses hommes de main nous ont talonnés sans relâche dans les rues de Chinatown, puis dans celles d'un quartier touristique italien. Ils ont failli nous rattraper au milieu de la circulation, sur Houston Street. Ils étaient faciles à repérer avec leurs costumes vintage. Enfin, au moment où je me demandais combien de temps j'allais encore pouvoir courir, Noor a rattrapé Bronwyn et l'a entraînée dans une rue adjacente. Hugh et moi nous sommes engouffrés derrière elles dans une minuscule épicerie.

Deux gorilles de Léo ont dépassé l'échoppe en courant, sans se douter de rien. Noor nous a poussés dans un étroit couloir et fait entrer dans la réserve, sous l'œil médusé d'un employé en pleine pause

cigarette. Puis elle a poussé une porte métallique donnant sur une ruelle bordée de bennes à ordures.

Soulagés d'avoir semé nos poursuivants, nous nous sommes accordé une minute de répit. Bronwyn avait à peine transpiré, mais Noor, Hugh et moi étions hors d'haleine.

– Joli coup, a apprécié Bronwyn, impressionnée.

– Oui, a convenu Hugh. Bien joué !

– Merci, a dit Noor. Ce n'est pas mon premier rodéo.

– On est à l'abri, ici, a dit Hugh entre deux halètements. Laissons-les ratisser le quartier avant de filer.

J'ai acquiescé.

– Où comptez-vous nous emmener ?

– Je me posais la même question, a signalé Noor, un sourcil levé.

– On retourne à l'Arpent, nous a confié Hugh. L'entrée de boucle la plus proche n'est pas très agréable, mais elle est tout près.

Je n'arrêtais pas de regarder mes amis. J'avais cru ne jamais les revoir. Ou alors, qu'ils se comporteraient comme des étrangers si cela devait arriver.

Hugh m'a arraché à mes pensées en me donnant un coup de poing dans le bras. J'ai protesté :

– Aïe ! C'était pour quoi, ça ?

– Pourquoi ne nous as-tu pas dit que tu te lançais dans une folle opération de sauvetage ?

Noor nous a regardés, bouche bée.

– J'ai essayé, ai-je protesté.

– Pas vraiment, non ! m'a contredit Bronwyn.

– Je l'ai lourdement insinué, ai-je insisté. Mais j'ai bien vu que personne ne voulait m'aider.

Hugh semblait se retenir de me frapper.

– Peut-être pas, mais on serait venus quand même !

– On ne t'aurait jamais laissé faire ça tout seul, a ajouté Bronwyn.

Pour la première fois depuis qu'on se connaissait, elle semblait en colère contre moi.

– On était morts d'inquiétude quand on s'est aperçus que tu avais

disparu !

Elle a regardé Noor en secouant la tête.

– Ce fou était au lit, convalescent, hier encore. J'ai cru qu'il avait été kidnappé pendant la nuit !

– Pour être honnête, je n'étais pas sûr que mon départ vous bouleverserait, ai-je avoué.

– Jacob !

Bronwyn a écarquillé les yeux.

– Après tout ce qu'on a traversé ? C'est blessant.

Hugh a secoué la tête.

– Je t'avais dit que c'était un petit être sensible.

À mon intention, il a ajouté :

– Bon sang, Jacob, tu pourrais quand même faire confiance à tes vieux amis.

– Je suis désolé, ai-je murmuré.

– C'est vrai, quoi...

Noor s'est penchée vers moi et a chuchoté :

– Tu n'as pas d'amis, hein ?

– Je ne sais pas quoi répondre.

Soudain, mon cœur était si plein d'émotions que je ne trouvais plus mes mots. Comme s'il entrerait en concurrence avec mon cerveau.

– Je suis vraiment content de vous voir, ai-je finalement articulé, la gorge serrée.

– Nous aussi, a dit Bronwyn.

Elle m'a attiré contre elle, et cette fois, Hugh nous a rejoints.

Un coup de feu nous a fait sursauter, et nous nous sommes séparés à la hâte. Deux hommes en costume ont surgi à l'extrémité de la ruelle et foncé vers nous.

– Suivez-moi ! a commandé Noor. On va les semer dans le métro.



J'ai descendu les marches de la station trois par trois, tandis que Hugh se laissait glisser sur la rampe métallique. Puis nous avons

slalomé entre les voyageurs qui encombraient le hall d'entrée, heure de pointe oblige. Noor a enjambé un tourniquet.

– Faites comme moi !

Arrivé sur le quai, j'ai jeté un coup d'œil derrière moi. Les gars de Léo nous pourchassaient toujours. Noor s'est arrêtée. Elle a posé une main à terre, sauté sur les voies et nous a crié de la suivre. Elle a aussi parlé d'un « troisième rail », mais une annonce vocale a masqué sa voix.

– Vous allez vous faire tuer ! nous a avertis quelqu'un.

J'étais assez d'accord, mais pour l'instant, cela nous semblait préférable à l'autre éventualité.

En sautant par-dessus les rails, j'ai songé que Noor ne faisait pas cela pour la première fois. Elle avait l'air de connaître la ville comme sa poche, et de maîtriser à la perfection l'art de la fuite. Je me suis demandé ce qu'elle avait dû fuir, et pourquoi. Et j'ai espéré très fort, en voyant arriver un train, que j'aurais l'occasion de le lui demander.

Le métro était dangereusement proche quand Hugh et moi avons traversé la dernière voie ferrée. Bronwyn et Noor nous ont aidés à nous hisser sur le quai juste avant qu'il entre dans la station, telle une créature infernale, dans un grincement de freins à déchirer les tympan.

Un instant plus tard, le train a vomi ses milliers de passagers sur le quai. Quand nous avons enfin réussi à nous faufiler à bord, le wagon était presque vide. Nous nous sommes accroupis pour passer inaperçus, puis les portes se sont refermées.

– Mince, a dit Bronwyn. J'espère qu'on va dans la bonne direction...

Noor lui a demandé où on était censés aller. La réponse a paru l'étonner.

– Drôle de hasard... C'est la prochaine station.

C'était étonnant. De nous quatre, Noor était de loin la moins informée de ce qui se passait ; pourtant, son assurance tranquille faisait tout naturellement d'elle notre guide.

Une annonce a retenti et le métro a démarré.

– Comment m'avez-vous retrouvé ? ai-je demandé à mes amis.

– Emma a deviné ce que tu avais en tête. Tu avais tellement parlé d'elle que ça lui a paru évident.

Hugh a indiqué Noor d'un signe de tête. Puis il lui a tendu une

main.

– Enchanté. Je m'appelle Hugh...

– Après ça, on n'a pas eu beaucoup de mal à te localiser, a complété Bronwyn. Tu te rappelles Addison ?

J'ai acquiescé.

– Les employés du Panloopticon nous ont révélé que tu étais à New York, et Addison a flairé ta trace jusqu'à ce marché, a expliqué Hugh. Mais il a refusé d'aller plus loin.

« Béni soit ce chien ! », ai-je pensé. Combien de fois avait-il risqué sa vie pour nous ?

– Ensuite, on s'est repérés aux cris, a dit Bronwyn.

– C'est Miss Peregrine qui vous envoie ?

– Non, m'a détrompé Hugh. Elle n'est pas au courant.

– Elle doit l'être, maintenant, a souligné Bronwyn. Elle finit toujours par tout savoir.

– On s'est dit qu'on attirerait moins l'attention en partant à deux.

– On a tiré à la courte paille, a ajouté Bronwyn. C'est Hugh et moi qui avons gagné.

Elle a lancé un regard oblique à notre ami.

– Tu crois que Miss P. nous en voudra ?

Hugh a hoché vigoureusement la tête.

– Elle va fulminer, c'est sûr ! Mais elle sera fière de nous. Enfin, si on arrive à ramener Jacob à la maison en un seul morceau.

– « À la maison » ? a répété Noor. Où est-ce ?

– Dans l'Arpent du Diable, a répondu Hugh. C'est une boucle, à Londres, à la fin du XIX^e siècle.

Noor a froncé les sourcils.

– Ça a l'air... cosy.

– C'est un peu rude, parfois, mais ça ne manque pas de charme. Et c'est mieux que de vivre éparpillés.

Noor a paru dubitative.

– C'est un endroit réservé aux gens comme vous ?

– Aux gens comme *nous*, ai-je rectifié.

Elle n'a pas réagi, ou s'est défendu de réagir, mais j'ai vu quelque chose scintiller dans son regard. Une idée qui commençait à prendre forme. « Nous ».

– Tu seras en sécurité là-bas, a dit Bronwyn. Il n'y aura pas d'hommes armés pour te pourchasser, pas d'hélicoptères...

J'ai failli approuver, puis je me suis rappelé la mise en garde de H au sujet des Ombrunes, et ce que Miss Peregrine m'avait dit lors de notre dernière conversation. Selon elle, certains sacrifices étaient nécessaires pour le bien commun. Aurait-elle été prête à sacrifier Noor ?

– Et les consignes que H nous a données ? a objecté Noor.

Elle avait baissé la voix, ne sachant pas si elle pouvait en parler devant Hugh et Bronwyn.

– Quelles consignes ? a voulu savoir Hugh.

– Avant de mourir, H m'a parlé de Noor et des gens qui la traquent. Il nous a conseillé de trouver une certaine V...

– V ? Ce n'est pas la tueuse de Creux que ton grand-père a formée ?

Bronwyn était dans la boucle des devins quand ces derniers avaient mentionné V pour la première fois. Je n'étais pas surpris qu'elle s'en souvienne.

– Si, c'est elle. Et H – enfin, son Creux – nous a montré une carte et donné des instructions pour la trouver.

– Son *Creux* ? s'est étranglée Bronwyn.

J'ai sorti le fragment de carte de ma poche et je le leur ai montré.

– Ce n'était plus vraiment un Sépulcreux. Il était en train de se transformer en... autre chose.

– Tu veux dire en Estre ? a clarifié Hugh.

Noor m'a lancé un regard perplexe.

– Tu ne m'as pas dit que les Estres étaient nos ennemis ?

– Exact, ai-je confirmé. Mais H était ami avec celui-là...

– Ça devient de plus en plus surréaliste, a-t-elle soupiré.

– Je sais. Et je pense qu'on devrait accompagner Hugh et Bronwyn à l'Arpent du Diable. On a besoin d'aide, et tous les particuliers que je connais et en qui j'ai confiance s'y trouvent.

Je n'étais pas sûr de les convaincre de m'aider après ce que je leur avais fait subir, mais je devais essayer. J'avais besoin de mes amis. Et

tant pis pour l'avertissement de H.

Si Miss Peregrine était vraiment capable de renvoyer Noor entre les mains de ses ravisseurs pour des raisons politiques, ce n'était pas la Miss Peregrine que je pensais connaître. Et si je ne pouvais pas protéger Noor dans une boucle pleine d'amis, comment pourrais-je l'aider dans l'Amérique des particuliers ?

– Notre ami Millard est expert en cartographie, a signalé Bronwyn pour tenter de la convaincre.

– Et Horace est un prophète, ai-je ajouté. À mi-temps, au moins.

Noor a reporté son attention sur moi.

– Ah ouais ? Et, au fait, tu ne voulais pas me parler d'un truc, tout à l'heure ?

Elle faisait allusion à la prophétie. Comme le danger était momentanément écarté, j'ai décidé d'attendre un moment plus propice.

– Il n'y a pas d'urgence, ai-je éludé.

Hugh et Bronwyn m'ont regardé avec curiosité.

– Si tu le dis, a répondu Noor, mais elle semblait impatiente.



Nous sommes sortis du métro. En arrivant dans la rue, Noor a pris un moment pour aider Bronwyn à s'orienter.

– On n'est plus très loin, a promis cette dernière, avant de traverser la rue en diagonale, dans un concert de klaxons.

Nous avons coupé à travers un terrain de basket-ball en plein match, puis arpenté un jardin public désolé, au pied de deux vieilles tours HLM. Plus on avançait, plus l'environnement était sinistre, rouillé, cassé, jusqu'à ce qu'on arrive dans l'ombre d'un imposant bâtiment de brique bordé d'échafaudages et entouré d'un grillage couvert d'une bâche. Bronwyn l'a soulevée, révélant un trou dans la clôture.

Bronwyn et Hugh s'y sont engouffrés en nous faisant signe de les suivre. Noor et moi avons échangé un regard hésitant.

Hugh a ressorti la tête.

– Vous venez ?

Noor a fermé les yeux une seconde – se demandant sans doute pour

la énième fois ce qu'elle fabriquait là –, puis elle a franchi le grillage. Elle ne m'avait pas cru quand je lui avais affirmé que j'avais souvent vécu le même dilemme. Une voix en moi me criait : « Qu'est-ce que tu fous ? » tous les jours, ou presque, depuis que j'étais allé au pays de Galles, courir après des fantômes découverts sur de vieilles photos. J'avais appris à la mettre en sourdine, mais elle était toujours présente.

Le monde de l'autre côté du grillage était différent. Plus triste, plus sombre encore. Comme si nous avions soulevé le linceul d'un cadavre. Debout dans les herbes folles, j'ai contemplé un instant le bâtiment à l'abandon. Il était haut de dix étages et large comme un pâté de maisons, avec des murs en briques crasseuses veinées de lierre desséché et des fenêtres à petits carreaux brisées. Un vaste escalier menait à une porte encadrée de volutes de fer forgé. Au-dessus, les mots HÔPITAL PSYCHIATRIQUE étaient sculptés dans une lourde plaque de marbre.

– Ça tombe bien, a commenté Noor à voix basse. Je perds la boule.

Je m'attendais à cette réaction.

– Tu n'es pas folle, l'ai-je détrompée. Je sais que ça peut donner cette impression, mais je te promets que ce n'est pas vrai.

Bronwyn et Hugh, qui avaient cinq bons mètres d'avance sur nous, nous ont fait signe d'accélérer. Noor a continué sans me regarder :

– On m'a droguée. J'ai mangé des champignons vénéneux. Je suis dans les vapes. Ou alors, je rêve... Elle s'est pris le visage dans les mains.

– C'est tellement dingue, tout ça...

– Je ne peux pas te prouver que tu ne rêves pas, ai-je regretté. Mais je sais ce que tu traverses.

Bronwyn est revenue vers nous pour nous presser :

– Allez, allez !

La clôture a cliqueté derrière nous et un juron a fusé.

– Je sais qu'il y a un moyen d'entrer, a fait une voix.

Un grognement lui a répondu. C'était deux gars de Léo, qui nous avaient suivis jusqu'ici.

Nous avons détalé dans les herbes hautes derrière Bronwyn et Hugh, dépassé des pancartes « PROPRIÉTÉ CONDAMNÉE » et « ENTRÉE INTERDITE », et monté les marches menant à une porte barrée par des planches. L'ouverture, hérissée d'échardes de bois et de clous tordus,

ressemblait à une mâchoire béante. J'ai réprimé un frisson avant de me faufiler dans ce boyau sinistre. Une fois de plus, on s'aventurerait dans un caveau dont on risquait de ne jamais ressortir.



L'intérieur du bâtiment était plongé dans les ténèbres, et tellement encombré de gravats qu'on ne pouvait courir sans risquer de s'empaler sur un obstacle pointu, ou de tomber dans un trou. Nous avons emboîté le pas à Hugh et Bronwyn, qui connaissaient bien les lieux, en longeant les murs comme des crabes, les bras tendus devant nous.

À en juger par les bruits venus de l'extérieur, les gars de Léo avaient franchi la clôture et montaient les marches. Bronwyn avait poussé un vieux frigo – qui semblait avoir été placé là exprès – devant le trou par lequel nous étions entrés, mais ça ne les ralentirait pas longtemps.

Arrivés dans une grande pièce éclairée par des fenêtres sales, à moitié condamnées, nous avons contourné des fauteuils roulants moisis et des carcasses cauchemardesques d'équipement médical rouillé, en pataugeant jusqu'aux chevilles dans une nappe d'eau fétide.

Noor fredonnait tranquillement. Elle s'est tue quand je l'ai regardée.

– C'est les nerfs, s'est-elle justifiée.

J'ai sauté par-dessus un trou dans le sol et j'ai tendu une main pour l'aider à faire de même.

– Tu es stressée ? Pourquoi ? lui ai-je demandé, pince-sans-rire.

Elle a pris ma main et enjambé l'obstacle sans sourire.

– S'il vous plaît, dites-moi qu'il y a une sortie quelque part.

– Mieux que ça, a répondu Hugh par-dessus son épaule. Une porte de Panloopticon.

Avant que Noor ait pu répondre, un son aussi étrange que soudain – un accord aigre et discordant, tout sauf musical – m'a fait sursauter, et m'a donné la chair de poule. Nous avons découvert son origine derrière une pile de matelas jaunes détrempés. Un piano droit éviscéré barrait la seule issue de la pièce, qui donnait sur un couloir bordé de portes. Les cordes de l'instrument, arrachées à une extrémité et fixées par des pointes autour de l'entrée, formaient une espèce de chevelure métallique hérissée. Pour sortir de la pièce, il fallait grimper sur le piano et se faufiler dans l'enchevêtrement. À en croire l'horrible accord qui avait déchiré l'air un instant plus tôt, quelqu'un venait de quitter cette pièce... ou d'y entrer, et se trouvait avec nous.

Soudain, une silhouette s'est dressée derrière une couveuse renversée, non loin de là.

– Ah. C'est vous !

Son visage était couvert d'une épaisse fourrure. Il nous a adressé un petit sourire en coin.

C'était Dogface.

– Vous revoilà déjà ? a-t-il lancé à Bronwyn et Hugh.

– Oui, et on est pressés, a signalé Bronwyn.

Dogface s'est adossé contre le piano.

– Ça vous coûtera deux cents dollars pour ressortir...

– Tu nous as vendu un aller-retour ! a protesté Hugh avec colère.

– Vous avez mal entendu. Vous aviez l'air un peu distraits quand je vous ai donné les prix, tout à l'heure...

Un cri a fusé au loin, suivi par un raclement métallique. Nos poursuivants déplaçaient le réfrigérateur.

Dogface a incliné la tête.

– C'est quoi, ça ? Vous ne vous êtes pas mis dans le pétrin, rassurez-moi...

– Si, ai-je confirmé, agacé. On est poursuivis.

– Ah flûte ! a-t-il lâché en claquant la langue. Ça va vous coûter un peu plus cher. Je vais devoir leur mentir, vous couvrir... Ce sont les larbins de Léo Burnham ? Ils ont l'air furieux.

– Très bien. Dis-nous ton prix, a tranché Bronwyn.

La tentation était grande de l'écarter de notre chemin d'un coup de poing. La seule chose qui nous retenait de le frapper, c'était la perspective des ennuis qu'il pouvait nous causer.

– Cinq cents, a-t-il décrété.

Un long raclement s'est fait entendre. Nos ennemis progressaient.

Hugh a fouillé dans sa poche.

– Je n'ai que quatre cents, a-t-il affirmé.

– Dommage, a répliqué Dogface en faisant mine de s'éloigner.

– On te paiera demain, a tenté Bronwyn.

Dogface s'est retourné.

– Demain, ce sera sept cents.

Un fracas énorme a retenti. Nos ennemis avaient franchi l'obstacle.

– OK, c'est bon ! a concédé Hugh.

Une abeille énervée s'est échappée de ses lèvres.

– Ne vous avisez pas d'oublier, nous a prévenus Dogface. Je détesterais devoir montrer votre petite porte secrète à nos amis.

Hugh et Bronwyn lui ont remis tout l'argent qu'ils avaient. Dogface a compté la somme avec une lenteur exaspérante, avant de glisser les billets dans sa poche. Puis il a grimpé sur le piano, actionné un levier à l'intérieur, et s'est glissé entre les cordes sans faire aucun bruit. Nous l'avons imité. Quand nous sommes arrivés de l'autre côté, il a remis le levier en place.

Le piano, ai-je compris, était une alarme.

Dogface nous a invités à le suivre dans le couloir, qui semblait s'étirer à l'infini. Nous avons couru derrière lui. Depuis qu'il nous avait rackettés, notre guide était beaucoup plus vif.

Un petit groupe est sorti par une porte et nous a emboîté le pas. C'étaient des gens très étranges, même pour des particuliers. En les voyant, Noor a étouffé un cri de surprise. Une femme sans jambes – ou aux jambes invisibles – flottait derrière nous, comme posée sur un coussin d'air. Les pans de son long manteau flottaient dans le vide.

– Ne crains rien, ma chérie, on ne te fera aucun mal, lui a-t-elle dit d'une voix douce et mélodieuse. On est tes amis.

– *Amis*, je ne sais pas, a reniflé une fille affublée d'un museau et de défenses de phacochère. Mais si tu payes bien, on ne sera pas ennemis.

Une seconde femme-tronc la suivait, mais celle-ci semblait incapable de flotter. Elle se déplaçait sur les mains en faisant de grands bonds en avant. Avec la souplesse d'un chat, elle s'est jetée dans les bras de la fille phacochère, et j'ai pu la contempler à mon aise. Il lui manquait non seulement les jambes, mais aussi les hanches, la taille et la moitié du torse. Son buste et son chemisier de satin noir étaient coupés net au niveau du nombril.

– Hattie-la-Demie, s'est-elle présentée en nous adressant un petit salut. Qui d'entre vous est le célèbre sauvage ?

– Ne l'appelle pas comme ça. C'est blessant, a grommelé un adolescent en effleurant l'énorme furoncle qui palpait dans son cou.

Noor a crispé la mâchoire. Elle semblait faire appel à toute sa volonté pour mettre un pied devant l'autre.

– Ces petits curieux sont des Intouchables, nous a confié Dogface, qui marchait à reculons, tel un guide touristique. Aucun autre clan n’a voulu d’eux.

– Trop particuliers pour se faire passer pour des gens normaux, a précisé Hattie.

– Nous sommes les plus épouvantables, les plus innommables, les plus répugnants de tous les particuliers ! a énoncé fièrement le garçon au furoncle.

– Je ne vous trouve pas répugnants, a affirmé Bronwyn.

– Attention à ce que tu dis ! a grogné la fille phacochère en découvrant les dents.

Dogface a exécuté une pirouette et s’est faufilé par une porte ouverte.

– Et voici notre domaine. La porte d’entrée, du moins...

Nous l’avons suivi dans la salle. Noor s’est figée en découvrant une table d’opération et une douzaine de petites portes de congélateur disposées dans le mur du fond, tels les alvéoles d’une ruche. Nous étions dans la morgue de l’hôpital.

– Ne t’inquiète pas, lui a dit Bronwyn d’une voix douce. C’est sans danger...

– Ah non ! a-t-elle refusé en reculant. Pas question de me cacher là-dedans !

– Il ne s’agit pas de se cacher, mais de voyager, a rectifié Hugh.

– Elle a la frousse ! s’est moquée la fille phacochère.

Un concert de gloussements a accompagné Noor lorsqu’elle est ressortie de la salle en courant. Elle a traversé le couloir et s’est engouffrée dans la seule pièce dont la porte était ouverte.

J’ai intercepté Bronwyn et Hugh, qui voulaient s’élancer derrière elle.

– Laissez-moi lui parler.

Convaincre quelqu’un – même un particulier – de s’introduire dans un congélateur n’était pas joué d’avance. J’avoue que l’idée ne me mettait pas à l’aise, moi non plus.

J’ai rejoint Noor dans la pièce voisine, meublée d’un berceau en métal. Un rayon de soleil filtrait par une fenêtre grillagée. Les valises et les chaussures d’anciens pensionnaires de l’établissement, probablement décédés, étaient entassées dans les coins.

Noor, agitée, s'est tournée d'un côté, puis de l'autre.

– J'aurais juré avoir vu une porte quand on est passés devant cette pièce, tout à l'heure...

– Il n'y a pas d'autre sortie, ai-je constaté.

Puis j'ai compris ce qui avait attiré son attention.

– Tu veux dire ça ?

Elle a suivi mon regard, et j'ai cru qu'elle allait pleurer en découvrant de quoi il s'agissait. Une fresque ornait le mur. Une fausse porte en trompe-l'œil.

Au même instant, les cordes du piano ont vibré une fois, puis deux, puis trois. Les hommes de Léo arrivaient.

– On a le choix, ai-je murmuré. On peut...

Noor ne m'écoutait pas. Elle était concentrée sur les rayons de soleil qui entraient par la fenêtre. J'ai insisté :

– On peut rester ici et attendre qu'ils nous tombent dessus, ou alors...

Elle a griffé l'air des mains, mais n'y a laissé que de vagues traînées d'obscurité, qui s'estompaient aussitôt. Je connaissais ce phénomène. Les dons de certains particuliers fonctionnent comme des muscles ; ils se fatiguent et résistent mal à un stress intense.

Noor s'est tournée vers moi.

– Ou alors, je peux te faire confiance, a-t-elle achevé.

– C'est ça, ai-je confirmé, plein d'espoir. À moi et à une bande de dingues.

Les hommes de Léo ont déboulé dans le couloir à grand fracas, fouillant les pièces ouvertes, cognant avec fureur contre les portes fermées.

– C'est absurde !

Noor a secoué la tête.

– Je ne devrais pas te faire confiance, a-t-elle murmuré. Et pourtant, si.

Elle s'était déjà résignée à croire tellement de choses invraisemblables. Elle n'était plus à un détail près.

Bronwyn et Hugh nous attendaient à la porte, paniqués.

– Prêts ? a demandé Hugh.

– J'espère pour vous, a dit Dogface. Si on est obligés d'en assommer un à cause de vous, ça risque de vous coûter cher.

– Si Miss Poubelle doit effacer leur mémoire, c'est deux mille direct, a signalé le garçon au furoncle.

Je n'ai pas regardé derrière moi, mais j'ai deviné aux exclamations de nos poursuivants qu'ils nous avaient vus traverser le couloir. Les Intouchables s'étaient volatilisés. Ils ne voulaient probablement pas avoir de démêlés avec les hommes de Léo.

Dans la morgue, un des congélateurs situés au ras du sol était ouvert. Hugh nous a fait signe d'approcher, avant de s'y introduire.

Nous avons couru vers le tiroir. Il s'ouvrait sur un étroit tunnel, dont on ne voyait pas la fin. La voix de Hugh résonnait dans le fond, de plus en plus lointaine : « Whooooaaaaaaaaa ! »

J'ai invité Noor à passer la première.

– C'est stupide, je suis stupide, a-t-elle chantoné pour se donner du courage.

Puis elle a pris une profonde inspiration et plongé dans l'orifice, la tête la première.

Elle a glissé un peu avant de s'immobiliser. Je lui ai poussé les pieds, et le tunnel l'a engloutie.

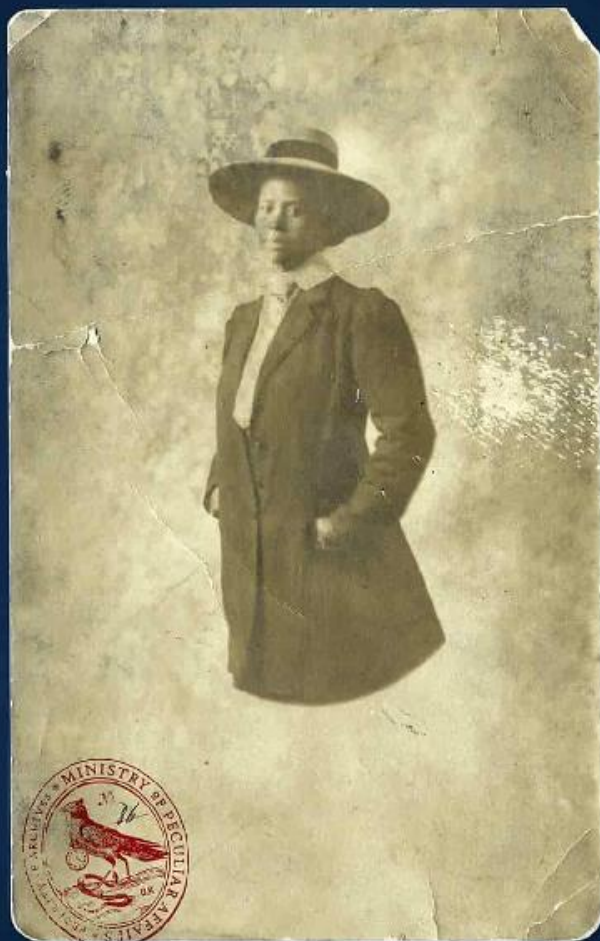
J'ai insisté pour que Bronwyn me précède, puis mon tour est venu. Étonnamment, alors que j'avais réussi à convaincre Noor de s'aventurer dans l'inconnu, j'ai eu un mal fou à me décider. Il m'a fallu quelques secondes pour dompter mon instinct. « Non, non, non, tu vas être dévoré par des zombies ! », me criait mon cerveau, alors que je savais d'expérience que les tunnels sombres et angoissants font d'excellentes entrées de boucle. Les imprécations des hommes de Léo ont achevé de me convaincre. L'instant d'après, je me contorsionnais pour entrer dans le tunnel.

Une main m'a saisi le pied, mais je me suis débattu et j'ai réussi à me dégager. J'ai entendu qu'on se bagarrait derrière moi, puis un bruit sourd a retenti, suivi d'un cri de douleur. J'ai jeté un dernier coup d'œil dans la salle et vu un des gars de Léo s'affaler. La fille phacochère se tenait à ses côtés, un morceau de bois à la main.

Devant moi, Noor avançait sur les coudes en grognant. Je me suis propulsé vers l'avant et, au bout de quelques mètres, j'ai commencé à glisser sans effort. Le tunnel s'inclinait légèrement vers le bas. Je me suis imaginé un instant dans la peau d'un bébé expulsé du ventre de sa mère, sauf que le processus était plus rapide, et le chemin à parcourir,

beaucoup plus long. Puis j'ai entendu Noor crier et j'ai été aspiré à mon tour. Une force plus puissante encore que la gravité s'était emparée de moi. J'ai senti l'accélération jusque dans mon sang, tandis qu'un soudain changement de pression me comprimait les tempes.

Nous étions passés de l'autre côté.









CHAPITRE DEUX



Nous avons dégringolé d'un petit placard et atterri dans le long couloir tapissé de rouge du Panloopticon de Bentham. Bronwyn rassemblait ses esprits quand nous sommes arrivés, Noor et moi. Hugh nous attendait, fébrile.

– Je commençais à me demander si vous aviez décidé de rester là-bas ! a dit Bronwyn en nous aidant à nous relever.

– Tu crois qu'ils vont nous poursuivre jusqu'ici ? me suis-je inquiété en jetant un coup d'œil à la porte.

– Aucun risque, m'a-t-elle rassuré. Les Intouchables auront trop peur de ne pas être payés s'ils les laissent passer.

Je me suis tourné vers Noor, plein de sollicitude.

– Comment tu te sens ?

– Bien, a-t-elle répondu, penaude. Désolée d'avoir paniqué, tout à l'heure.

Elle a embrassé du regard le luxueux couloir.

– Je préfère être ici que là-bas.

Hugh a ouvert la bouche pour nous inviter à repartir, mais Noor l'a interrompu :

– Attendez. J'ai un truc à vous dire d'abord.

Elle a marqué une pause et nous a regardés à tour de rôle.

– Merci de m'avoir aidée. Je ne sais pas où je serais, sans vous...

– De rien, a répondu Hugh, un peu trop vite.

Noor a froncé les sourcils.

– Je suis sérieuse.

– Nous aussi, a assuré Bronwyn.

– Tu nous remercieras quand on arrivera à la maison, a proposé Hugh. Venez vite, ou les lèche-bottes de Sharon vont nous repérer et nous poser des questions auxquelles on n’a pas envie de répondre.

Nous avons longé le couloir d’un pas vif. Cette partie du Panloopticon était relativement déserte, mais passé quelques virages, une foule bigarrée a envahi les couloirs. Des particuliers, dans des tenues de toutes les époques et de styles variés, allaient et venaient entre les portes des différentes boucles. Un petit tas de sable s’amoncelait devant l’une d’elles. Des rafales hurlantes crachaient de la pluie dans l’embrasure d’une autre, maintenue ouverte grâce à une brique. Les gens patientaient en file indienne le long des murs pour faire contrôler et tamponner leurs documents de voyage par des employés de bureau postés derrière des pupitres. Le brouhaha ambiant, un mélange de voix, de claquements de pas et de froissements de papier, rappelait celui d’une gare ferroviaire à l’heure de pointe du soir.

Noor ouvrait de grands yeux ébahis, tandis que Bronwyn, une main posée dans son dos, tâchait de lui expliquer à voix basse ce qu’elle voyait :

– Chacune de ces portes mène à une boucle différente... Ce dispositif s’appelle le « Panloopticon ». Il a été inventé par M. Bentham, le frère de Miss Peregrine, un véritable génie... puis contrôlé par son autre frère diabolique, Caul, qui est aussi notre pire ennemi.

– Et il s’avère très utile, est intervenu Hugh. La boucle dans laquelle nous nous trouvons, l’Arpent du Diable, était au départ une prison pour les particuliers scélérats. C’est devenu peu à peu une zone de non-droit, et pour finir, nos ennemis, les Estres, y ont installé leur QG.

– Jusqu’à ce que Jacob nous aide à les vaincre et à tuer leur chef, a ajouté fièrement Bronwyn.

À la mention de Caul, mes bras se sont couverts de chair de poule.

– Il n’est pas vraiment mort, ai-je objecté.

– C’est tout comme, a affirmé Hugh. Il est coincé dans une boucle effondrée dont il ne pourra jamais ressortir.

– Et maintenant, les Estres sont tous morts ou prisonniers, a dit Bronwyn.

– Et comme ils ont détruit ou gravement endommagé plusieurs boucles, beaucoup de particuliers qui se retrouvaient à la rue ont été obligés de s’installer ici.

– On espère que c'est temporaire, a souligné Hugh. Les Ombrunes essaient de restaurer les boucles que nous avons perdues.

Noor commençait à avoir l'air accablé.

– Si on gardait le cours d'histoire pour plus tard, ai-je suggéré.

En passant devant une rangée de fenêtres, Noor a regardé dehors et paru captivée par le spectacle. L'Arpent du Diable, baigné dans sa vilaine lumière jaune. Ses bâtiments délabrés. L'eau brun-vert du Fossé des Fièvres. La sempiternelle brume de la rue Qui-fume, et au-delà, un fatras de flèches et d'édifices gris sombre, noircis par la fumée des usines.

– Mon Dieu..., a-t-elle murmuré.

J'ai calqué mon pas sur le sien.

– C'est Londres, à la fin du XIX^e siècle. Tu as à nouveau cette drôle d'impression ?

– L'impression que ce n'est pas réel, a-t-elle confirmé.

Elle a sorti la main par une fenêtre ouverte, et ralenti pour traîner un doigt sur le rebord.

Alors que nous pressions le pas pour rattraper les autres, elle m'a montré son index. L'extrémité était noire de suie.

– Pourtant, c'est bien réel, s'est-elle émerveillée.

– Oui.

Elle s'est penchée vers moi.

– Tu t'y habitues, à force ?

– Un peu plus chaque jour.

En y réfléchissant, je me suis rappelé combien j'avais eu du mal, même récemment, à accepter l'idée que ce monde était réel.

– Il y a encore des moments où je regarde autour de moi et où je suis pris de vertige. Comme si j'étais au milieu d'un...

– Cauchemar ?

– J'allais dire d'un rêve.

Elle a hoché la tête en signe d'assentiment, et j'ai senti un petit éclair de connivence étinceler entre nous : une compréhension mutuelle des ténèbres, un mince fil d'or d'émerveillement et d'espoir qui traversait le tissu de ce nouveau monde. « L'univers dépasse l'imagination », semblait-il nous dire.

Puis une forme noire est apparue à la limite de mon champ visuel, et un frisson m'a traversé.

– Alors, tu es encore en vie, a murmuré une voix à mon oreille. Quelle bonne surprise !

Je me suis tourné et j'ai découvert une cape noire, haute comme un mur. Sharon s'était faufilé en silence derrière nous. Noor a reculé contre la fenêtre, mais son visage ne trahissait aucune peur. Voyant ce qui se passait, Hugh et Bronwyn se sont dissimulés derrière un stand d'information sur les costumes autorisés dans les boucles.

– Tu ne me présentes pas ? s'est enquis le géant.

– Sharon, voici...

– Je m'appelle Noor, m'a-t-elle coupé, une main tendue. Vous êtes ?

– Un humble batelier. Enchanté.

Un sourire étincelant est apparu dans le tunnel noir de sa capuche, et il a enroulé ses longs doigts blancs autour de ceux de Noor, d'un brun délicat. Je l'ai vue réprimer un frisson. Il a retiré la main et s'est tourné vers moi.

– Tu n'es pas venu à notre réunion. J'étais très déçu.

– J'étais occupé. On en reparle plus tard, d'accord ?

– Bien sûr, a-t-il dit sur un ton obséquieux. Je ne voudrais pas vous mettre en retard.

Nous nous sommes échappés. Bronwyn et Hugh nous attendaient près de la cage d'escalier.

– Qu'est-ce qu'il voulait ? a demandé Hugh.

– Aucune idée, ai-je menti.

Nous avons descendu l'escalier à la hâte.



Les rues de l'Arpent du Diable étaient bondées, et cet après-midi-là, plus que jamais, les lieux avaient des allures de Cour des Miracles. Nous avons croisé une Ombrune encadrant un groupe de jeunes particuliers qui s'employaient à réparer un bâtiment en ruine. Un garçon roux faisait léviter une pile de bois de construction par la seule force de sa pensée, tandis que deux filles réduisaient lentement un tas de pierres en gravier, en broyant les blocs avec les dents. Nous avons également croisé les cousins de Sharon : les constructeurs de gibets,

qui chantaient et balançaient leurs marteaux en escortant une file de misérables Estres enchaînés, suivis d'une Ombrune et d'une dizaine de gardes particuliers. Noor s'est retournée pour regarder passer les hommes qui chantaient à tue-tête :

La nuit avant qu'on pend le voleur

L'bourreau est entré dans sa geôle et lui a dit :

J'vous rends une petite visite, mon bon seigneur

J'en profite, tant qu'vous êtes encore en vie

J'm'en va vous raconter comment j'va vous assaisonner...

– Ils sont... ?

– Oui, ai-je confirmé.

– *Tout le monde* ici est...

J'ai cherché son regard.

– Ouai. Comme nous.

Elle a secoué la tête, stupéfaite. Puis elle a écarquillé les yeux et levé le menton. En me retournant, j'ai vu un géant venir dans notre direction en vacillant sur les pavés. Il mesurait au moins quatre mètres de haut, et son haut-de-forme lui rajoutait facilement cinquante centimètres. Même si j'avais sauté en l'air en levant les bras, je n'aurais pas pu atteindre la poche de son pantalon à fleurs.

Hugh l'a hélé en passant.

– Salut, Javier ! Comment va la pièce ?

Le géant s'est arrêté trop vite. Il a dû faire des moulinets avec les bras et se retenir au toit d'une maison pour ne pas basculer. Puis il s'est penché pour regarder Hugh.

– Désolé, je ne t'avais pas vu en bas, s'est-il excusé d'une voix tonitruante. Hélas, la production a été interrompue ! Plusieurs acteurs ont été réquisitionnés pour aller reconstruire leurs boucles. Nous avons décidé de rejouer *La Ménagerie de l'herbe* en attendant leur retour. Les comédiens répètent en ce moment même.

Il a déplié un bras relativement court pour sa taille et nous a indiqué une étendue d'herbe boueuse, de l'autre côté de la rue. C'était ce que l'Arpent avait de plus proche d'un jardin public. Les apprentis acteurs de Miss Passereau y répétaient leur texte, affublés de costumes

d'animaux grotesques.

Noor les a dévisagés tout en marchant, absorbée par ce spectacle étrange. Hugh, visiblement déçu, a shooté dans des cailloux.

– Dommage ! a-t-il marmonné. J'avais hâte de coacher l'acteur qui joue mon rôle.





Noor s'est retournée, un demi-sourire aux lèvres.

– Ils font une pièce sur vous ?

J'ai senti une vive chaleur envahir mon cou.

– Euh, ouais. Une Ombrune a monté une troupe de théâtre...

J'ai agité une main avec dédain et regardé devant moi, à la recherche d'un autre sujet de conversation.

– Ne sois pas aussi modeste, m'a lancé Hugh.

À l'intention de Noor, il a précisé :

– La pièce raconte comment Jacob nous a sauvés des Estres et débarrassés de Caul en le précipitant dans un enfer interdimensionnel.

– Jacob est célèbre ici ! a ajouté Bronwyn avec un grand sourire.

– Waouh, regardez ! me suis-je écrié, en priant pour que Noor ne l'ait pas entendue.

J'ai pivoté et montré du doigt la place du Vieux Bâtard toute proche, où deux particuliers se livraient à un étrange duel, entourés par une petite foule de badauds.

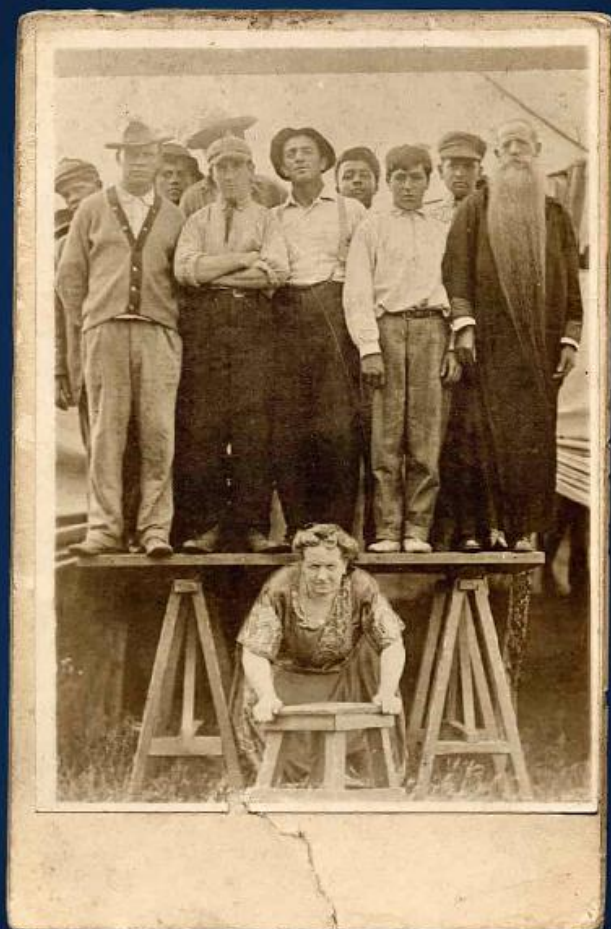
– C'est un concours de lever de porte ! a expliqué Bronwyn. J'ai prévu d'y participer, mais il faut d'abord que je m'entraîne un peu.

– Dépêchons-nous ! nous a pressés Hugh.

Bronwyn a fait la sourde oreille et ralenti pour observer la scène.

Une dizaine de personnes étaient debout sur une porte, posée sur une paire de tréteaux de bûcheron. À côté, un jeune homme bien charpenté faisait face à une dame rondelette et âgée, au visage renfrogné, l'air méchant comme la gale.

– C'est Sandina, nous a confié Bronwyn. Elle est incroyable !



La petite foule scandait son nom :

– Sandina ! Sandina !

La dame s'est agenouillée sous la porte, a calé ses larges épaules contre le bois, puis s'est relevée lentement en grognant, sous les vivats de la foule.

Bronwyn a applaudi, et Noor a poussé un petit cri. Elle semblait à la fois surprise et émerveillée.

Émerveillée. Pas horrifiée ni dégoûtée. Cette pensée m'a rempli d'espoir. Qui sait : peut-être finirait-elle par trouver sa place ici, parmi nous.

Puis j'ai réalisé que je ne savais pas où nous allions. Bronwyn et Hugh avaient parlé de « maison », mais quand j'avais quitté l'Arpent, mes amis logeaient encore dans des dortoirs improvisés, au rez-de-chaussée du Panloopticon.

En traversant la passerelle délabrée qui enjambait le Fossé des Fièvres, je me suis décidé à leur demander où ils nous emmenaient.

– Miss P. nous a fait déménager de chez Bentham pendant que tu étais chez le guérisseur, a expliqué Hugh. Elle voulait nous mettre à l'abri des curieux et de leurs oreilles indiscrètes. Attention à cette planche, elle est branlante !

Il a sauté par-dessus une planche, qui est tombée dans les eaux noires en soulevant une gerbe d'éclaboussures. Noor a enjambé le trou sans l'ombre d'une hésitation, alors qu'il m'a fallu un moment pour dompter mon vertige et me décider à tendre une jambe au-dessus du vide.

Arrivés de l'autre côté, nous avons longé le Fossé jusqu'à une vieille maison délabrée. Sa conception semblait défier les lois de la gravité et de l'architecture. Elle était moitié plus étroite au niveau inférieur qu'à l'étage, comme si l'édifice était posé à l'envers. Les premier et deuxième étages, qui dépassaient au-dessus du vide, étaient soutenus par une forêt de piliers. Le rez-de-chaussée, aux allures de simple cabane, était plus modeste que le reste de l'édifice. Le premier étage, percé de grandes fenêtres, était orné de colonnes sculptées, tandis que le second était coiffé d'une espèce de coupole inachevée. L'ensemble, tout de guingois, était sale et décrépit.

– On fait plus chic comme maison, a admis Bronwyn, mais au moins, c'est chez nous !

Soudain, une voix flûtée et familière a crié mon nom. Je me suis dévissé le cou et j'ai vu Olive flotter au-dessus de la coupole, équipée d'un seau et d'un chiffon. Une corde était nouée autour de sa taille.

– Jacob ! C'est Jacob !

Elle m'a salué avec enthousiasme et je lui ai rendu la pareille. J'étais heureux de la voir, et rassuré par son accueil chaleureux.

Dans son excitation, Olive a laissé tomber son seau, qui a atterri sur une partie du toit que je ne voyais pas. Un cri a fusé. Peu après, la porte d'entrée s'est ouverte si brusquement qu'un de ses gonds s'est envolé avec un *ping* ! et Emma s'est précipitée dans la rue.

– Regarde qui on a retrouvé ! a claironné Bronwyn.

Emma s'est arrêtée à quelques mètres de moi et m'a regardé de haut en bas. Elle portait de lourdes bottes noires et un bleu de travail. Ses joues, rouges comme des pommes, étaient crasseuses, et elle était essoufflée comme si elle venait de descendre plusieurs étages en courant. Un mélange compliqué d'émotions se peignait sur son visage : colère et joie, douleur et soulagement.

– Je ne sais pas si je dois te gifler ou te serrer dans mes bras ! a-t-elle avoué.

J'ai souri.

– Commençons par un câlin...

– Espèce d'abruti, tu nous as fichu la trouille de notre vie !

Elle a couru vers moi et s'est pendue à mon cou.

– C'est vrai ? ai-je demandé, feignant l'innocence.

– Tu étais au lit, en train de te remettre de tes blessures, et tu disparais sans rien dire à personne. Bien sûr que tu nous as fait peur !

– Je suis désolé, ai-je soupiré.

– Moi aussi, a-t-elle chuchoté en enfouissant le front dans mon cou.

Elle a reculé aussitôt, comme si elle s'était souvenue qu'elle ne pouvait plus faire ça.

Avant que j'aie pu lui demander pourquoi elle était désolée, j'ai senti quelqu'un d'autre m'enlacer. J'ai baissé les yeux et vu les bras d'une veste de smoking en velours violet autour de ma taille.

– Merveilleux ! C'est merveilleux que tu nous sois revenu sain et sauf ! a dit Millard. Mais si nous fêtons nos retrouvailles ailleurs que dans la rue ?

Il nous a poussés vers la maison. En passant la porte branlante, j'ai jeté un coup d'œil par-dessus mon épaule, à la recherche de Noor. Je n'ai vu que les sourires rayonnants de Bronwyn et de Hugh. On m'a conduit dans un salon-cuisine-basse-cour (à en juger par les poulets qui gloussaient dans un coin et la paille étendue par terre), bas de plafond, mais cosy. Mes amis ont surgi l'un après l'autre, et je suis passé de bras en bras au milieu d'un joyeux brouhaha. Tout le monde parlait en même temps.

– Jacob, Jacob, tu es de retour ! s'est exclamée Olive en descendant l'escalier grinçant aussi vite que le lui permettaient ses chaussures de plomb.

– Et tu es *vivant* ! a crié Horace, qui dansait autour de nous en agitant un grand chapeau de soie.

– Bien sûr que je suis vivant. Je n'avais aucune intention de me faire tuer.

– Ça, tu ne pouvais pas le savoir ! a-t-il objecté. Et moi non plus, malheureusement. Je n'ai pas du tout rêvé, ces derniers temps.

– L'Amérique est un endroit terrible et dangereux, a ajouté Millard, qui refusait de me lâcher. Qu'est-ce qui t'a pris de partir comme ça, sans un mot ?

– Il a cru que ça nous était égal, a résumé Bronwyn.

Emma a levé les mains.

– Enfin, Jacob, pour l'amour des Oiseaux ! Tu nous connais, quand même ?

– Je vous avais déjà causé assez d'ennuis avec les Ombrunes, ai-je tenté de me justifier. J'ai essayé de vous expliquer... Et puis, il y a toutes ces choses qu'on a dites...

– Ah bon ? Je ne m'en souviens pas.

Moi non plus, à bien y réfléchir. Je me rappelais seulement ce que j'avais ressenti ensuite. J'étais blessé. Vexé qu'ils aient pris le parti de Miss Peregrine plutôt que le mien.

– On dit parfois des choses qui dépassent notre pensée quand on est contrarié, a souligné Hugh. Ça ne veut pas dire qu'on se moquait de ce qui pouvait t'arriver.

– On est une famille, a décrété Olive en me regardant d'un air sévère, les mains sur ses hanches. Tu ne le savais pas ?

Son petit visage sérieux et ses sourcils froncés m'ont fait fondre.

– Ouin ! Ouin ! Mes amis ont été méchants avec moi ! a pleurniché Enoch, qui descendait l'escalier avec un seau d'eau fumant. Puisque c'est comme ça, je vais jouer au héros tout seul, et me mettre dans un tel pétrin qu'ils devront venir me secourir. Ça leur apprendra !

– Moi aussi, je suis content de te voir !

– On ne peut pas tous en dire autant. Grâce à toi, ça fait deux jours qu'on charrie cette saloperie de fumier et qu'on débouche les égouts.

Il m'a poussé de l'épaule pour aller jeter le contenu nauséabond du seau dans la rue. Puis il a essuyé son front sale avec le dos de sa main, encore plus sale.

– Les autres sont peut-être disposés à te pardonner, mais avec moi, c'est à charge de revanche, Portman.

– Entendu.

Il m'a tendu une main poisseuse, que j'ai serrée comme si de rien n'était.

– Bienvenue.

– Merci.

– Comment s'est passé le sauvetage de la fille, au fait ? Je suppose que c'est un fiasco total, étant donné que je ne la vois nulle part.

Je me suis retourné, inquiet.

– Noor ?

– Elle était là il y a une minute, a signalé Bronwyn.

Je n'étais pas loin de m'affoler, quand j'ai entendu sa voix :

– Je suis là...

Noor est sortie d'une tache d'obscurité qui n'existait pas quand nous étions entrés. Une faible lueur pulsait dans son cou. J'ai recommencé à respirer.

– Impressionnant, a murmuré Millard.

– Tu n'as pas besoin de te cacher, lui a dit Olive. On ne mord pas.

– Je n'étais pas cachée, s'est défendue Noor. Il m'a juste semblé que vous aviez besoin d'un moment entre vous.

Je me suis approché d'elle ; je culpabilisais un peu de l'avoir laissée dans son coin.

– Certains d'entre vous l'ont déjà rencontrée, mais pour les autres, je vous présente Noor Pradesh. Noor, voici tout le monde.

Elle a fait un signe de main à la ronde.

– Salut, tout le monde !

Alors que mes amis se rassemblaient autour d'elle pour lui souhaiter la bienvenue, Noor m'a paru étonnamment calme. J'avais du mal à reconnaître la fille qui avait failli refuser d'entrer dans le tiroir de la morgue.

– Bienvenue dans l'Arpent du Diable, lui a dit Horace, une main tendue. J'espère que tu ne trouves pas ça trop répugnant.

– C'est un peu spécial, a convenu Noor.

– J’espère que tu vas quand même rester avec nous, est intervenu Hugh. Après tout ce que tu as traversé, tu mérites de te reposer.

– Je suis contente de te rencontrer enfin, a affirmé Olive. Les autres ont tellement parlé de toi... Enfin, ils ont surtout crié...

Je lui ai tapoté l’épaule.

– D’accord, Olive. Merci.

Emma a embrassé Noor d’un air un peu guindé.

– Ne va surtout pas t’imaginer qu’on n’est pas heureux de t’avoir parmi nous. C’est tout le contraire !

– Bien dit ! l’a félicitée Millard.

Enoch a essuyé sa main sur son pantalon avant de la tendre à Noor.

– Ravi de te revoir. Je suis content que Jacob n’ait pas merdé, cette fois. Enfin, pas trop...

– Il a été génial, a dit Noor. Jacob et le vieil homme, ils se sont...

Elle a grimacé à ce souvenir.

– Que s’est-il passé ? a voulu savoir Emma.

Noor m’a jeté un bref regard. D’une voix rauque, elle a lâché :

– Il est mort.

– H a aidé Noor à s’évader de la boucle de Léo, ai-je expliqué. Il s’est fait tirer dessus, mais il a réussi à ramener Noor chez lui. C’est là que je les ai trouvés.

Énoncer les faits aussi succinctement m’a donné l’impression d’être dur, insensible. Pourtant, la réalité était ainsi.

– Je suis désolé de l’apprendre, a soupiré Millard. Je ne le connaissais pas, mais c’était forcément quelqu’un de bien, s’il était ami avec Abe.

– Mon Dieu..., a murmuré Emma, l’air consterné. Pauvre H.

À part nous, elle était la seule à l’avoir rencontré.

– Je lui dois ma liberté, a affirmé Noor d’une voix calme.

Tout était dit. Un silence embarrassé a plané. Millard s’est décidé à le rompre :

– En tout cas, je suis content que tu aies échappé aux griffes de cet affreux Léo Burnham.

– Moi aussi, a avoué Noor. Ce type était...

Elle a secoué lentement la tête, incapable de trouver les mots justes.

– Ils ne t'ont pas fait de mal, j'espère ? s'est enquis Bronwyn.

– Non. Ils m'ont posé beaucoup de questions et m'ont prévenue que j'allais être incorporée à leur armée. Puis ils m'ont enfermée à double tour dans une pièce, où je suis restée pendant deux jours. Mais ils ne m'ont pas brutalisée.

– C'est déjà ça ! me suis-je félicité.

Une petite voix a demandé :

– Tu trouves que ça valait le coup, Jacob ? De prendre tous ces risques pour elle ?

Je me suis retourné. Claire me regardait fixement depuis le seuil. Son expression aigre offrait un étrange contrepoint à ses bottes en caoutchouc et son chapeau de pluie jaune.

– Claire, c'est impoli ! l'a grondée Olive.

– Non ! C'est *Jacob* qui a été impoli en désobéissant à Miss Peregrine, alors que ça risquait de déclencher une *guerre* que les Ombrunes essayaient très fort d'empêcher !

– Et alors, c'est arrivé ? ai-je demandé.

– Quoi ?

– Ça a déclenché une guerre ?

Claire a serré les poings et pris un air furibond.

– Ce n'est pas la *question*.

– Non. H et vous n'avez pas déclenché de guerre...

Miss Peregrine, vêtue d'une stricte robe noire, les cheveux empilés au sommet du crâne, venait d'apparaître en haut de l'escalier.

– Du moins, pas encore, a-t-elle enchaîné. Même si vous nous avez conduits au bord du gouffre.

Elle a descendu les marches et s'est dirigée vers Noor.

– Vous êtes donc la célèbre Miss Pradesh..., a-t-elle commencé d'une voix neutre, avant de lui serrer brièvement la main. Je m'appelle Peregrine Faucon et je suis la gouvernante de ces enfants parfois indociles.

Noor a esquissé un demi-sourire, comme si elle trouvait Miss Peregrine vaguement distrayante.

– Enchantée. Jacob ne m'a pas parlé de guerre.

– Non.

Miss Peregrine s'est tournée vers moi.

– Je m'en doute.

J'ai senti mon visage s'empourprer.

– Je sais que vous êtes en colère, Miss P., mais je devais absolument aider Noor.

Tous les yeux se sont braqués sur moi. J'ai continué à fixer l'Ombrune sans ciller. Miss Peregrine a soutenu mon regard un instant de plus, puis elle s'est retournée brusquement pour aller ouvrir une porte, qui donnait sur un petit salon.

– Monsieur Portman, nous devons discuter, vous et moi. Miss Pradesh, vous avez passé plusieurs journées épuisantes. Je suis sûre que vous apprécieriez de vous reposer et de vous rafraîchir. Bronwyn, Emma, aidez notre invitée à s'installer.

Noor m'a lancé un coup d'œil interrogateur. Je lui ai répondu par un bref signe de tête, censé signifier « tout va bien ». Puis Miss Peregrine m'a fait entrer et a refermé la porte.

La pièce était équipée d'épais tapis de fourrure, et meublée en tout et pour tout de coussins posés à même le sol. Miss Peregrine s'est approchée d'une fenêtre aux vitres troubles et a regardé longuement dehors.

– J'aurais dû savoir que vous réagiriez ainsi, a-t-elle commencé. C'est ma faute, je n'aurais jamais dû vous laisser seul, sans surveillance.

Elle a secoué la tête.

– Votre grand-père aurait fait exactement la même chose.

– Je suis désolé pour tous les problèmes que j'ai causés, ai-je dit. Mais je ne regrette pas d'avoir...

– Les problèmes trouvent toujours une solution, m'a-t-elle interrompu. Mais nous n'aurions pas pu supporter de vous perdre.

J'étais prêt à argumenter, à décliner avec passion les raisons pour lesquelles j'étais allé aider H à sauver Noor des griffes de Léo Burnham, mais elle m'avait coupé l'herbe sous le pied.

– Alors, vous n'êtes pas... en colère ?

– Oh, si. Je suis furieuse. Mais j'ai appris depuis longtemps à contrôler mes émotions.

Elle s'est tournée vers moi. Ses yeux étaient baignés de larmes.

– C'est bon de vous revoir, monsieur Portman. Ne refaites jamais une chose pareille.

J'ai hoché la tête, ravalant mes propres larmes.

Miss Peregrine s'est éclairci la gorge. Elle a bombé le torse et s'est composé une expression neutre.

– Allons, maintenant, vous allez vous asseoir et tout me raconter. J'ai cru vous entendre dire que vous deviez *absolument* faire ce que...

On a frappé à la porte, qui s'est ouverte aussitôt. Miss Peregrine a froncé les sourcils en voyant Noor entrer.

– Je regrette, Miss Pradesh, mais c'est une conversation privée. Jacob a quelque chose à me dire...

– Il faut qu'on parle d'un truc...

Son regard m'a transpercé.

– Cette histoire de prophétie, là... À t'entendre, ça avait l'air urgent...

– Quelle prophétie ? a demandé sèchement Miss Peregrine.

– Apparemment, elle me concernerait directement, a répondu Noor. Donc, je suis désolée, mais je ne peux pas laisser quelqu'un d'autre en entendre parler avant moi.

Miss Peregrine a paru à la fois surprise et impressionnée.

– Je comprends parfaitement. Dans ce cas, je vous prie d'entrer.

Elle nous a montré d'un geste les coussins posés par terre.



Nous nous sommes assis en tailleur au sol. Miss Peregrine avait l'air majestueux, le dos bien droit, les mains dissimulées dans les plis noirs de sa robe. Je leur ai parlé de la prophétie, à Noor et à elle, ou du moins de ce que j'en savais, et de ce qui s'était passé avant. J'ai confié à Miss Peregrine des détails qu'elle ignorait : comment je leur avais faussé compagnie grâce au Panloopticon pour rejoindre H à New York, et ce que j'avais trouvé en arrivant chez lui. Noor, blottie sur le canapé, encore toute groggy de poussière de sommeil ; et H, étendu au sol, mortellement blessé.

Puis je leur ai répété ses dernières paroles.

Je regrettais de ne pas les avoir notées alors qu'elles étaient encore fraîches dans mon esprit. Il s'était passé tant de choses depuis que tout commençait à se mélanger un peu.

– H a dit qu'une prophétie annonçait ta naissance, ai-je expliqué à Noor. Que tu étais « l'une des sept » qui deviendraient les « libérateurs du monde des particuliers ».

Elle m'a regardé comme si je parlais grec.

– Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

– Je ne sais pas, ai-je avoué en regardant Miss Peregrine, plein d'espoir.

L'Ombrune est restée impassible.

– Autre chose ?

J'ai acquiescé.

– Il a dit qu'un « nouvel âge plein de dangers » arrivait, et je suppose que c'est de cela que les sept sont censés nous « libérer ». D'après lui, c'est à cause de cette prophétie que ces hommes pourchassaient Noor.

– Tu parles des tarés qui me harcelaient au lycée ?

– Ouais. Les types qui nous ont traqués dans l'immeuble en construction, avec l'hélicoptère. Ceux qui ont tiré une fléchette anesthésiante sur Bronwyn.

– Hmmm, a fait Miss Peregrine, dubitative.

– Alors ? ai-je demandé à Noor. Qu'est-ce que tu en penses ?

Elle a haussé les sourcils.

– C'est tout ?

– Probablement pas, a réfléchi Miss Peregrine. Ça ressemble à une citation. À mon avis, H a tenté de vous communiquer l'essentiel avant de mourir, mais le temps lui a manqué.

– Et ça signifie quoi ? s'est impatientée Noor. Bronwyn dit que vous savez tout.

– C'est vrai, en général. Mais je ne suis pas une spécialiste des prophéties obscures.

En revanche, c'était le domaine de prédilection d'Horace. Avec la permission de Noor, nous l'avons appelé, et nous lui avons répété les paroles de H.

Il nous a écoutés, fasciné.

– Les sept libérateurs des particuliers, a-t-il murmuré en passant une main sur son menton imberbe. Ça me dit quelque chose, mais j’aurais besoin d’en savoir davantage. A-t-il cité le nom du prophète ? Précisé d’où venait la prophétie ?

Je me suis creusé la cervelle.

– Il a parlé d’un...

Le mot exact m’échappait.

– Un... *Apocryphate* ? Apocryton ?

Horace a hoché la tête.

– Intéressant. Ce doit être le nom d’un texte. Je n’en ai pas entendu parler, mais c’est quelque chose à creuser.

– Et donc, c’est tout ? a insisté Miss Peregrine. H a cité quelques extraits d’une prophétie, puis il est mort ?

J’ai secoué la tête.

– Non. La dernière chose qu’il a dite, c’est que je devais trouver une femme nommée V et lui amener Noor.

– *Quoi ?*

Nous nous sommes retournés. Emma avait passé la tête dans l’embrasure de la porte. Elle a plaqué une main devant sa bouche, embarrassée, puis elle a décidé d’assumer son geste et est entrée.

– Désolée, on a tout écouté, a-t-elle avoué.

La porte s’est ouverte en grand. Tous mes amis étaient de l’autre côté. Miss Peregrine a laissé échapper un soupir irrité.

– Allons, entrez, puisque vous êtes là ! Je suis navrée, Noor. Il n’y a vraiment pas de secrets entre nous, et j’ai l’impression que cette question nous concerne tous.

L’intéressée a haussé les épaules.

– Si quelqu’un pouvait m’expliquer ce que ça veut dire, je serais prête à l’écrire sur un panneau d’affichage.

– « La libératrice des particuliers », c’est ça ? a commencé Enoch. Très chic !

Je lui ai donné un coup de coude dans les côtes quand il s’est assis près de moi.

– Fiche-lui la paix, ai-je grommelé.

– L’idée n’est pas de moi, lui a lancé Noor. Personnellement, je

trouve ça totalement délirant.

– Pourtant, H devait y croire, est intervenu Millard, repérable à sa veste violette. Sans quoi, il n'aurait pas risqué sa vie pour sauver celle de Noor. Et il ne nous aurait pas demandé de l'aider à la retrouver.

Emma m'a interrogé :

– Qu'est-ce que tu disais, déjà ? À propos de cette... femme.

– V, oui... Selon H, c'est la dernière chasseuse de Creux encore en vie. Mon grand-père l'a formée lui-même, dans les années 1960. Il fait souvent référence à elle dans son journal de bord.

– Les devins se souvenaient de l'avoir rencontrée plusieurs fois, a ajouté Bronwyn. Elle les avait impressionnés, je crois.

Emma avait toutes les peines du monde à cacher son malaise.

Miss Peregrine a sorti une petite pipe de la poche de sa robe et lui a demandé de l'allumer. Puis elle a inspiré une longue bouffée et exhalé un panache de fumée verte.

– Je trouve très curieux, m'a-t-elle dit, qu'il vous ait conseillé de demander de l'aide à un autre chasseur de Creux, plutôt qu'à une Ombrune.

Plutôt qu'à moi.

– Très curieux, a approuvé Claire.

– Il avait l'air de croire que V était la seule personne susceptible de nous aider, ai-je répondu. Il n'a pas précisé pourquoi.

Miss Peregrine a hoché la tête et soufflé une nouvelle bouffée verte.

– Abe Portman et moi nous respectons énormément, mais nous étions en désaccord sur un certain nombre de points d'organisation. Il est possible qu'il ait simplement trouvé plus commode de vous placer sous la protection d'un de ses camarades.

– Ou alors, il a pensé que vous n'étiez pas entièrement au fait de la situation, a suggéré Millard.

– Ou de la prophétie, a ajouté Horace.

Miss Peregrine a paru agacée par ce rappel.

Je savais, bien sûr, que H se méfiait des Ombrunes. Seulement, il ne m'en avait pas donné la raison, et je ne voulais pas en parler devant les autres.

– H nous a laissé une carte, a signalé Noor. Pour trouver V.

Millard s'est tourné vers elle.

– Une carte ? Comment ça ?

– Juste avant de mourir, H a commandé à son Sépulcreux de nous remettre un morceau de carte enfermé dans son coffre-fort, ai-je expliqué. Puis il a laissé Horatio lui dévorer les yeux...

Plusieurs de mes amis ont laissé échapper un gémissement dégoûté.

– Ainsi, le Creux a pu dévorer son âme particulière, ai-je enchaîné. Au bout de quelques minutes, il a commencé à se transformer en... je ne sais pas. En Estre, je suppose.

– C'est là que je me suis réveillée, est intervenue Noor. Horatio nous a dit quelque chose qui ressemblait à une énigme...

– Puis il a sauté par la fenêtre, ai-je achevé.

– Puis-je voir cette carte ? a demandé Miss Peregrine.

Je la lui ai confiée. La veste de Millard s'est penchée par-dessus l'épaule de l'Ombrune, qui lissait le fragment de papier contre sa jambe.

Le silence s'est installé.

– Ça ne nous apprend pas grand-chose, a soupiré Millard, après l'avoir étudié pendant quelques secondes. C'est un détail d'un document plus grand, et il ne donne que des indications de relief.

– L'énigme d'Horatio ressemblait à des coordonnées géographiques, ai-je affirmé.

– Ça nous aiderait davantage si on avait toute la carte, a repris Millard. Ou s'il y avait des noms de lieux. Des villes, des routes, des lacs...

– J'ai l'impression qu'ils ont été effacés, a observé Miss Peregrine, qui scrutait le document à la loupe.

– De plus en plus étrange, a murmuré Millard. Et donc, l'ex-Sépulcreux vous a parlé. Qu'est-ce qu'il vous a dit, exactement ?

– Il nous a conseillé de chercher V dans une boucle. H a mentionné le « grand vent », et Horatio a dit qu'elle se trouvait « au cœur de la tempête ».

– Ça vous parle ? a demandé Noor.

– C'est peut-être une boucle faite dans un ouragan, ou dans un cyclone, a proposé Hugh.

– C'est clair ! a approuvé Millard.

– Quelle Ombrune voudrait boucler un endroit aussi terrible ? s'est

interrogée Olive.

– Quelqu'un qui ne veut pas recevoir de visiteur, a raisonné Emma.

Miss Peregrine a acquiescé d'un signe de tête.

– Connaissez-vous un tel endroit ? lui a demandé Emma.

L'Ombrune a froncé les sourcils.

– Hélas, non. Il est probablement caché quelque part en Amérique. Encore une fois, ce n'est pas le domaine que je connais le mieux.

– Quelqu'un doit savoir où il se trouve, a dit Millard. Ne désespère pas, Noor. On va découvrir ce que tout cela signifie. Puis-je vous emprunter ceci ?

Il a soulevé le morceau de carte, qui a paru flotter dans les airs. J'ai consulté Noor du regard avant de répondre. Elle a hoché la tête.

– D'accord.

– Même si je n'y arrive pas, il y a forcément quelqu'un, ici, qui pourra m'éclairer, a-t-il assuré.

– J'espère, a dit Noor. Quand tu auras trouvé, j'aimerais bien venir...

– Bien sûr, a accepté Millard, ravi.

– Moi, je peux t'aider à en savoir plus sur la prophétie, a proposé Horace.

– Vous devriez en parler à Miss Avocette, a suggéré Miss Peregrine. J'ai été son élève autrefois. Je me souviens qu'elle s'intéressait à la folie, à la divination et à l'écriture automatique. Les textes prophétiques sont peut-être dans ses cordes.

– Excellente idée ! a approuvé Horace, les yeux pétillants d'excitation.

Il a regardé Miss Peregrine en inclinant la tête.

– Bien sûr, ça m'aiderait si je pouvais être dispensé de ménage pendant quelques jours...

– Accordé, a soupiré la directrice. Dans ce cas, vous êtes dispensé aussi, Millard.

– Oh, mais c'est injuste ! s'est insurgée Claire.

– Je suis sûr que je peux vous aider, moi aussi, a dit Enoch en souriant. On devrait peut-être interroger H, qui vient de mourir...

J'ai frissonné au souvenir du mort enseveli dans la glace, à

Cairnholm, qu'Enoch nous avait aidés à questionner¹.

– Non merci, Enoch. Je ne lui ferai pas subir ça.

Il a haussé les épaules.

– Je réfléchis à autre chose.

Tout le monde a continué à discuter à voix basse, jusqu'à ce que Noor se lève et s'éclaircisse la gorge.

– Je voulais juste vous remercier. Je débarque à peine, alors, je ne sais pas si ce genre de choses arrivent souvent... Des prophéties, des enlèvements, des cartes mystérieuses...

– Pas *très* souvent, a convenu Bronwyn. On vient de vivre presque soixante ans sans qu'il se passe rien.

– Alors... merci, a-t-elle répété, légèrement embarrassée, avant de se rasseoir en rougissant.

– Les amis de Jacob sont nos amis, a affirmé Hugh. Et c'est comme ça qu'on traite nos amis.

Un chœur d'approbations s'est élevé. Et soudain, je me suis senti très humble et très heureux d'avoir des amis comme eux.

-
1. Voir *Miss Peregrine et les enfants particuliers*, vol. 1.

CHAPITRE TROIS

Peu après, Miss Peregrine nous a fait observer que l'heure du dîner approchait, et que nous n'avions pas très bien accueilli Noor. Le moment était venu de nous rattraper.

Nous avons traversé la maison en trombe et monté l'escalier branlant pour rejoindre la salle à manger. Au centre de la pièce, une longue table, faite de planches brutes, était dressée avec des verres et des assiettes dépareillées. Les fenêtres donnaient sur la rivière polluée et les bâtiments en ruine, sur la rive opposée. Dans la lueur ambrée du soleil couchant, la vue était presque agréable.

Noor et moi avons enfin pu faire un brin de toilette et nous asperger le visage dans la pièce voisine, où une bassine et un grand pichet d'eau étaient posés sous un miroir piqué.

De retour dans la salle à manger, Noor a pris place à côté de moi. Emma allumait des bougies du bout du doigt, tandis qu'Horace supervisait la distribution de la nourriture, qui mijotait dans un grand chaudron noir suspendu au-dessus de l'âtre.

– J'espère que tu n'as rien contre le ragoût, a-t-il dit en plaçant un bol fumant devant Noor. On mange bien à l'Arpent du Diable. Il faut juste s'habituer à consommer du ragoût à chaque repas.

– Là, tout de suite, je dévorerais n'importe quoi, a-t-elle avoué. Je meurs de faim.

– C'est l'idée !

Nous nous sommes lancés dans une conversation animée. Bientôt, le brouhaha des voix et le cliquetis des couverts a rempli la salle. L'ambiance était étonnamment chaleureuse pour une maison aussi vétuste. L'un des nombreux talents de Miss Peregrine était de rendre cosy les lieux les moins hospitaliers.

– Qu'est-ce que tu faisais, dans ta vie de normale ? a demandé Olive, la bouche pleine.

– J’allais au lycée, surtout, a répondu Noor. Je note que tu as parlé au passé. Intéressant...

– Tout va changer pour vous, l’a prévenue Miss Peregrine.

– C’est déjà fait, a signalé Noor. Ma vie n’a plus grand-chose à voir avec ce qu’elle était la semaine dernière. Et j’avoue que je n’ai pas trop envie de revenir en arrière.

– Exactement ! a approuvé Millard, en pointant vers elle une fourchette pleine de nourriture. C’est très difficile de supporter une vie normale, une fois qu’on a goûté à la vie particulière.

– Crois-moi, j’ai essayé, ai-je renchéri.

Noor m’a regardé avec intérêt.

– Ta vie normale te manque ?

– Pas le moins du monde, ai-je assuré, et je n’étais pas loin de m’en convaincre.

– Tu as des parents ? s’est informée Olive. Tu ne vas pas leur manquer ?

Olive posait toujours des questions sur les parents. De nous tous, c’était elle qui se languissait le plus des siens, bien qu’ils fussent décédés depuis longtemps.

– Des parents adoptifs, a répondu Noor. Je n’ai jamais rencontré les vrais. Mais ça m’étonnerait que Tête-de-Cul et Teena soient très malheureux si je ne reviens pas.

Le mot « Tête-de-Cul » a suscité quelques regards intrigués, mais mes amis ont dû supposer qu’il s’agissait d’un patronyme étrange, car personne n’a fait de commentaire.

– Ça te plaît d’être particulière ? a demandé Bronwyn.

Noor avait à peine eu le temps d’avaler une bouchée, mais ça ne semblait pas la soucier.

– C’était terrifiant, jusqu’à ce que je comprenne ce qui m’arrivait. Mais je commence à m’y faire.

– Déjà ? s’est étonné Hugh. Pourtant, dans la boucle des Intouchables, tu...

– Je suis un peu claustrophobe, a-t-elle avoué. Et ce tiroir, euh...

Elle a secoué la tête d’un air penaud.

– Ça m’a carrément déstabilisée, a-t-elle conclu, avant de se concentrer sur son assiette.

Quelques minutes plus tard, Horace s'est éclipsé dans la cuisine. Il est revenu avec un gros gâteau.

– Voilà le dessert ! a-t-il claironné.

– D'où ça vient ? s'est écriée Bronwyn. Tu nous as caché des choses !

– Je le gardais pour une grande occasion. Ça tombe bien, non ?

Il a servi la première tranche à Noor, mais avant qu'elle ait pu en manger un morceau, il l'a interrogée :

– À quel moment as-tu compris que tu étais différente ?

– J'ai toujours été différente, a dit Noor avec un léger sourire, mais j'ai découvert il y a quelques mois seulement que je pouvais faire ça.

Elle a agité la main au-dessus d'une bougie, a capturé sa lumière entre deux doigts et l'a enfournée dans sa bouche. Puis elle a soufflé un long jet de fumée scintillante, qui s'est déposé lentement sur la chandelle, telles des particules de poussière.

– Waouh, c'est beau ! s'est exclamée Olive, alors que tout le monde applaudissait.

– Tu as des amis normaux ? s'est enquis Horace.

– Une seule. Mais je crois que si je l'aime tant, c'est qu'elle n'est pas très normale.

– Comment va Lilly ? a demandé Millard avec un petit soupir de regret.

– La dernière fois que je l'ai vue, tu étais là.

– Oh, a-t-il lâché, l'air contrit. Bien sûr. J'espère qu'elle va bien.

Emma, qui était restée étonnamment silencieuse, est intervenue brusquement :

– Tu as un petit ami ?

– Emma ! s'est exclamé Millard. C'est indiscret !

Elle a piqué un fard et fixé sa part de gâteau.

– C'est bon, a dit Noor en riant. En fait, non.

– Les amis, si on la laissait manger un peu ? ai-je suggéré, embarrassé par la question d'Emma.

Miss Peregrine, qui réfléchissait en silence depuis quelques minutes, a fait tinter son verre pour réclamer notre attention.

– Je dois rejoindre les pourparlers de paix demain. Les Ombrunes ont engagé des négociations très délicates avec les chefs des trois clans

américains...

Elle s'est interrompue pour regarder Noor d'un air solennel avant de poursuivre :

– ... et le risque de voir une guerre éclater augmente chaque jour. Je suis sûre que le sauvetage audacieux auquel s'est livré H et votre disparition ont considérablement compliqué les choses.

– Oups ! a soufflé Noor.

– Ce n'est pas votre faute, bien sûr. Mais il faudra tenter de limiter les dégâts et calmer les égos... si nous réussissons à les faire revenir à la table des négociations.

– Tout le monde appelle ces pourparlers de paix « la Conférence des Oiseaux », a chuchoté Bronwyn à Noor.

Noor lui a lancé un regard inexpressif.

– Ouais ?

Bronwyn a haussé les sourcils.

– Parce que les Ombrunes peuvent se transformer en oiseaux...

– Ah bon ? a dit Noor en regardant Miss Peregrine avec surprise.

– Je ne comprends toujours pas pourquoi on en fait tout un plat, a signalé Enoch. Quelle importance si les Américains se font la guerre ? En quoi cela nous concerne-t-il ?

Miss Peregrine s'est raidie. Elle a posé sa cuillère.

– Je déteste me répéter, mais comme je vous l'ai déjà dit, la guerre est...

– Un virus, l'a coupée Hugh.

– Elle ne respecte aucune frontière, a enchaîné Emma, comme si elle récitait une leçon.

Miss Peregrine s'est levée pesamment de sa chaise et s'est dirigée vers la fenêtre. Ça sentait la leçon de morale à plein nez.

– Certes, les Américains ne sont pas notre priorité, a-t-elle affirmé. Nous, les Ombrunes, nous nous préoccupons surtout de reconstruire notre société – nos boucles, notre mode de vie. Mais le chaos d'une guerre rendrait ces efforts vains. Vous ne comprenez pas ce que cela signifie quand je vous dis que la guerre est un virus. Cela se conçoit. Contrairement à de nombreuses Ombrunes, aucun d'entre vous n'a jamais été témoin d'une guerre entre des factions particulières.

Elle a regardé l'Arpent par la fenêtre. La fumée qui souillait en

permanence le ciel avait pris une teinte violette.

– Les plus anciennes d’entre nous se souviennent de la terrible guerre d’Italie, en 1325. Deux clans particuliers se sont affrontés, et la bataille s’est étendue au-delà des frontières, physiques comme temporelles. Le conflit a éclaté dans une boucle, mais il était si féroce qu’il a débordé dans le présent. Des dizaines de particuliers ont péri, ainsi que des milliers de gens normaux. Une ville entière a été réduite en cendres ! Rasée.

Elle s’est tournée vers nous et a fait un geste dans l’air, la main à plat, pour évoquer la destruction.

– Tant de normaux nous ont vus nous battre que l’inévitable s’est produit. Ce conflit a déclenché un pogrom contre notre espèce. Une purge sanglante, qui a fait de nombreuses victimes dans nos rangs, et chassé les particuliers du nord de l’Italie pour un siècle. Nous avons dû fournir un effort colossal pour réparer les dégâts. Effacer la mémoire de villes entières. Reconstruire. Nous avons même fait appel à des érudits particuliers – notamment Perplexus Anomalous ! – pour réviser les livres d’histoire des normaux, afin que ce carnage ne soit plus appelé la guerre des Monstres, mais la guerre du Seau de Chêne. Aujourd’hui, les gens normaux sont convaincus que des milliers de personnes sont mortes à cause d’une dispute pour un seau de bois.

– Les normaux sont tellement stupides, a commenté Enoch.

– Moins qu’avant, a tempéré Miss Peregrine. Ce que je vous raconte s’est produit il y a sept siècles. Si une guerre entre particuliers éclatait aujourd’hui, il nous serait quasiment impossible de la dissimuler. Elle s’étendrait dans le présent, où elle serait filmée, diffusée dans le monde entier. Nous serions exposés, diffamés, massacrés. Imaginez la terreur des normaux assistant à une bataille entre de puissants particuliers. Ils penseraient que la fin du monde est venue.

– Un nouvel âge plein de dangers..., a murmuré Horace.

– Mais les Américains ne savent-ils pas tout cela ? a demandé Emma. Ne comprennent-ils pas ce qui risque d’arriver ?

– Ils prétendent que si, a dit Miss Peregrine. Et ils jurent de respecter les conventions qui imposent aux particuliers de se battre seulement dans les boucles, ou dans le passé. Cependant, les guerres sont difficiles à contrôler et leurs conséquences ne semblent pas les inquiéter outre mesure.

– Comme les Russes et les Américains pendant la guerre froide, a rappelé Millard. Ils sont aveuglés par la méfiance. Insensibles au danger, à force d’y être exposés en permanence.

– Je te promets que nos conversations du dîner ne sont pas toujours aussi déprimantes, a chuchoté Olive à Noor, qui était assise en face d'elle.

– Et si c'était l'âge dangereux dont parle la prophétie ? ai-je proposé. Et si elle prédisait une guerre entre particuliers ?

– C'est tout à fait possible, a convenu Horace.

– Dans ce cas peut-être que la guerre est inévitable, a soupiré Hugh.

– Non ! s'est insurgée Miss Peregrine. Je refuse de l'accepter.

– Les prophéties ne se réalisent pas toujours, a rappelé Horace. Il s'agit parfois de simples avertissements. Elles prédisent des événements qui pourraient se produire – ou qui se produiront certainement si on ne prend aucune mesure pour changer les choses.

– Espérons que cette prophétie ne prédit *rien du tout*, a lâché Olive d'une petite voix. Ça me fait très peur, cette histoire !

– Oui, je préférerais ne pas avoir besoin d'être libérée, merci bien ! a souligné Claire.

– Et moi, je préférerais n'avoir personne à libérer, a enchaîné Noor. Cela dit, je ne suis que « l'une des sept ». Avec un peu de chance, je n'aurai pas à faire ça toute seule... Mais qui sont les six autres ?

Horace a tendu un bras.

– Encore un mystère. Quelqu'un peut me passer le sel, s'il vous plaît ?

Olive s'est pris la tête entre les mains.

– On pourrait parler d'un truc agréable, s'il vous plaît ?

Emma s'est penchée pour lui ébouriffer les cheveux.

– Désolée, ma chérie. J'ai une dernière question. Cette fameuse société secrète qui essaie de mettre la main sur Noor. Qui sont ces gens ?

– Ça, j'aimerais bien le savoir, a grommelé Noor.

– La réponse ne vous semble pas évidente ? a demandé Millard.

Je me suis tourné vers lui, surpris.

– Non. Ça devrait ?

Il a claqué de ses doigts invisibles.

– Ce sont des *Estres*.

– H m'a a affirmé que c'étaient des normaux, ai-je objecté.

– Et Miss Annie, dans la boucle des devins, a parlé d'une société secrète de normaux américains, a rappelé Bronwyn. Un vestige de l'époque de la traite des esclaves...

Je sous-estimais parfois l'attention que Bronwyn portait aux choses.

– C'est vrai, j'y étais, a confirmé Millard. Et je veux bien croire qu'une telle société ait existé par le passé. Seulement, je doute que des gens normaux représentent un véritable danger pour nous aujourd'hui. Nous sommes restés cachés dans des boucles beaucoup trop longtemps.

– Je suis tout à fait d'accord, a dit Miss Peregrine.

J'ai protesté :

– La dernière fois que nous en avons parlé, vous m'avez dit que c'était l'œuvre d'un autre clan. Pas des Estres.

– Les choses ont changé. L'activité des Estres a considérablement augmenté ces derniers temps. Rien que ces derniers jours, on nous a signalé de nombreux mouvements.

Horace a blêmi.

– Des attaques ?

– Pas encore. Mais des déplacements suspects. Tous en Amérique.

– Je croyais que seul un petit groupe avait réussi à s'échapper après l'effondrement de la Bibliothèque des âmes, a dit Emma.

Miss Peregrine tournait lentement autour de la table. Les ombres projetées par la douzaine de bougies dansaient sur son visage.

– C'est vrai. Mais un petit nombre d'Estres peut causer beaucoup de problèmes. En outre, ils avaient peut-être des agents dormants en Amérique, qui attendaient d'être sollicités. Nous ne le savons pas exactement.

– De combien de personnes parle-t-on ? a voulu savoir Noor. Entre les gens de mon lycée et les types de l'hélico, ça fait pas mal de...

– Ce n'étaient peut-être pas tous des Estres, a suggéré Bronwyn. Ils ont peut-être engagé des mercenaires normaux pour les aider. Ou alors, ils les ont contrôlés par la pensée, d'une manière ou d'une autre.

– Ça ressemblerait assez aux Estres de lancer une attaque aussi culottée, a dit Millard, puis de faire retomber la faute sur quelqu'un d'autre. Des gens normaux, ou un autre clan de particuliers américain.

– N'oubliez pas que ce sont les maîtres de la tromperie et du déguisement, a dit Miss Peregrine. C'est Percival Murnau lui-même qui

a créé le Département de la Dissimulation.

Elle a mentionné son nom comme si je le connaissais.

– C'est qui, ça ? ai-je demandé.

L'Ombrune s'est arrêtée près de ma chaise et m'a regardé.

– Murnau est – était – le premier lieutenant de Caul. C'est le principal architecte des raids qui ont détruit nos boucles et tué tant des nôtres. Nous l'avons capturé le jour où la Bibliothèque des âmes s'est effondrée, heureusement, et il est au frais dans notre prison, en attendant son procès.

– C'est un méchant homme, a dit Bronwyn, d'une voix tremblante de dégoût. Un de mes boulots consiste à garder son bloc. Il dévore tout ce qui rampe dans sa cellule : rats, insectes. Même les autres Estres n'osent pas s'approcher de lui.

Horace a laissé tomber sa fourchette.

– Et voilà ! Vous m'avez coupé l'appétit.

– Et donc, en admettant que ce soient des Estres, que me veulent-ils ? a demandé Noor.

– Ils ont dû entendre parler de la prophétie, eux aussi, a deviné Horace. C'est obligé. Sans quoi, ils ne se seraient pas donné autant de mal pour te trouver.

– Ils l'avaient trouvée depuis plusieurs mois, a objecté Millard. Ils auraient pu l'enlever n'importe quand. Ils *attendaient*.

– Quoi ? ai-je demandé.

– Apparemment, que quelqu'un d'autre vienne la chercher.

Noor a écarquillé les yeux.

– Tu crois qu'ils m'ont utilisée comme appât ?

– Pas seulement, a dit Millard. Ils te voulaient. Mais ils voulaient aussi quelqu'un d'autre, et ils étaient prêts à patienter pour l'avoir.

– Qui ça ? l'ai-je interrogé. h ?

– Peut-être. Ou V.

– Ou vous, monsieur Portman, a dit la directrice.

Elle m'a laissé digérer ses paroles, tandis que j'avalais une dernière bouchée de gâteau.

– Je pense que vous devez vous montrer très prudents, Miss Pradesh et vous. Je ne serais pas étonnée que nos ennemis essaient de mettre

la main sur vous.



Après le dîner, nous sommes tous montés nous coucher. Le premier étage était un dédale de petites pièces, reliées entre elles par des couloirs tortueux. Une moitié était réservée aux garçons, l'autre aux filles.

Noor avait les yeux rouges d'épuisement, et je devais avoir l'air exténué, moi aussi. Il nous restait à peine assez d'énergie pour tenir debout.

– Tu vas dormir avec Horace et moi, m'a signalé Hugh.

– Et toi, tu peux prendre mon lit, a dit Olive à Noor.

– Ah non, certainement pas ! Je dormirai par terre.

– Ce n'est pas un problème, a insisté Olive. Je dors généralement au plafond, de toute façon.

– Les sanitaires sont assez rudimentaires, a ironisé Hugh en montrant du doigt un seau au bout du couloir. Voici les toilettes.

Il s'est retourné et a désigné un second seau, à l'autre extrémité.

– Et là, c'est de l'eau potable, qu'on a fait bouillir. À ne pas confondre.

Quand Miss Peregrine est apparue avec une lanterne, nos amis se sont retirés et nous ont laissés seuls avec elle, Noor et moi. L'Ombrune avait passé une chemise de nuit à manches longues. Ses cheveux détachés tombaient sur ses épaules.

– Je ne vous verrai pas demain matin, nous a-t-elle dit sur le ton du regret. Mais je ne suis qu'à une porte de Panloopticon. Vous pouvez toujours envoyer un messenger dans la boucle de la conférence si vous avez besoin de me joindre.

– Je regrette que vous soyez obligée de partir, ai-je soupiré. On aurait bien besoin de votre aide.

– Si c'était pour quelque chose de moins important, je n'irais pas. Mais en ce moment, j'ai de grandes responsabilités. Je partirai avant l'aube.

Elle s'est tournée vers Noor et a souri.

– Je me réjouis que vous soyez là, Miss Pradesh. J'espère que vous vous sentez la bienvenue parmi nous. Les circonstances de votre

arrivée n'étaient peut-être pas idéales, mais je n'en suis pas moins heureuse de votre présence.

– Merci, a répondu Noor. Je suis contente d'être ici.

Miss Peregrine s'est penchée et lui a plaqué deux bises sur les joues. Je ne l'avais encore jamais vue embrasser quiconque, hormis d'autres Ombrunes, ou des invités d'honneur.

– Que les Oiseaux soient avec vous, nous a-t-elle dit, avant de s'éloigner dans le couloir.

– On creusera tout ça demain, ai-je promis à Noor. S'il y a des choses à découvrir sur cette prophétie, on les découvrira. Et Millard nous aidera à déchiffrer cette carte.

J'ai soutenu son regard le temps d'un battement de cils.

– C'est très important. Pour nous tous.

Elle a hoché la tête.

– Merci, a-t-elle dit, en laissant échapper un petit soupir fatigué.

J'ai éprouvé une soudaine empathie pour elle.

– Comment tu te sens ? Tu as toujours l'impression que tu perds la tête ?

– Je n'ai pas eu trop de temps pour y penser, et ce n'est pas plus mal. Pour l'instant, je prends les choses comme elles viennent. Tu sais sur quoi mon cerveau fait une fixation, dès que j'ai un moment de calme ?

– Non, quoi ?

– Je me rappelle que j'ai un devoir de maths dans deux jours, et que je devrais réviser.

Nous avons ri en même temps.

– Ta moyenne risque de baisser, ici. Désolé.

– Ce n'est pas grave. Ce que je vis en ce moment me semble à la fois bizarre et troublant, pour ne pas dire super flippant. Et pourtant, je me sens vraiment... *bien*.

– C'est vrai ?

Sa voix n'était plus qu'un murmure lorsqu'elle a expliqué :

– Comme si, pour la première fois depuis longtemps, je n'étais pas... seule.

Nos regards se sont croisés. J'ai pris sa main dans la mienne.

– Tu n’es pas seule, ai-je confirmé. Tu as des amis.

Elle a souri avec reconnaissance, puis m’a serré dans ses bras. J’ai senti quelque chose de petit, mais puissant, remuer dans ma poitrine.

J’ai baissé la tête, laissé mes lèvres reposer sur ses cheveux. Presque un baiser. Puis nous nous sommes souhaité une bonne nuit.

J’ai refait ce vieux rêve, qui me hante depuis la disparition de mon grand-père.

C’est la nuit où il est mort. Je cours dans le sous-bois derrière sa maison en criant son nom. Comme toujours, je le trouve trop tard. Il est étendu à terre et il saigne, un trou béant dans la poitrine. On lui a arraché un œil. Je m’approche de lui. Il essaie de me parler. En général, dans ces rêves, il me répète les choses qu’il m’a dites cette nuit-là : *Trouve l’oiseau. Dans la boucle.*

Mais cette fois, il se contente de divaguer en polonais, et je ne comprends rien.

J’entends une branche se briser. Je lève les yeux et je vois le monstre, couvert du sang d’Abe. Ses horribles langues musculeuses ondulent dans l’air.

Il a le visage d’Horatio. Et il me dit, dans un grondement guttural que je comprends parfaitement :

Il arrive.



Une explosion m’a réveillé en sursaut. En m’asseyant dans mon lit, j’ai vu Hugh et Horace blottis l’un contre l’autre, qui regardaient par la fenêtre.

– Que se passe-t-il ? leur ai-je demandé en m’extirpant de mes draps.

– Quelque chose de grave, a répondu Hugh.

Je les ai rejoints à la fenêtre. Le jour se levait à peine. Des sirènes hurlaient au loin, et on entendait l’écho de cris de panique, sur l’autre rive. Dans les immeubles voisins, les gens ouvraient les fenêtres et regardaient dehors.

Bronwyn a fait irruption dans notre chambre, les cheveux hirsutes.

– Que s’est-il passé ? Où est Miss P. ?

Emma l’a écartée du passage pour entrer à son tour.

– Tout le monde dans la salle commune ! a-t-elle ordonné. Il faut vérifier que nous sommes au complet.

Une minute plus tard, nous étions rassemblés, et nul ne manquait à l'appel hormis Miss Peregrine, qui était partie pour la Conférence avant l'aube. Un évènement s'était produit dans l'Arpent : une attaque, une explosion, *quelque chose*... Mais nous ne savions pas encore quoi.

Quelqu'un est passé dans la rue et a crié d'une voix autoritaire :

– Restez chez vous ! Ne sortez pas tant qu'on ne vous en donnera pas l'ordre !

– Et Miss P. ? a demandé Olive. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé.

– Je peux aller voir, a proposé Millard. Je suis invisible.

– Moi aussi, je peux me rendre invisible, a déclaré Noor. Laisse-moi t'aider.

D'un geste vif, elle a capturé la lumière devant elle, et disparu dans la tache d'obscurité qu'elle venait de créer.

– Merci pour ta proposition, mais je travaille mieux seul, a décliné Millard.

– Inutile de prendre des risques, a dit Emma. Miss P. est capable de se débrouiller sans nous.

– Moi aussi, a répondu Millard. Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais vous pouvez être sûrs que personne ne nous dira la vérité. Pour découvrir ce qu'il y a d'intéressant à savoir, on ne peut compter que sur nous.

Il a retiré son peignoir, qui est tombé en tas par terre. Emma a essayé en vain de le retenir.

– Millard, reviens !

Nous avons attendu son retour dans la salle commune en bavardant nerveusement. Noor fredonnait, les bras croisés. Olive s'est attaché une corde autour de la taille, avant de sortir par une fenêtre du deuxième étage.

– Il y a de la fumée au-dessus de la rue Qui-fume, a-t-elle signalé lorsque nous l'avons fait redescendre, quelques minutes plus tard.

– Il y a toujours de la fumée dans la rue Qui-fume, a rappelé Enoch. D'où son nom...

– Je sais. Mais il y en a beaucoup plus que d'habitude, a-t-elle insisté en remettant ses bottes lestées de plomb. Une épaisse fumée noire.

Bronwyn s'est tordu les mains, anxieuse.

– Il y a l'ancien QG des Estres, là-bas. Et la prison où on a enfermé ceux qu'on a attrapés.

Noor s'est blottie contre moi.

– Tu crois que c'est grave ?

– Ça pourrait...

Elle a pincé les lèvres et fixé la fenêtre.

– Dès que j'arrive, tout déraile. Cherchez l'erreur ! Parfois, je me demande si je ne porte pas la poisse.

Je m'apprêtais à protester que c'était ridicule, quand un bruit de course a résonné dans l'escalier. L'instant d'après, le plancher vibrait sous les pieds nus de Millard. Nous nous sommes agglutinés autour de lui.

– Alors ? a demandé Emma. Quelles sont les nouvelles ?

Il a repris son souffle avant de pouvoir nous répondre, et je crois même qu'il s'est allongé par terre.

– C'est... les Estres, a-t-il enfin lâché entre deux halètements.

– Oh non ! a soufflé Bronwyn, comme s'il venait de confirmer ses pires craintes.

– Quoi ? Qu'est-ce qu'ils ont fait ? s'est affolé Enoch, qui n'était pourtant pas du genre à paniquer.

– Ils... se sont... évadés...

– Tous ? ai-je demandé.

– Quatre.

Millard s'est assis et s'est essuyé le front avec la première chose qu'il a trouvée : une chaussette orpheline qui traînait par terre. Horace lui a apporté un verre d'eau. Il l'a avalé d'un trait, puis nous a raconté ce qu'il avait appris d'une voix entrecoupée :

– Ils ont tué le particulier qui les surveillait. Bronwyn, remercie les Oiseaux de ne pas avoir été de garde à ce moment-là ! Puis ils ont filé par un trou qu'ils avaient percé dans le mur de la prison et ils ont rejoint le Panloopticon, sans être vus. Ils ont fait sauter une bombe dans le couloir avant de s'échapper. C'est l'explosion qu'on a entendue.

– Et Miss Peregrine ?

– Elle a rejoint la Conférence via le Panloopticon quelques minutes

avant l'incident. Un des larbins de Sharon me l'a confirmé.

– Dieu merci ! a soufflé Olive.

– Allons la chercher, a décidé Emma. Il faut la prévenir.

– Ça risque d'être compliqué, a objecté Millard.

– Pourquoi ?

– Parce que les Estres ont enlevé le Sépulcreux qui alimentait le Panloopticon. La machine est hors service.

Nous nous sommes regardés, abasourdis.

– Quoi ? me suis-je étranglé. Comment est-ce possible ?

– Eh bien, les Estres et les Creux sont des alliés naturels...

– Non. Je veux dire : comment ont-ils pu utiliser le Panloopticon pour s'enfuir, s'ils ont libéré le Creux qui le faisait fonctionner ?

– Il devait rester assez d'énergie dans le réseau. De quoi l'alimenter pendant quelques minutes, le temps qu'ils s'échappent.

Mon estomac s'est contracté douloureusement.

– Qu'est-ce que ça signifie ? a voulu savoir Noor.

Emma a secoué la tête.

– Ça veut dire qu'on ne peut pas poursuivre les fugitifs.

– On est coincés ici, a ajouté Millard.

– Et Miss Peregrine est coincée à la Conférence, avec plusieurs autres Ombrunes, a gémi Claire.

Au même instant, on a frappé des coups sonores contre la vitre. C'était étrange, vu que nous étions au deuxième étage de la maison. Emma a couru ouvrir la fenêtre.

– Oui ?

Elle s'est retournée avec une drôle d'expression et m'a annoncé :

– Jacob, c'est pour toi.

En la rejoignant, j'ai découvert un jeune homme à la mine renfrognée, perché sur le toit du premier étage.

– Jacob Portman ?

– C'est moi. Qui êtes-vous ?

– Ulysse Critchley. Je travaille pour Miss Merle, au ministère des Affaires temporelles. Elle veut vous voir immédiatement.

– Pour quoi faire ?

Le jeune homme a indiqué d'un geste vague la fumée, à présent bien visible, qui s'élevait sur la rive opposée du Fossé des Fièvres.

– Au sujet de l'incident.

Sur ces mots, il s'est retourné, a marché jusqu'à l'extrémité du faîtage, et s'est laissé descendre tranquillement dans le vide.

– Vas-y, vite ! m'a pressé Emma. Je t'accompagne.

– Moi aussi ! ont annoncé Enoch et Millard à l'unisson.

Puis Millard a sollicité Bronwyn :

– Ça ne te dérangerait pas de me porter ? Je suis crevé.

Elle a accepté de bon cœur, à condition qu'il enfile d'abord une chemise et un pantalon.

Je me suis soudain souvenu de Noor, de la prophétie, et de tout ce qu'on avait prévu de faire ce jour-là.

– Désolé, me suis-je excusé. Je sais qu'on devait...

Elle m'a fait taire d'un geste.

– Ne t'inquiète pas. Je vois bien qu'il s'est passé quelque chose d'important. Et pour info, je viens aussi.

J'ai souri.

– Si tu insistes...

Puis je me suis retourné et j'ai crié par la fenêtre, à l'intention d'Ulysse :

– On prend l'escalier !

Les autres nous ont souhaité bonne chance, et nous sommes partis.



CHAPITRE QUATRE

La particularité d'Ulysse Critchley, qui défiait allégrement les lois de la gravité, n'était pas sans rappeler celle d'Olive.

Mais contrairement à notre amie, sa légèreté surnaturelle ne lui faisait pas courir le risque de s'envoler définitivement. Quand il marchait, on aurait dit un astronaute se déplaçant sur la Lune, en plus rapide. Chacun de ses petits sauts correspondait à trois ou quatre de nos pas.

Nous avons traversé l'Arpent derrière lui. Des badauds s'étaient regroupés dans les rues et regardaient d'un air sombre le panache de fumée qui s'élevait dans le ciel. J'ai entendu plusieurs personnes prononcer le mot « Estre » à voix basse. La plupart des gens ignoraient encore ce qui s'était passé, mais ils devinaient que c'était grave. Notre sécurité était compromise. Nous n'avions pas mis nos adversaires définitivement hors d'état de nuire, ainsi que nous l'espérions.

En traversant la rue Qui-fume, nous avons aperçu Rafael, le guérisseur, et son assistant, qui cheminaient aux côtés de deux hommes portant une civière. Ils avaient des têtes d'enterrement. Nous nous sommes arrêtés à une distance respectueuse pour les laisser passer.

– Je me demande qui est mort, a chuchoté Enoch. Un de nos ennemis, j'espère...

– J'ai surpris les paroles des gardes, nous a glissé Millard. Je crois qu'il s'agit de Melina Manon, la télékinésiste.

– Ah, mince, a soupiré Enoch. Elle était un peu dingue, mais je l'aimais bien.

– Montre-lui un peu de respect ! a sifflé Emma.

– C'était une héroïne, a déclaré Bronwyn en essuyant ses larmes.

Un jet de fumée échappé d'une fissure dans la chaussée nous a

distracts un bref instant. Quand nous avons relevé la tête, le sinistre cortège avait disparu. Nous avons poursuivi notre chemin. C'est seulement en voyant la maison de Bentham que j'ai compris où Ulysse nous conduisait.

Nous allions au Panloopticon, bien sûr.

Plusieurs fenêtres de l'étage supérieur avaient été soufflées par l'explosion. Une petite foule s'était assemblée derrière un ruban de signalisation. Le bâtiment avait dû être évacué. Le journaliste Farish Obwelo interviewait les badauds en griffonnant furieusement sur son bloc-notes.

Ulysse s'est arrêté devant la façade. Il a regardé le côté de l'immeuble avec regret, comme s'il résistait à l'envie de monter en flottant.

– Allez, les pesants, par ici ! a-t-il soupiré en nous invitant à le suivre dans le hall.

Nous étions à peine arrivés au pied de l'escalier que Sharon s'est précipité vers nous, les bras tendus.

– Le jeune Portman et ses amis ! s'est-il exclamé d'une voix tonitruante. Vous tombez à pic !

Sa silhouette imposante nous barrait le passage, nous empêchant de monter les marches.

– Je les emmène chez Miss Merle, a annoncé Ulysse, visiblement agacé.

Sharon l'a congédié d'un geste dédaigneux.

– L'Ombrune peut attendre, a-t-il décrété en nous entraînant dans un couloir latéral.

– Minute ! a protesté Millard. Jacob a des choses importantes à voir avec Miss...

– Moi aussi ! a rétorqué Sharon, si fort que Millard s'est tu.

Il nous a menés au sous-sol, où Ulysse nous a suivis, la mine sombre. Nous avons traversé une enfilade de pièces encombrées de machines silencieuses. La dernière fois que j'étais venu, elles fonctionnaient à plein régime en produisant un vacarme infernal.

Notre guide nous a poussés dans une salle où je n'étais encore jamais entré, pleine de matériel de télégraphie et de radio. Plusieurs personnes y travaillaient, équipées d'écouteurs, l'air extrêmement concentrées. Dans un coin, un homme vêtu d'un smoking enveloppé de fils se tenait assis, les genoux rentrés. Des antennes sortaient de son

chapeau et un long gémissement s'échappait d'une boîte électronique suspendue à son cou (à moins que l'inconnu n'ait émis ce son lui-même...).

– Il surveille les canaux secrets pour tenter d'espionner les communications des Estres, m'a confié Sharon.

Ulysse s'est raclé la gorge, excédé.

– C'est totalement faux ! a-t-il affirmé. Ignorez tout ceci. Vous n'avez rien vu !

Sur ces mots, il nous a chassés de la pièce en marmonnant.

Nous étions enfin arrivés au cœur de la machine de Bentham, une pièce pleine d'engrenages, de soupapes et de tubes semblables à des intestins, qui rampaient sur les murs, au plafond, et convergeaient dans un angle de la salle, au sommet d'une boîte. Celle-ci avait la taille et la forme d'une cabine téléphonique, mais elle était entièrement en fonte, dépourvue de fenêtre, et son aspect était sinistre.

– Je voulais vous faire constater de vos propres yeux ce qu'ils ont fait, nous a expliqué Sharon en montrant la cabine.

C'était l'alimentation du Panloopticon. L'énorme serrure qui avait servi à fermer le réduit gisait par terre, brisée.

Sharon a ouvert la porte. L'intérieur était vide. En se débattant, le Sépulcreux avait détendu et déchiqueté les lanières de cuir qui l'emprisonnaient. Les parois intérieures étaient éclaboussées d'un résidu noir que j'étais le seul à voir : les larmes de la créature.

– Ton petit copain est parti, a grommelé Sharon.

– Ce n'était pas mon copain, ai-je protesté, étonné de ressentir une soudaine vague de culpabilité.

Les Sépulcreux étaient des monstres, mais ils étaient sensibles à la douleur et connaissaient la peur. Je me rappelais très bien les hurlements de celui-ci, quand on l'avait ligoté et enfermé dans la cabine.

– Qu'importe, a dit Sharon. Il est parti, et on n'en a pas d'autres. Adieu les voyages ; toutes les opérations sont à l'arrêt.

– Et alors ? Que voudrais-tu que je fasse ?

– J'imagine que vous ne pouvez pas nous en procurer un autre ? a fait une voix haut perchée derrière nous.

Je me suis retourné brusquement. Une femme austère et voûtée,

tout de noir vêtue, se tenait dans l'embrasement de la porte. Elle avait une drôle d'excroissance entre les yeux. Ulysse s'est incliné à la hâte.

– Je vous présente Miss Merle.

J'étais encore sidéré par ce que je venais d'entendre.

– Vous voulez que je vous en procure... *un autre* ?

L'Ombrune s'est forcée à sourire.

– Si ce n'est pas trop vous demander ?

– Je-je suis désolé, ai-je bredouillé. Je ne vois vraiment pas où je pourrais trouver un Sépulcreux...

Son sourire a disparu.

– Ah. Dommage.

Emma est venue se placer devant moi.

– Miss Merle, avec tout le respect que je vous dois, Jacob a failli perdre la vie en capturant cette créature. Ce n'est pas juste de lui demander...

– Oui, oui. Vous avez tout à fait raison, l'a interrompue l'Ombrune en agitant une main. Ce n'est pas juste. Mais...

Elle lui a lancé un regard coupant.

– Qui êtes-vous, exactement ?

– Emma Bloom, a répondu l'intéressée en se redressant.

L'Ombrune a hoché brièvement la tête.

– Oui, bien sûr... La protégée de Peregrine Faucon. On dit que vous avez un tempérament ardent... Et vous, vous devez être *la Lumière*, a-t-elle ajouté en se tournant vers Noor.





Elle a cligné des paupières, comme si elle ne la voyait pas correctement.

– Vos yeux vous tourmentent, Miss ? s’est enquis Ulysse.

– Hélas, oui. Certains jours, ces deux-là ne me sont d’aucune utilité. Heureusement, je peux toujours compter sur le numéro trois... Allons, paresseux ! Réveille-toi !

Elle a tapoté l’excroissance sur son front, qui s’est fendue pour révéler un gros globe oculaire bordé de rouge.

– Ah ! C'est quoi, ça ? s'est exclamée Bronwyn, avant de plaquer une main devant sa bouche, confuse.

– Mon troisième œil est toujours aussi perçant, heureusement !

Ses deux yeux laiteux ont continué de fixer Noor, tandis que le plus gros, au centre, était braqué sur moi.

– Quoi qu'il en soit, ne vous inquiétez pas pour le Sépulcreux, m'a-t-elle dit. Ces créatures sont impossibles à gérer, et causent un désordre épouvantable. Nous sommes en train d'élaborer une batterie de rechange. Nous avons prévu que l'énergie du Sépulcreux se tarirait à la longue, et nous travaillons depuis quelques mois à un dispositif de remplacement.

Elle a fixé ses trois yeux sur Sharon d'un air impatient.

– Ce n'est pas encore tout à fait prêt, Miss, s'est-il excusé. Il nous faudra peut-être un peu de temps avant de pouvoir le mettre en service...

– Quelques jours, tout au plus, a décrété Miss Merle, sans réussir à masquer la tension qui filtrait dans sa voix. Venez, monsieur Portman. Je souhaite vous entretenir d'un autre sujet.

Elle a regardé mes amis avant d'ajouter :

– Seul.



En montant l'escalier, Miss Merle s'est adressée à moi sur un ton pressant, avec un accent écossais parfois difficile à comprendre. Elle m'a raconté ce qui s'était passé – et que je savais déjà grâce à Millard – en m'agrippant le bras comme si elle craignait de me voir filer.

Quand nous sommes arrivés sur le palier du premier étage, une odeur âcre de moquette brûlée m'a empli les narines. On distinguait clairement, au milieu du couloir, l'endroit où la bombe avait explosé. Les murs et le sol étaient noircis, et une demi-douzaine de portes de boucle étaient fendues, arrachées à leurs gonds. Une Ombrune s'entretenait avec une jeune fille en costume et tablier noirs : la même tenue qu'Ulysse, l'uniforme du ministère des Affaires temporelles. Plusieurs adultes s'affairaient dans les parages, ramassaient des débris fumants dans des sacs et prenaient des mesures. Après tout, nous étions sur une scène de crime.

– Je ne m'attendais pas vraiment à ce que vous alliez nous capturer

un autre Sépulcreux, monsieur Portman. C'était une plaisanterie. Vous l'aviez compris, n'est-ce pas ?

Miss Merle m'a souri, comme pour m'implorer de ne pas rapporter son étrange requête à Miss Peregrine. Je lui ai rendu son sourire.

– Oui, bien sûr.

« Ne vous inquiétez pas, je ne dirai rien. »

– Un moment, m'a-t-elle prié.

Elle est allée échanger quelques mots avec l'autre Ombrune, une grande dame noire vêtue d'une veste à large col et d'une cravate en tricot. J'ai fait semblant de ne pas remarquer qu'elles me jetaient des regards à la dérobée et je me suis tourné pour examiner la porte de boucle la plus proche, suspendue de travers dans son cadre. Sa plaque en laiton, rayée, mais encore lisible, annonçait : VOLCAN YASUR, ÎLE DE TANNA, NOUVELLESHÉBRIDES, JANVIER 1799.

Curieux, j'ai poussé la porte du pied. Derrière le battant, j'ai découvert la chambre à coucher caractéristique du Panloopticon, composée de trois murs, d'un plancher et d'un plafond. À la place du mur manquant, où je m'attendais à voir le volcan et l'île tropicale promis par la plaque, il n'y avait que du vide.

Miss Merle s'est approchée de moi avec l'autre Ombrune.

– Navrée de vous avoir fait attendre, s'est-elle excusée. Je vous présente Miss Babaxe, ma coprésidente aux Affaires temporelles.

Miss Babaxe m'a tendu une main, tout sourire.

– Quel plaisir de vous rencontrer, Jacob, s'est-elle exclamée avec un léger accent anglais. Nous vous avons fait venir parce que nous plaçons de grands espoirs en vous.

Son regard était intense et déterminé. J'ai senti ma poitrine se contracter, comme chaque fois que les gens attendaient de grandes choses de moi.

– Nous ignorons quels sont les projets de ces Estres, a commencé Miss Merle. Mais nous devons les capturer avant qu'ils fassent d'autres victimes.

Son troisième œil a cligné plusieurs fois.

– Nous avons déjà perdu un enfant particulier, a enchaîné Miss Babaxe. C'est un de trop.

– Tout à fait d'accord. Mais comment puis-je vous aider ?



– Ils sont accompagnés d'un Sépulcreux, a rappelé Miss Merle. Cela les rend plus dangereux. Mais aussi...

Elle a incliné la tête et haussé ses épais sourcils.

– Plus faciles à repérer, ai-je achevé. Pour moi, en tout cas...

Elle a souri.

– Précisément.

– Vos talents pourraient s'avérer inestimables dans ce cas précis, a

affirmé Miss Babaxe.

– Je ferai tout mon possible.

L’Ombrune a levé un doigt avec sévérité.

– Attendez avant d’accepter. Je préfère que vous sachiez dans quoi vous vous embarquez.

Miss Merle a froncé les sourcils, mais Miss Babaxe a continué, imperturbable :

– Ce ne sont pas n’importe quels Estres. Ce sont les pires de tous. Ils sont dangereux, sournois, dépravés... Avez-vous entendu parler de Percival Murnau ?

– Le lieutenant de Caul ?

– Lui-même, a confirmé Miss Babaxe.

– Lui et ses trois bouchers sont responsables à eux seuls d’au moins la moitié des dégâts que les Estres ont causés ces dernières années.

– La liste de leurs crimes est effrayante, a ajouté Miss Merle.

– Je suis sûr qu’ils sont horribles, ai-je convenu. Mais j’ai connu pire.

La tension dans ma poitrine se dissipait peu à peu. Parfois, j’oubliais qui j’étais et ce que j’avais déjà accompli.

– Vous avez affronté Caul lui-même, ainsi que toute une armée de ses Estres, a rappelé Miss Merle d’une voix teintée d’admiration.

Elle m’a fait un clin d’œil.

– Et c’est la raison pour laquelle je vous ai demandé vous savez quoi.

– Monsieur Portman a pris la tête d’un groupe de Sépulcreux pour les combattre, a continué Miss Babaxe. Grâce à vous, les Creux sont une espèce en voie de disparition.

– Je devrais me débrouiller, ai-je assuré. Surtout que je connais le Creux qui les accompagne. Ça peut aider.

Miss Babaxe a hoché solennellement la tête.

– C’est exactement la réponse que j’attendais.

– Dès que nous aurons remis ce satané Panloopticon en état de marche, attendez-vous à ce qu’on fasse appel à vous, a conclu Miss Merle.

• • •

L'Ombrune m'a raccompagné dans le couloir en m'agrippant à nouveau le bras. Mais cette fois, j'ai interprété son geste différemment. Il ne s'agissait plus de m'empêcher de fuir. J'étais sa bouée de sauvetage, et elle voulait s'assurer que j'étais bien réel.

J'avais quitté mes amis au sous-sol du Panloopticon, et je me suis demandé où ils étaient, à présent. J'ai interrogé Miss Merle, qui m'a indiqué d'un geste vague l'extrémité du couloir, où se dressait une grande porte flanquée de deux vigiles.

– Que nos ancêtres me viennent en aide... Ils sont tous là, a-t-elle marmonné, énigmatique.



Dans l'intervalle, une foule gigantesque s'était rassemblée devant le bâtiment. Comme si tous les particuliers de l'Arpent avaient convergé vers le Panloopticon dans l'espoir d'obtenir des réponses à leurs questions. Les premiers cris ont fusé à la seconde où Miss Merle et moi sommes apparus sur le seuil.

Farish Obwelo et un autre journaliste se tenaient au premier rang. L'œil énorme que Farish avait au milieu du front fixait celui de Miss Merle, tandis que l'autre journaliste faisait un croquis de nous, si vite que sa main paraissait floue.

– Madame, pouvez-vous nous dire exactement comment les Estres ont fait pour s'échapper ? a crié Farish.

– Une enquête est en cours, a répondu l'Ombrune.

– La prison que vous avez construite est-elle sûre ? a enchaîné l'autre journaliste. Un tel incident pourrait-il se reproduire ?

– Elle est très sécurisée. Nous doublons le nombre de gardes et renforçons les rondes de surveillance autour du bâtiment, au moment où je vous parle. Rassurez-vous : les Estres encore prisonniers n'ont aucune chance de s'évader.

– Pensez-vous que les fugitifs ont reçu de l'aide ? a demandé Farish.

– De l'aide ?

Miss Merle lui a lancé un regard noir. Il a tenté une autre approche :

– Qu'est-ce que Jacob Portman a à voir avec cette affaire ?

J'ai senti mon visage me brûler.

– Sans commentaire ! a-t-elle rétorqué.

– On prétend que les Ombrunes, trop distraites par la situation en Amérique, ont négligé les affaires de l'Arpent. Êtes-vous de cet avis ?

L'audace du reporter a laissé Miss Merle bouche bée.

Un courant d'air froid dans mon dos m'a averti que Sharon venait de nous rejoindre.

– SILENCE ! a-t-il tonné de sa voix de baryton.

Le brouhaha de la foule s'est aussitôt changé en murmure.

– Les Ombrunes mettent tout en œuvre pour résoudre cette crise, a continué Sharon. Nous reviendrons vers vous très bientôt, pour vous donner de plus amples détails. En attendant, nous sommes obligés d'ÉVACUER CETTE ZONE !

La seule puissance de sa voix aurait suffi à disperser la foule, mais l'apparition de ses cousins constructeurs de gibets, surgis de derrière l'immeuble, a accéléré les choses.

– Tenez-vous à l'écart de ces vautours, m'a conseillé Miss Merle.

Sur ces mots, elle m'a serré le bras avec sympathie avant de disparaître dans le bâtiment.

J'ai vu Noor, juchée sur les épaules de Bronwyn, me faire signe dans la foule clairsemée. Je me suis dépêché de les rejoindre. Emma et Enoch étaient près d'elles, et même Horace, qui s'était lancé à notre recherche et avait fini par nous retrouver.

– Alors ? Que voulait la vieille Bonnie Merle ? s’est enquis Enoch.

– Quel culot elle a eu de te demander d’aller chercher un autre Creux, s’est emportée Emma. Comme si tu n’étais qu’un garçon de courses que l’on peut sacrifier !

J’ai croisé le regard de Farish, qui me considérait avec un intérêt non dissimulé.

– Jacob ! Quelques questions !

– Allons parler ailleurs, ai-je glissé à mes amis en les entraînant à l’écart.

Il n’aurait plus manqué qu’il me consacre un article dans le *Brasse-Gadoue*.

– Tu ne m’avais pas dit que tu étais célèbre, a fait Noor avec un sourire taquin.

– C’est notre vedette locale, a déclaré fièrement Emma.

– Le parfum de la semaine, a grommelé Enoch.

– Tu l’as déjà dit la semaine dernière, s’est moquée Bronwyn.

Nous avons descendu la rue Qui-suinte, longé l’abattoir transformé en *bed and breakfast*, puis un pub appelé *La Tête réduite*. Quand j’ai estimé que nous étions assez loin des oreilles indiscretes, j’ai rapporté à mes amis ce que m’avaient demandé les Ombrunes.

– Tu vas le faire ? s’est enquis Horace.

– Bien sûr. Si les Estres préparent un sale coup, autant savoir ce que c’est.

– Tels qu’on les connaît, ça doit faire un bon moment qu’ils mijotent leur forfait, a dit Emma. Maintenant, ils n’ont plus qu’à mettre leur plan à exécution.

– Ils voulaient s’évader, comme n’importe quel prisonnier, a suggéré Enoch. Ça ne veut pas dire qu’ils ont un plan diabolique.

– Les Estres ont toujours un plan diabolique, a objecté Millard.

Il s’était déshabillé à un moment donné, et j’avais presque oublié qu’il était là.

Enoch l’a rembarré avec un « pfff ». Puis il a toisé Noor.

– Et elle ?

– Quoi, *elle* ? ai-je demandé.

– Ouais, qu’est-ce que tu veux dire ? a-t-elle renchéri en lui jetant un

coup d'œil inquisiteur.

– Je croyais que tu devais l'aider, Portman.

– Exact.

– Tu n'es pas censé traquer les Estres en cavale ?

– Je ferai les deux.

– Je peux me débrouiller seule, est intervenue Noor. Je suis une grande fille.

– Ah ouais ? a dit Enoch. Et tu feras quoi, si un oursage t'attaque ?

– Un quoi ?

Il m'a décoché un clin d'œil.

– C'est bien ce que je disais.

Noor s'est renfrognée.

– Un oursage n'attaquerait jamais un enfant particulier, a affirmé Bronwyn. Ils ne s'en prennent qu'aux...

– Merci, Bronwyn, on est au courant, l'ai-je coupée. Et toi, Enoch, ferme-la !

Il l'avait embarrassée, et je craignais de n'avoir fait qu'empirer les choses.

– Alors, vous croyez que les Estres ont pu recevoir de l'aide ? a repris Millard.

Comme d'habitude, la dynamique émotionnelle de la conversation lui avait totalement échappé.

– Forcément, a dit Bronwyn. Cette prison est solide comme un roc. J'en sais quelque chose : j'ai aidé à la construire. Les prisonniers n'auraient jamais pu percer un trou dans le mur, ni se procurer des explosifs sans l'aide de quelqu'un de l'Arpent. Mais qui ?

– Tu veux rire ? a répliqué Emma. La liste des suspects est plus longue que mon bras. D'anciens pirates du Fossé, des mercenaires, des drogués à l'ambroisie...

– Je croyais que la plupart avaient été chassés de la ville, est intervenu Enoch.

– La plupart, oui. Mais je pense que certains dissimulent leur passé et font semblant d'être du côté des Ombrunes.

– Certains particuliers ne font même plus semblant, a souligné Millard. Regardez ça.

Il s'était arrêté devant le chariot d'un vendeur de journaux. Presque toutes les publications traitaient du présent. Elles arrivaient de l'extérieur chaque semaine pour nous tenir (plus ou moins) au courant de ce qui se passait dans le reste du monde. Mais il y avait aussi quelques journaux particuliers. Parmi eux, le *Brasse-Gadoué*, qui titrait :

ÉVASION DES ESTRES : LA SÉCURITÉ DE LA BOUCLE MENACÉE PAR LA NÉGLIGENCE DES OMBRUNES

J'ai pris un exemplaire sur le présentoir.

– Comment ont-ils pu imprimer ça aussi vite ? me suis-je étonné. Ça vient de se passer !

– Édition spéciale, a expliqué le garçon derrière le chariot.

– Une de mes vieilles connaissances travaille pour le *BrasseGadoué*, nous a confié Horace. Il lui arrive de temps à autre de recevoir des informations à l'avance.

J'ai continué à parcourir la page et découvert un article d'opinion :

LES OMBRUNES SONT-ELLES TROP FOCALISÉES SUR LES
PROBLÈMES DE L'AMÉRIQUE POUR RÉSOUDRE LES NÔTRES ?

J'ai replié le journal, trop furieux pour le lire.

– Tiens, regarde ! m'a lancé Emma.





Elle a attiré mon attention sur un panneau où l'on venait d'afficher les photos des fugitifs, sous les mots RECHERCHÉS POUR MEURTRES. Suivait une liste de leurs innombrables crimes et pseudonymes.

– Ils ont vraiment des têtes de méchants, a commenté Horace. Je ne voudrais pas les croiser la nuit dans une ruelle sombre.

– Moi, je ne les trouve pas effrayants, a crâné Enoch. Ces deux-là ont l'air doux comme des agneaux. On dirait des employés de banque.

J'ai repéré les Estres dont il parlait. Le premier avait un long nez chaussé de petites lunettes rondes ; l'autre avait l'air d'un professeur. En revanche, leurs deux acolytes avaient des allures de brutes. Surtout celui du haut, qui avait un nez épais et des cheveux raides. C'était le seul à avoir des pupilles – fausses, évidemment –, et son regard, orienté vers le haut et à gauche de la photo, lui donnait un air troublant. Il paraissait totalement décontracté, comme s'il rêvait à ses futures vacances. Ou à la façon dont il allait étrangler le photographe pendant la nuit.

Son nom figurait sous sa photo d'identité : P. MURNAU.



Une annonce diffusée au mégaphone a rappelé aux particuliers de l'Arpent que la vie suivait son cours, et que chacun était attendu au travail ou en classe comme d'habitude.

Nous ne nous sommes pas sentis concernés par cette consigne, bien sûr. Nous avions d'autres chats à fouetter.

– Je pense qu'on pourra voir Miss Avocette aujourd'hui, a dit Horace à Noor. Il faut juste que je prenne rendez-vous. Elle est terriblement occupée. Si je la supplie, elle nous recevra peut-être cet après-midi.

– Supplie-la, Horace, s'il te plaît ! est intervenue Bronwyn.

– Et si ça ne marche pas, menace-la, a suggéré Millard. Pour les autres, si vous vouliez bien me prêter vos mains et vos yeux, ça ferait avancer les choses. J'ai plusieurs centaines de cartes de boucle extraites des archives particulières à passer au peigne fin, et à ce stade, j'ai besoin de toutes les bonnes volontés.

– Bien sûr, a accepté Emma.

– Je suis tout à toi, a assuré Bronwyn. Je vais chercher Olive et Claire. Elles seront sûrement d'accord pour mettre la main à la pâte.

– Nous aussi, évidemment, ai-je dit en échangeant un signe de tête avec Noor.

Emma m'a regardé en plissant les yeux.

– Sauf si les Ombrunes ont besoin de toi, bien sûr... N'est-ce pas, Jacob ?

– C'est vrai, ai-je répondu d'une voix douce, en m'efforçant de masquer une légère irritation.

Emma se comportait bizarrement depuis l'arrivée de Noor, mais j'ai préféré ne pas relever. Heureusement, Noor ne s'était aperçue de rien. Ou alors, ça lui était égal. Elle s'est tournée vers le fantôme à moitié dévêtu de Millard.

– Tu as des pistes, ou on cherche à l'aveuglette ?

– Un début de piste, a répondu Millard. Je suis sorti en catimini, la nuit dernière, et j'ai longuement discuté avec un ami. Vous souvenez-vous de Perplexus Anomalous ?

– Tu l'as dérangé en pleine nuit ? s'est étonné Enoch.

– Les gens aussi âgés ne dorment presque pas. Et depuis qu'on l'a sauvé d'un vieillissement accéléré, il se montre très amical avec moi.

Millard avait l'air fier de lui, et je pouvais le comprendre : il s'était lié d'amitié avec l'un de ses héros.

– Bref, je lui ai parlé de notre énigme, du fragment de carte et des indices que vous a donnés l'ex-Sépulcreux, a-t-il continué. Perplexus m'a fait remarquer que si la boucle de V se trouve en Amérique – ce qui semble très probable – et qu'elle est soumise à de grandes tempêtes – ainsi que les expressions « dans le grand vent, au cœur de la tempête » semblent l'indiquer – il serait judicieux de chercher dans le Midwest américain. Il existe une bande de territoire assez large, au centre du pays, que l'on nomme familièrement « le Couloir des Tornades ».

– Exact, a confirmé Noor. Le Nebraska, l'Oklahoma, le Kansas... Les États du *Magicien d'Oz*.

Bronwyn a interrogé Enoch :

– Et toi, qu'est-ce que tu comptes faire ?

– Pour être honnête, j'avais imaginé m'offrir une matinée de détente. Mais je sens que ce projet va tomber à l'eau.

– Comment pourrais-tu te détendre ici, de toute façon ? ai-je demandé.

– Oh, l'Arpent offre quantité de loisirs. Je pourrais toujours assister à une pendaïson... ou prendre un bain de boue dans le Fossé des Fièvres..., a-t-il répondu en montrant le cours d'eau fangeux qui coulait près de nous.

Sur cette constatation déprimante, notre petit groupe s'est mis en mouvement.

– Rassure-moi : Enoch plaisantait ? m'a chuchoté Noor.

– Euh, oui, je pense...

Au même moment, un truc mouillé s'est écrasé dans mon dos avec un *splatch* répugnant.

– Il est là ! a crié une voix.

J'ai pivoté sur moi-même et reçu un tas de boue en pleine poitrine.

– Retourne d'où tu viens, imposteur !

C'était Itch, le particulier mi-homme mi-poisson qui m'avait pris en grippe. Il se tenait dans le ruisseau, de l'eau jusqu'à la taille, et lançait des poignées de vase dans ma direction.

– Arrête ! a ordonné Bronwyn.

Elle a cherché autour d'elle quelque chose à lui renvoyer, mais a été prise de court. Une autre habitante du Fossé avait surgi de la vase et commencé à nous bombarder, elle aussi.

– Liberté d'aller et venir pour tous ! a-t-elle claironné.

Un nouveau projectile m'a atteint et a éclaboussé Noor, qui était trop près de moi.

Mes amis ont riposté en houspillant nos agresseurs. Emma a fait surgir une boule de feu dans sa main et l'a agitée d'un air menaçant, tandis que l'on courait se mettre à l'abri. J'étais tout dégoulinant de vase. Noor avait été touchée aussi, mais dans une moindre mesure.

– C'est quoi, leur problème ? a-t-elle demandé en frottant la boue qui maculait sa chemise.

– Ils nous détestent parce qu'on peut voyager dans le présent sans risquer de vieillir en accéléré, a expliqué Bronwyn. Ils sont jaloux.

Enoch nous a considérés en plissant le nez avec dégoût.

– N'attendez pas trop pour vous débarrasser de ces cochonneries. C'est toxique.

J'ai baissé le menton pour évaluer l'étendue des dégâts.

– Ouais. J'aurais bien besoin d'une douche...

– C'est clair, a confirmé Millard. Cette portion du Fossé des Fièvres est infestée de bactéries cannibales.

– Des bactéries *quoi* ? ai-je répété, horrifié.

– Ne t'inquiète pas, elles sont lentes, a tenté de me rassurer Enoch. Il leur faudrait une bonne semaine pour vous manger en entier.

– Une douche, ce serait bien, a approuvé Noor, un peu stressée.

J'ai remarqué que Bronwyn s'éloignait discrètement de nous.

– Il vous faut de l'eau chaude et du savon, a observé Enoch. Seulement, vous ne trouverez pas ça dans l'Arpent...

Il a interrogé Emma du regard.

– Il y a une possibilité, a-t-elle dit en se mordant la lèvre inférieure. Mais c'est compliqué, et un peu risqué...

J'ai fixé Noor d'un air penaud. Elle avait l'air dépitée.

– On n'a pas vraiment le choix, j'imagine.

Enoch a haussé les épaules.

Tout en s'éloignant à reculons, Emma nous a crié ses instructions. Il s'agissait de rejoindre une planque, dans le Londres actuel, tout près de la sortie de l'Arpent du Diable. On y trouverait des salles de bains modernes, de l'eau chaude, la totale.

– On sera au Département de Cartographie, dans le bâtiment des ministères, nous a lancé Millard. Retrouvez-nous là-bas quand vous serez propres. N'hésitez pas à frotter !

– Ouais, a approuvé Enoch. On tient à notre peau, nous aussi.



Noor et moi sommes descendus sur le quai du Fossé des Fièvres en évitant de penser aux créatures microscopiques qui nous dévoraient lentement la peau. En échange d'une pièce d'argent qu'Horace m'avait donnée, un vieux batelier grincheux nous a fait descendre la rivière sombre et paresseuse dans un luxueux canot. Hésitant à parler devant un inconnu, nous avons gardé le silence. Noor a passé une grande partie du trajet à se pincer le nez en regardant défilé les immeubles délabrés, les lavandières qui suspendaient leur linge aux fenêtres, et les enfants enrégés qui criaient dans les ruelles.

– Ce sont des gens normaux, lui ai-je expliqué. Ils vivent dans la boucle, eux aussi.

Elle a paru fascinée.

– Tu veux dire qu'ils font la même chose tous les jours ?

– Chaque seconde de chaque jour, a confirmé le batelier d'une voix rauque. Je suis ici depuis soixante-douze ans et je connais tout par cœur.

Il a tiré d'un coup sec sur la barre, et le canot a viré brusquement à gauche. Un instant plus tard, un garçon qui courait sur une passerelle a trébuché et est tombé dans l'eau à quelques mètres sur notre droite, à l'endroit où nous nous serions trouvés si nous n'avions pas changé de trajectoire.

– Maintenant, il va traiter l'autre bécassine des marais de harpie au foie de pigeon, a marmonné le batelier.

Le garçon a refait surface.

– Espèce de harpie au foie de pigeon ! a-t-il crié à quelqu'un sur la passerelle.

Noor a secoué la tête.

– C'est spécial...

À l'entrée du long tunnel obscur qui marquait la sortie de la boucle, Noor s'est mise à fredonner une mélodie simple et douce, semblable à une comptine, et j'ai vu ses épaules se détendre comme par enchantement.

Je m'apprêtais à l'interroger sur l'origine de cette chanson, quand les ténèbres nous ont avalés. Presque aussitôt, la sensation d'accélération brutale, caractéristique des passages, m'a indiqué que nous avions quitté l'Arpent. Il ne nous a fallu que quelques secondes de plus pour émerger dans le Londres actuel, méconnaissable, avec ses rues soignées et ses immeubles aux murs de verre.

Le batelier nous a déchargés sur le quai sans un mot, manifestement ravi de se débarrasser de nous.

Suivant à la lettre les consignes d'Emma, nous avons décrit plusieurs virages à angle droit et traversé une vaste rue commerçante encombrée d'autobus, avant de nous engager dans une rue latérale bordée de maisons mitoyennes à un étage, toutes semblables. J'avais tous les sens en éveil, à l'affût d'un éventuel Sépulcreux – sait-on jamais –, mais je n'ai rien perçu de spécial.

Nous avons sonné à la porte indiquée. Un inconnu est venu nous ouvrir, vêtu comme Ulysse de l'uniforme du ministère des Affaires temporelles : costume et tablier noirs. Il nous a toisés un bref instant, nous a demandé nos noms, puis nous a invités à entrer.

La maison, ô miracle, était équipée de deux salles de bains.

Je ne crois pas que j'avais déjà éprouvé un tel plaisir, de toute ma vie. Je suis resté sous le jet brûlant le temps que la vase, le sable et les bactéries cannibales se décollent de ma peau et disparaissent en tourbillonnant dans la canalisation – du moins, je l'espérais. Puis je

me suis frotté la peau jusqu'à ce qu'elle me fasse mal et séché avec une épaisse serviette blanche. J'ai trouvé un rasoir et un stick de déodorant neufs dans la trousse de toilette, et mon cœur a sombré quand j'ai compris que Noor et moi allions devoir remettre nos vêtements sales et trempés.

Sur ces entrefaites, on a frappé à la porte. L'homme qui nous avait accueillis est venu m'annoncer que je trouverais un vestiaire dans la pièce voisine, et que je pouvais prendre les vêtements que je voulais.

Une serviette autour de la taille, je suis sorti faire mon choix. J'ai trouvé une chemise vert bouteille à ma taille, un pantalon foncé et des bottines marron à lacets, une tenue passe-partout, susceptible de convenir à toutes les époques.

Une fois habillé, j'ai gagné le salon. Comme Noor n'était pas encore revenue, je me suis posté à la fenêtre pour regarder dans la rue. Un facteur poussait son chariot de maison en maison, un vieil homme promenait un chien... Je me suis émerveillé de voir qu'un monde aussi banal pouvait exister aussi près du nôtre.

– Salut, a fait la voix de Noor.

Je me suis retourné au moment où elle entrait dans la pièce, et un instant, j'ai eu du mal à reconnaître la personne avec qui j'étais arrivé. Elle avait enfilé un simple T-shirt à col tunisien et un jean bleu. Ses cheveux étaient lisses et brillants. Elle était sublime. Nous avons passé tant de temps à cavalier dans les rues crasseuses pour tenter de sauver notre peau que j'en avais presque oublié à quel point elle était belle. Ça m'a pris par surprise, et je n'ai pas eu le temps de dissimuler ma réaction. Je la dévorais littéralement des yeux.

Je me suis raclé la gorge pour masquer mon trouble.

– Tu, euh... tu es très jolie.

Elle a ri, et je crois bien qu'elle a rougi.

– Toi aussi.

Le silence qui a suivi n'a probablement duré que deux ou trois secondes, mais il m'a paru infini. Noor a rompu le charme :

– Tu ne crois pas qu'on devrait y retourner ?

Au même instant, un bruit métallique a retenti dans toute la maison. L'employé du ministère a traversé la pièce en coup de vent. Je l'ai hélé au passage :

– Qu'est-ce que c'est ?

– La sonnette.

La personne qui sonnait à la porte a insisté comme si la fin du monde était proche. L'employé est descendu en hâte pour répondre, et peu après, un tonnerre de pas a résonné dans l'escalier. Hugh et Emma sont entrés en trombe dans la pièce, essoufflés.

– On a besoin de vous dans l'Arpent. Revenez vite ! a haleté Emma.

– On a essayé de vous appeler, mais la ligne était occupée, a ajouté Hugh.

J'ai échangé un regard inquiet avec Noor.

– Que se passe-t-il ? Vous avez trouvé la boucle de V ?

Le visage de Noor s'est éclairé, mais Emma nous a détrompés :

– Pas encore. Horace est avec Miss Avocette, en ce moment même. Quand il lui a dit ce qu'il voulait, elle a tout de suite accepté de nous rencontrer. Ils nous attendent.

– Apparemment, ils ont trouvé quelque chose, a dit Hugh. Un truc important. Mais ils n'ont pas voulu nous en dire plus.

Nous avons dévalé l'escalier, au risque de culbuter les uns sur les autres.



Le bateau à moteur qui avait amené Emma et Hugh nous attendait à quai. Emma a ordonné au batelier de foncer comme s'il avait le diable aux trousses. Une minute plus tard, nous sommes entrés dans la boucle si vite que j'ai été pris de vertige. Nous avons remonté le Fossé des Fièvres en laissant un large sillage brun derrière nous, agrippés aux côtés de l'embarcation pour ne pas tomber à l'eau. Quand nous avons enfin accosté au centre-ville, j'ai posé les pieds sur la terre ferme avec un soulagement indescriptible.

Le bureau de Miss Avocette était situé dans le bâtiment des ministères, l'ancien asile de Saint-Barnabus pour les fous, les charlatans et les hooligans.

Nous avons traversé comme des bolides le hall d'entrée bondé, où des fonctionnaires aux airs moroses allaient et venaient entre les différents guichets d'enregistrement, puis monté plusieurs volées de marches.

Alors que l'on s'engageait dans le couloir, quelqu'un est sorti d'une pièce en courant et m'a foncé dessus. Une nuée de papiers s'est éparpillée autour de nous.

– Oh, non, crotte ! J'avais tout classé ! a-t-il gémi.

Il s'était déjà agenouillé pour les rassembler quand je l'ai reconnu.

– Horace ! a dit Noor. C'est nous !

Il a levé les yeux, l'air farouche. Dans son élégant smoking, avec des papiers coincés sous ses aisselles et d'autres posés sur le bord de son chapeau telles des plumes, on aurait dit un paon désorienté.

– Oh ! s'est-il exclamé. Parfait ! J'ai plein de choses à vous dire. Par où commencer ?

Nous nous sommes accroupis pour l'aider à rassembler ses papiers.

– Donc, ce texte dont parlait H, a-t-il débuté d'une voix fébrile. Miss Avocette le connaissait. Il s'appelle l'*Apocryphon* et c'est un vrai livre.

Il a glissé quelques documents dans un dossier en cuir, déjà plein à craquer, puis en a fourré d'autres sous sa veste.

– C'est un texte très obscur, même pour le domaine déjà très obscur des prophéties particulières. Quand j'en ai parlé à Miss Avocette, elle a failli tomber de sa chaise. Elle a annulé toutes ses réunions de la journée et convoqué ses meilleures apprenties Ombrunes pour y travailler. Elle m'a confié qu'elle n'avait pas entendu parler de la Prophétie des Sept, ni de l'*Apocryphon* depuis de nombreuses années, et qu'elle avait toujours redouté le jour où cela se produirait.

Ayant rassemblé tous ses papiers, Horace s'est levé et nous a montré une porte, de l'autre côté du couloir. Elle était deux fois plus grande que les autres et munie d'une plaque où l'on pouvait lire :

E. AVOCETTE, EXCLUSIVEMENT SUR RENDEZ-VOUS.

Alors que je tendais la main vers la poignée, la porte s'est ouverte de l'intérieur dans un grincement sonore. La pièce était aussi sombre qu'une grotte, et il m'a fallu un petit moment pour m'accoutumer à l'obscurité. Le mur du fond était entièrement vitré, mais les fenêtres, recouvertes de journaux, ne laissaient filtrer qu'une légère lueur orangée. Le bureau était éclairé par des bougies et des chandeliers – une centaine au moins. Dans les flaques de lumière produites par les flammes dansantes, j'ai découvert un spectacle étonnant. Une quantité impressionnante d'ouvrages étaient rangés dans des bibliothèques munies d'échelles, qui allaient du sol au plafond. Entre elles se dressaient des piles de livres à l'équilibre précaire. Auprès de chacune de ces piles, douze en tout, des jeunes femmes studieuses, vêtues de longues robes, griffonnaient dans des cahiers en massant de temps à autre leur nuque douloureuse. C'étaient des élèves de l'académie

d'Ombrunes de Miss Avocette, où Miss Peregrine elle-même avait autrefois obtenu son diplôme.

Les jeunes femmes étaient tellement absorbées par leur tâche qu'elles ne nous ont même pas accordé un regard lorsque nous avons slalomé entre elles pour rejoindre Miss Avocette, assise derrière un bureau qui croulait sous les papiers. Le vieux visage familial de l'Ombrune s'est éclairé d'un sourire quand elle nous a aperçus.

– Ah, vous voilà enfin ! s'est-elle exclamée. Approchez, jeunes gens. Fanny, fais-leur de la place !

Une masse brune, que j'avais d'abord pris pour un tapis a émis un grondement sourd, et un énorme oursage s'est levé pour aller se réfugier pesamment dans un coin de la pièce.

– N'ayez pas peur, ma chère, a dit Miss Avocette à Noor. Elle est douce comme une ému-rafe, mais elle se comporte comme si elle était la maîtresse des lieux.

– Ça va, merci, a dit Noor, dont le visage trahissait encore la frayeur.

Miss Avocette a louché.

– J'espère que la pénombre ne vous dérange pas. Les lanternes à l'huile de baleine fument trop, et les lampes à gaz me font mal aux yeux.

Elle nous a invités à nous asseoir sur un long canapé de velours, face à son bureau. Puis elle a enfilé une paire de minuscules lunettes à monture de fer et s'est appuyée sur les coudes. Son sourire de bienvenue a disparu et ses yeux laiteux ont étincelé.

– J'irai droit au but, car je n'ai pas de temps à revendre, a-t-elle commencé d'une voix chevrotante. *L'Apocryphon* suscite une certaine méfiance parmi les érudits qui s'intéressent aux prophéties particulières ; du moins, auprès de ceux qui le connaissent. C'est un ouvrage assez confidentiel, même pas un livre à proprement parler. Il n'a jamais été véritablement rédigé : simplement noté par écrit, si je puis dire. Son titre complet est *L'Apocryphon de Robert LeBourge, révélateur d'Avignon*, mais on l'appelle aussi parfois *L'Apocryphon de Bob le révélateur*, en abrégé.

– C'est quoi, un révélateur ? a voulu savoir Noor.

– Un mot sophistiqué pour dire « prophète », a répondu Horace.

– LeBourge était tout sauf sophistiqué, a observé Miss Avocette. Le vieux Bob était un ouvrier agricole sans instruction, qui parlait dans un baragouin incohérent. Ceux qui le connaissaient le croyaient

possédé, idiot, ou les deux. Mais parfois, cet homme qui savait à peine



parler se mettait à trembler comme s'il était électrisé et déclamait des quatrains improvisés, tout en rimes. C'était déjà assez étonnant en soi. Mais quand les gens ont remarqué que ses vers ressemblaient à des prédictions – et que certaines s'étaient réalisées – il est devenu célèbre, et certains ont pris l'initiative de consigner ses paroles par écrit.

– Ils ont dû le prendre pour une espèce d’ange, a murmuré Noor, pensive.

– Plutôt pour un diable, a objecté Miss Avocette. Il a été plongé dans l’huile bouillante pour crime de divination, mais s’en est sorti indemne. Une autre fois, on l’a pendu, et il a fait semblant d’être mort pour pouvoir s’échapper de la chambre de l’embaumeur. C’était un particulier, bien sûr, et l’un des personnages les plus fascinants de notre histoire.

Elle a tourné la tête et lancé à la cantonade :

– L’une de vous pourrait écrire un excellent article sur lui, si le cœur lui en disait...

Puis elle a reporté son attention sur nous.

– *L’Apocryphon de Bob* est une compilation de ses déclarations, recueillies par ses contemporains.

– Et la Prophétie des Sept ? ai-je demandé.

– Cette prophétie n’apparaît que dans certaines traductions du texte. Il semble que des personnes originaires de plusieurs pays aient été présentes quand elle a été prononcée, et que chacun en ait consigné une version dans sa propre langue. Elles diffèrent sur certains points. La version la plus connue est un mélange, forcément imparfait, de toutes ces versions, en anglais. Heureusement, l’une de mes élèves maîtrise plusieurs de ces langues, et elle a travaillé dur pour tenter de remonter à la source.

Une jeune femme élégante s’est avancée, un cahier dans les mains. Elle avait des cheveux semblables à des ailes, une peau foncée et des yeux pétillants d’intelligence.

– Voici Francesca, l’a présentée Miss Avocette. Si elle réussit ses examens à la fin de ce trimestre, ce qui ne sera sans doute qu’une formalité, elle deviendra Miss Butor, notre nouvelle Ombrune.

Francesca a souri avec douceur. Miss Avocette rayonnait de fierté.

– Nous t’écoutons, mon enfant...

La jeune femme a ouvert un cahier.

– La Prophétie des Sept a été écrite il y a environ quatre siècles, a-t-elle commencé, mais elle débute par plusieurs allusions à notre époque. Écoutez...

Et maintenant un mot, en quelques vers grossiers

Pour dire de quel tissu l'avenir sera fait.

Quand voleront les hommes, à l'instar des oiseaux

Quand ils auront cédé leurs charrues, leurs chevaux

Quand leurs pensées iront au loin comme l'éclair

Quand les monstres tapis sortiront au grand air

Pour traquer nos enfants jusque dans leur sommeil

Le jour où les Ombrunes auront cessé leur veille...

Francesca s'est interrompue et nous a regardés par-dessus ses lunettes.

– Vous saisissez l'idée ?

Elle a feuilleté quelques pages avant de reprendre :

– Après plusieurs strophes du même genre, il est écrit :

Quand toutes les prisons voleront en poussière

Quand le chaos total régnera sur la Terre

Les traîtres n'auront plus qu'à rappeler leur roi

Et même les anciens douteront de leur foi

Alors commencera une ère de discorde

Un long frisson a parcouru la pièce. Même les bougies ont paru vaciller. Francesca a levé les yeux de ses notes.

– Ensuite, il décrit une guerre :

Bientôt tous les pays sombreront dans l'horreur

Des conflits, connaîtront l'ignoble puanteur

Des cadavres suintants des hommes et des bêtes,

Sur le sol dévasté, en proie à la tempête.

– Merci, Francesca, je crois que nous avons compris, a dit Miss Avocette.

Elle a continué à notre intention :

– Comme vous pouvez le constater, le vieux Bob avait un certain talent dramatique.

– Cela signifie-t-il que les Ombrunes vont échouer ? a demandé Emma. Qu'elles ne parviendront pas à préserver la paix ?

Un silence de plomb a accueilli ses paroles. Les apprenties Ombrune sont cessé de tourner les pages et levé les yeux de leurs livres.

– Absolument pas ! a répliqué Miss Avocette d'un ton acerbe. Montrez-moi donc ça.



Francesca a tendu son cahier à l'Ombrune, qui a feuilleté quelques pages avec agitation.

– Cette partie de la traduction est assez confuse..., a-t-elle marmonné. Elle ne décrit pas nécessairement une guerre entre des clans de particuliers. Je vais devoir vérifier ton travail, Frannie.

– Bien sûr, Miss, a acquiescé humblement Francesca. J'ai peut-être fait une erreur dans les transcriptions entre le latin, le hongrois et l'ancien particulier.

– Oui, c’est sûrement cela.

– J’ai foi dans les Ombrunes, s’est sentie obligée d’ajouter la jeune femme.

Miss Avocette lui a tapoté la main.

– Je n’en doute pas, ma chère enfant.

– Mais ça veut quand même dire qu’il va se passer quelque chose de terrible, a souligné Hugh. Et qu’il y aura beaucoup de morts.

– Et les Sept ? a demandé Noor.

J’ai hoché la tête.

– Ouais, est-ce qu’ils ne sont pas censés empêcher ça ? « Libérer le monde des particuliers » ?

– Le mot « libérer » implique que les particuliers sont faits prisonniers au départ, a raisonné Emma. Et que les Sept leur viennent en aide *ensuite*...

– Cette partie vient tout à la fin, a convenu Miss Avocette.

Elle a rendu son cahier à Francesca.

– Vas-y, toi, lis. Tes yeux sont encore jeunes.

– « Libérer » est un autre de ces mots vagues, a admis Francesca, même s’il est clair que les Sept ont une importance cruciale. La seule ligne sur laquelle toutes les traductions s’accordent est la suivante :

Pour achever la guerre, les Sept devront sceller la porte.

– La porte de quoi ? s’est interrogée Noor.

Francesca a froncé le nez.

– Je ne sais pas.

– Sans vouloir me mettre en avant, a repris Noor, est-ce que le texte parle de... moi ?

– Oui. Vers la fin, a confirmé Miss Avocette.

Elle lui a décoché un sourire étrange et chaleureux, comme si elle avait hâte d’y venir.

– Il prédit la naissance des Sept. Du moins, il commence... Le texte que nous avons à notre disposition semble incomplet.

– Alors, comment savez-vous que j’en fais partie ? Est-ce que Bob a noté mon numéro de sécurité sociale, ou...

– Il est incomplet, car il ne mentionne que l’un d’eux, est intervenue

Francesca. Il annonce que l'un des Sept sera « un poupon tétant la lumière ».

J'ai senti un picotement parcourir ma colonne vertébrale. Noor a paru sceptique.

– Un *poupon* ? Genre, un bébé ?

Emma a froncé les sourcils.

– C'est impossible. Les bébés n'ont pas de talents particuliers.

– C'est vrai, en règle générale, a acquiescé Miss Avocette. Mais dans des cas rarissimes, cela peut arriver.

– Il n'y a que quelques mois que je peux faire ça, a signalé Noor en promenant une main dans l'air pour y capter un peu de lumière. Donc, ça ne peut pas être moi.

– Ah...

Miss Avocette a hoché la tête.

– Je dois vous raconter une histoire. Et je vous conseille de vous asseoir pour l'entendre, a-t-elle dit à Noor.

– Je suis assise.

Miss Avocette, relevant ses lunettes, l'a regardée en plissant les yeux.

– Bien.

Elle a joint les mains sous son menton, ménagé une petite pause théâtrale, puis commencé ainsi :

– Voici quinze ans, on nous a apporté un nouveau-né. Un nourrisson qui capturerait dans ses mains la lumière de sa chambre d'enfant et l'avalait.

Noor fixait l'Ombrune, parfaitement immobile. Miss Avocette s'est penchée vers elle.

– Je pense que vous étiez ce bébé. Dites-moi, ma chère, avez-vous une petite tache de naissance en forme de croissant de lune derrière l'oreille droite ?

Noor est restée immobile le temps d'un battement de cœur. Puis elle a pris une profonde inspiration et levé une main pour dégager les cheveux qui lui couvraient l'oreille, révélant la tache que Miss Avocette avait décrite.

Sa main s'est mise à trembler, et elle a laissé retomber ses cheveux.

J'ai senti ma poitrine se contracter.

– C’était moi, a confirmé Noor d’une voix calme, les sourcils froncés.

– Oui. C’était vous.

Miss Avocette a souri.

– Je me demandais quand je vous reverrais.

– Ohmon Dieu ! a soufflé Horace, les mains jointes sur la poitrine.

Noor a secoué la tête.

– Qui m’a amenée ici ? Où sont mes parents ?

– Une Ombrune de Bombay vous a conduite jusqu’à nous. Elle nous a expliqué que vous n’étiez pas en sécurité là-bas. Que vos parents avaient été tués, et qu’on vous pourchassait.

– Qui ça ?

– Les Sépulcreux, ma chère enfant. Issus d’une souche particulièrement féroce, que nous n’avions pas encore ici. Ils sont arrivés quelques mois après vous, cependant. Après plusieurs agressions, nous avons décidé que le plus sûr pour tout le monde, y compris pour vous, serait de vous envoyer en Amérique. Nous espérions qu’ils perdraient votre trace de l’autre côté de l’océan.

– Je ne comprends toujours pas, s’est impatientée Noor. Je n’ai jamais eu aucun pouvoir, jusqu’à il y a quelques mois. Je n’étais pas capable de faire ça quand j’étais petite.

Miss Avocette a baissé la voix et s’est penchée au-dessus de son bureau.

– Avant votre départ, nous vous avons administré un sérum expérimental destiné à réduire considérablement vos capacités et à retarder leur manifestation jusqu’au début de l’âge adulte. Voyez-vous, les Creux nous repèrent lorsqu’on utilise nos pouvoirs. Nous avons donc pensé qu’en plus de votre mise à l’abri en Amérique, cela aiderait à vous dissimuler, au moins pendant quelques années.

Elle a souri avec chaleur.

– Je me réjouis de voir que cela a fonctionné. Quelle jeune femme remarquable vous êtes devenue, Miss Pradesh. Je me suis souvent posé des questions sur vous. J’ai été tentée de prendre de vos nouvelles, mais je craignais d’attirer l’attention sur vous.

Noor fixait le sol en se massant les tempes avec les pouces.

– Mais je n’ai pas grandi auprès d’une Ombrune ou d’autres enfants particuliers. J’ai toujours vécu dans des familles d’accueil, depuis aussi longtemps que je me souviens...

– Avec qui l’avez-vous envoyée en Amérique ? ai-je voulu savoir.

– Une associée de votre grand-père l’a accompagnée, a répondu Miss Avocette. Une certaine Velyana.

La surprise m’a laissé bouche bée. Noor a relevé brusquement la tête.

– À quoi ressemblait-elle ? Avez-vous une photo ?

– Je suis sûre qu’il y en a une ici, quelque part, a répondu Miss Avocette, en faisant un signe à Francesca.

Les apprenties Ombrunes se sont aussitôt affairées. Il leur a fallu moins d’une minute pour trouver une photo de la femme en question.

– Elle est un peu plus jeune sur cette photo que lorsqu’elle vous a accompagnée, a prévenu l’Ombrune.

Quand elle a tendu la photo à Noor, je l’ai aperçue au passage. C’était V, bien sûr. J’ai reconnu le portrait que les devins nous avaient montré dans leur boucle, en Géorgie.

Noor l’a examinée. Au bout d’un moment, sa main s’est remise à trembler.

– Maman, a-t-elle chuchoté.

Un frisson m’a traversé. Comme nous tous.

– Elle s’est occupée de moi jusqu’à mes six ans, a ajouté Noor. Puis elle a été tuée.



Noor a arpenté le bureau de Miss Avocette en tournant et retournant la photo de V.

– Ils m’ont dit qu’on avait voulu nous voler, a-t-elle expliqué. Maman et moi marchions dans la rue, un soir, quand des hommes

nous ont attaqués. Je suis tombée et je me suis cogné la tête. J'ai encore la cicatrice.

Elle a touché distraitemment les cheveux au-dessus de son oreille droite.

– Je me suis réveillée dans un hôpital. On m'a dit qu'elle était morte.

– Vous pouvez être sûre que ce n'était pas une tentative de vol, a affirmé Miss Avocette. Et qu'elle n'a pas été tuée. Vous avez été attaquées par des Estres, probablement accompagnés par un Sépulcreux. Velyana a réussi à les repousser, semble-t-il. Mais comme vous avez été blessée, elle a craint de ne plus être capable de vous protéger.

– Alors, elle m'a abandonnée, a dit Noor, des larmes plein la voix. Et elle m'a laissé croire qu'elle était morte.

Miss Avocette s'est levée. Elle a contourné son bureau et pris les mains de Noor dans les siennes.

– Elle n'avait pas le choix. Elle savait que vous ne seriez en sécurité que parmi les normaux, et que tout contact avec elle vous aurait mise en danger de mort.

– Mon Dieu, ça a dû lui briser le cœur, a murmuré Emma.

– Mais quelqu'un devait bien veiller sur Noor, a dit Hugh. Ça ne pouvait peut-être pas être V, mais...

Une idée m'est venue. J'ai pris Miss Avocette à part et je lui ai demandé si elle avait une photo de mon grand-père dans ses archives. Peu après, un cliché est apparu. C'était un instantané d'Abe, assis sur le porche d'une maison, l'œil collé à la lunette d'un fusil.

Miss Avocette nous a expliqué que la photo avait été prise des années plus tôt, pendant un exercice préparatoire à l'invasion d'une boucle. Je l'ai montrée à Noor.

– Il a l'air beaucoup plus jeune ici, mais je pense que c'est M. Gandy, a-t-elle lâché.

Elle a paru un peu confuse.

– Pourquoi ? Tu le connaissais ?

Mon cœur a manqué un battement. Emma s'est approchée pour regarder, puis elle a sursauté.

– Abe !

Gandy était son pseudonyme.

– C’est mon grand-père, ai-je répondu.

Hugh et Horace se sont bousculés pour voir la photo.

– Il venait me voir de temps en temps, a dit Noor. Je croyais qu’il travaillait pour les services sociaux.

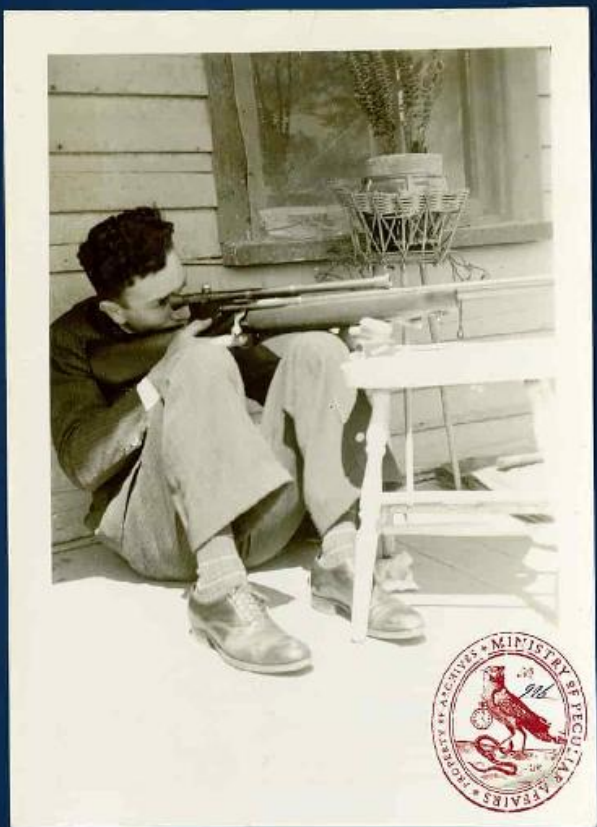
– Abe venait s’assurer que tu allais bien, a confirmé Emma. Mais pas pour le compte des services sociaux.

– Vous faites partie de notre famille depuis le début, ma chère, a dit Miss Avocette. Vous ne le saviez pas, c’est tout.

Elle a serré Noor dans ses bras frêles.

Quand l’Ombrune a relâché son étreinte, Noor a pris le temps de se remettre de ses émotions. Elle a essuyé une larme sur sa joue.

– Ça va ? lui ai-je demandé. Ça fait beaucoup de choses à digérer.



Elle a hoché la tête et levé les yeux. Ils étaient pleins d'une détermination tranquille.

– Elle est vivante, a-t-elle dit. Et je vais la retrouver.

♦ ♦ ♦

– Hem...

Je me suis retourné pour voir d'où venait le son. Comme je ne voyais rien, j'ai jeté un regard interrogateur à mes amis, qui semblaient tout aussi surpris. Nous avons tous entendu quelqu'un se racler bruyamment la gorge, mais il n'y avait personne.

– Millard ? a demandé Emma, qui venait de comprendre. Depuis quand tu es là ?

– Et surtout, comment êtes-vous entré ? a ajouté Miss Avocette d'une voix sévère.

– Je suis ici presque depuis le début, a-t-il avoué. Je suis arrivé légèrement en retard, et je n'ai pas voulu vous déranger.

– Nous avons des règles strictes concernant les invisibles qui se déplacent dans le plus simple appareil, monsieur Nullings !

– Oui, madame. Je vous présente mes plus humbles excuses.

Il m'a semblé que Millard s'approchait de notre petit groupe, debout près du bureau de Miss Avocette.

– Je ne sais pas si Horace vous l'a dit, mais en plus de nos efforts pour tenter de déchiffrer cette prophétie, on essaie de localiser un morceau de carte censé nous mener à la boucle où V réside actuellement.

Miss Avocette a considéré Horace, un sourcil levé.

– Non, a-t-elle dit lentement. Horace ne m'en a pas parlé.

– J'ai manqué de temps, madame, s'est justifié l'intéressé. En plus, les cartes sont la spécialité de Millard.

Miss Avocette s'est contentée de soupirer. Le visage de Noor s'est éclairé.

– Alors, du nouveau ? a-t-elle demandé à Millard. Tu as trouvé quelque chose ?

– Pas encore. Olive et Claire sont restées en bas. Elles cherchent toujours une région du Midwest qui ressemble à votre fragment de carte, mais c'est un peu comme chercher une aiguille dans une botte de foin. Cela dit, je pense que cette nouvelle révélation pourrait nous aider.

Il s'est approché de Noor.

– Tu as vécu avec V jusqu'à l'âge de six ans, n'est-ce pas ?

– Cinq ans et demi, a-t-elle rectifié.

Puis elle a hoché la tête, devinant ce qu'il allait lui demander.

– Tu veux savoir si je me souviens de l’endroit où on vivait ?

– Oui. Ça nous donnerait une idée des lieux qu’elle fréquente.

– Pourquoi V se cacherait-elle dans la zone où elle a été attaquée ? ai-je objecté.

– Si elle est dans une boucle secrète, elle pourrait être très proche sans que cela pose de problème. Pourvu que l’entrée de la boucle soit habilement cachée. J’ai juste besoin d’éléments concrets. L’idéal serait de me donner le nom de toutes les villes où vous avez vécu...

Noor a plissé le front et secoué la tête.

– Je ne m’en souviens pas. On a vécu dans plein d’endroits différents. On bougeait tout le temps...

– Tu te souviens sûrement de quelque chose, a insisté Millard, désespéré. Même le plus petit fragment de souvenir pourrait s’avérer essentiel.

Noor s’est mordu la lèvre et s’est perdue dans ses pensées.

– Eh bien... On a vécu dans une ville pendant un moment, dans un petit appartement. Je me rappelle que le radiateur claquait toute la nuit, et qu’il y avait de grandes bouches d’aération dans la rue, d’où s’échappait de la vapeur. On prenait souvent le bus, un vieil autobus avec des sièges en plastique vert qui sentaient le citron.

– Oh, ça pourrait être un indice ! a réagi Bronwyn.

Millard a poussé un soupir douloureux.

– Le fragment de carte ne correspond pas à une ville. Donc, non, ces souvenirs ne nous seront pas très utiles. Y avait-il un autre endroit ?

– Beaucoup d’endroits, a dit Noor. Mais on n’est jamais restées longtemps nulle part.

Elle s’est interrompue pour réfléchir.

– Enfin, si. Il y a une petite ville où on revenait souvent. Mais mes souvenirs sont très flous...

Elle a lâché un soupir de frustration.

– C’est un flou étrange. Presque comme si...

– Comme si quelqu’un avait effacé vos souvenirs ?

C’est Francesca qui venait de parler. Je ne m’étais pas aperçu qu’elle nous écoutait.

Noor l’a regardée bizarrement.

– Ah bon ? C'est possible, ça ?

Francesca et Miss Avocette ont échangé un regard entendu.

– Madame, a dit Francesca, pensez-vous que la mémoire de Miss Pradesh ait pu être effacée ?

L'Ombrune a hoché la tête en se triturant les mains.

– Si elle a d'autres souvenirs de cette époque, il est possible que quelqu'un l'ait effacée partiellement. Pour supprimer certains souvenirs spécifiques.

– Attendez, *quoi* ? s'est exclamée Noor, les yeux écarquillés. Vous parlez sérieusement ?

– Les effacements de mémoire sont assez fréquents, a dit Bronwyn.

– Sur les normaux, a précisé Hugh à voix basse.

Noor ne semblait pas rassurée. Miss Avocette lui a posé une main sur le bras.

– J'ai l'impression que ce n'était qu'un tout petit effacement, pour vous protéger du danger, ma chère. Si V s'inquiétait pour votre sécurité, elle a peut-être craint que vous essayiez un jour de retourner là où vous viviez, par nostalgie, ou en quête d'un lieu familier.

Noor a fixé ses chaussures sans rien dire. Son chagrin était palpable.

– J'ai du mal à imaginer qu'on puisse faire ça à son propre enfant, a dit Emma, d'une voix solennelle.

– J'ai dû le faire à mes parents, ai-je rappelé avec un soupir. Ça n'a pas été un choix facile.

Noor a secoué la tête.

– Peut-être que V n'essayait pas du tout de me protéger, a-t-elle dit calmement. Peut-être qu'elle ne voulait pas de moi, tout simplement.

– Sornettes ! s'est écriée Miss Avocette, en se levant si vite qu'elle s'est froissé un muscle dans le dos.

Elle s'est agrippée au bord du bureau et s'est rassise en grimaçant.

– Oh, mon Dieu ! Francesca, je crois que je me suis encore déchiré un muscle. Sois gentille et va me chercher mes huiles.

– Tout de suite, madame ! a répondu la jeune femme, avant de nous quitter précipitamment.

Millard s'est à nouveau raclé la gorge à grand bruit.

– Toutes mes excuses, Noor, mais je crains que nous n'ayons pas le

temps de te laisser t'apitoyer sur ton sort, a-t-il lâché.

J'allais lui reprocher sa rudesse, mais il ne m'en a pas laissé le temps.

– Il me paraît évident que cette V se souciait beaucoup de toi, a-t-il repris. Sans quoi, elle t'aurait livrée aux Estres. Pourrait-on, s'il vous plaît, recentrer la conversation ?

Noor s'est renfrognée, mais étonnamment, les paroles de notre ami ont semblé l'apaiser. Elle a retrouvé son air résolu.

– Très bien, a dit Miss Avocette, assise de travers sur sa chaise de bureau. Miss Pradesh, accepteriez-vous de vous soumettre à une petite procédure ?

– Une *procédure* ? a-t-elle demandé, les sourcils levés.

– Voyez-vous, a dit Miss Avocette en grimaçant, il arrive parfois – très rarement – que les Ombrunes commettent une erreur.

Elle était visiblement chagrinée de devoir l'admettre.

– Nous effaçons la mémoire des mauvaises personnes, a-t-elle enchaîné. Ou nous l'effaçons un peu trop, et il est nécessaire de revenir en arrière. Un membre du personnel, M. Reggie Breedlove, a la faculté de retrouver certains de ces souvenirs perdus. Maintenant, ce n'est pas une science exacte, et il y a si longtemps que votre mémoire a été effacée que je ne peux pas vous garantir des résultats probants.

– Oh, a dit Noor, une pointe d'espoir dans la voix. Ça vaudrait le coup d'essayer.

Miss Avocette a souri.

– C'est ce que j'ai pensé.

Quinze minutes plus tard, Breedlove s'est présenté au bureau de Miss Avocette. Francesca avait administré à l'Ombrune les huiles pour soulager son dos blessé. Miss Avocette s'est relevée, revigorée, tandis que Breedlove s'avavançait dans la pièce en titubant comme un ivrogne ou, du moins, comme un homme qui venait d'être sorti du lit, et avait enfilé costume et cravate à la va-vite. C'était un grand gaillard à la peau mate, avec un large visage et des yeux immenses et exorbités, qui semblaient ne jamais ciller.

Alors que Francesca le conduisait vers nous, il a trébuché sur un petit tas de livres et s'est rattrapé *in extremis*.

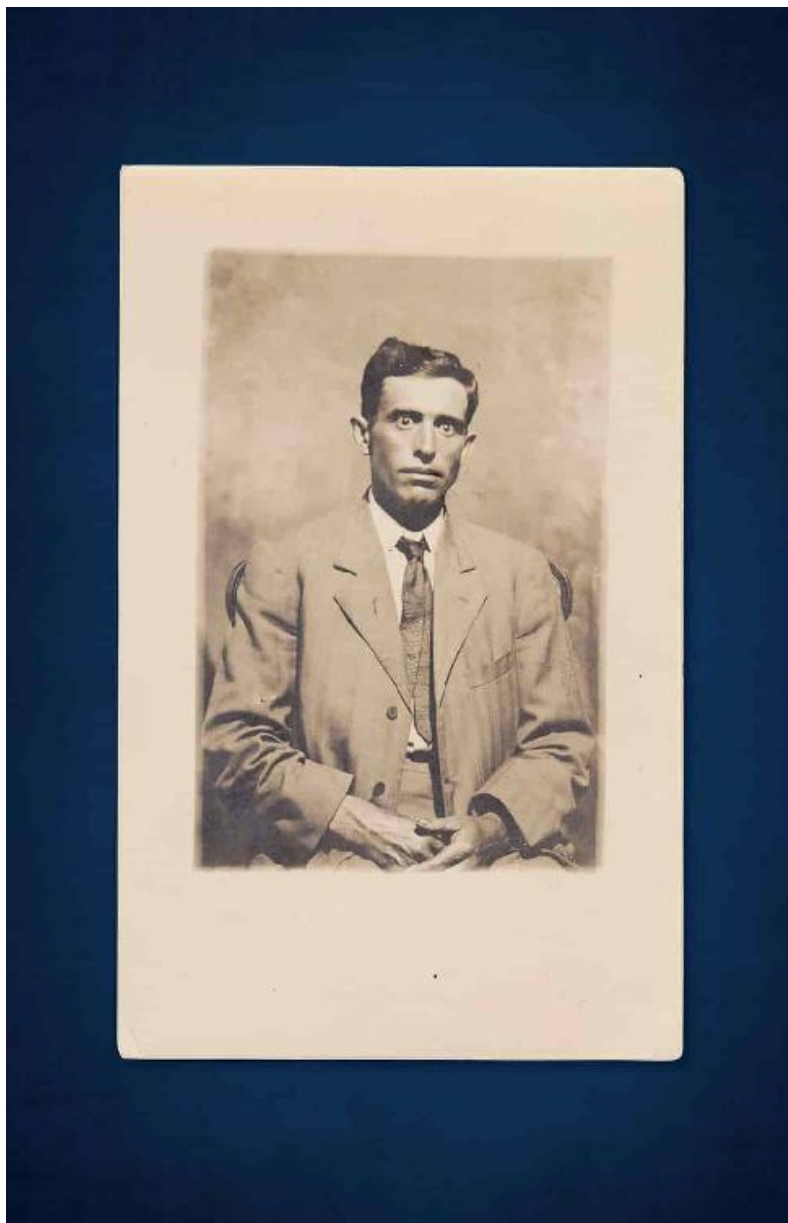
– Il a l'air un peu déséquilibré, a murmuré Emma, dubitative.

– Faites un peu confiance à vos aînés, a rétorqué sèchement

Miss Avocette.

Breedlove s'est mis au travail sans tarder. Noor, ayant reçu l'assurance de Miss Avocette que cela ne lui ferait pas mal et n'effacerait pas davantage de souvenirs, avait pris place sur une chaise devant la cheminée.

Il se tenait derrière elle comme un coiffeur.



– Regardez le feu, lui a-t-il commandé. Ne pensez à rien.

– Je vais essayer.

Breedlove a placé ses grandes paumes de chaque côté de la tête de Noor et fermé les yeux. Un mince jet de fumée s'est échappé de ses narines.

Noor a scruté le feu, comme si elle voyait quelque chose dans les flammes. Ses cheveux – du moins, les mèches qui n'étaient pas rassemblées dans sa queue de cheval – se sont dressés en ondulant dans les airs.

Je me suis penché vers elle.

– Ça va ? lui ai-je chuchoté.

– S'il vous plaît, ne parlez pas, m'a lancé Breedlove.

J'ai failli l'envoyer promener, mais je me suis ravisé. Millard arpentait nerveusement le tapis. Emma et Bronwyn étaient assises sur le canapé, les bras croisés, dans des postures symétriques.

Miss Avocette se tenait complètement immobile, les yeux brillants.

Quant à moi, j'étais posté près de Noor et j'étudiais son visage, à l'affût de ses réactions, prêt à interrompre l'expérience au moindre signe de douleur.

Trente secondes ont passé.

– Qu'est-ce que vous faites ? ai-je demandé.

Francesca a levé une main, mais cette fois, Breedlove m'a laissé l'interrompre.

– Je cherche des taches vides, a-t-il expliqué.

J'allais lui poser une nouvelle question, quand il s'est soudainement raidi.

– Oui, ici ! a-t-il dit. Cette partie est pleine de petits trous.

Ses sourcils volumineux ont grimpé en flèche.

– Il y en a même un gros.

– Pouvez-vous restaurer leur contenu ? a demandé Miss Avocette.

– Peut-être...

Il a rapproché les mains des tempes de Noor. Le jet de fumée qui sortait de son nez s'est épaissi, et ses cheveux se sont dressés sur sa tête.

– Peut-être quelques petites choses.

Soudain, Noor s'est mise à parler. Lentement, comme en transe.

– Je me souviens d’avoir joué dans une rivière. Une rivière profonde et large. Elle avait un nom à rallonge.

Miss Avocette a braqué son regard sur Francesca.

– Vous prenez des notes ?

En guise de réponse, l’apprentie Ombrune, ainsi que deux autres de ses camarades, ont levé leur cahier.

– Il y avait un grand arbre dans la cour, a continué Noor. Un orme, disait maman. On y avait accroché une balançoire. Un jour, je suis tombée et je me suis tordu la cheville. Maman m’a interdit de l’utiliser pendant un mois, et j’étais vraiment contrariée.

– Quoi d’autre ? lui a demandé Breedlove d’une voix mélodieuse.

La fumée de ses narines, qui s’élevait vers les poutres en panaches denses, n’allait pas tarder à devenir suffocante. Cela n’avait pas l’air d’incommoder Noor.

– Des pommes, a-t-elle répondu. Des pommes qu’on cueillait à l’automne, dans les bois. Les fruits étaient parfumés, gorgés de sucre, et le jus coulait sur mes bras. Mais après...

Elle s’est tue un moment. Les stylos ont cessé de gratter le papier et le silence s’est installé dans la pièce.

Puis elle a repris :

– Ça démange, ça démange tellement. Partout.

Elle a commencé à se gratter les bras et la poitrine, comme si elle éprouvait de nouveau cette sensation.

– Je me suis fait ces petites bosses rouges en jouant dans un champ de bruyère. On aurait dit des triangles, a-t-elle ajouté. Après ça, on a arrêté d’aller jouer dans les bois. Maman trouvait ça trop dangereux. Il y avait des hommes armés. Des hommes avec des vestes orange vif. On les a vus, une fois, sur le parking du grand magasin. Ils avaient attaché un gros animal mort sur le capot de leur camion. C’était tellement triste. J’ai pleuré en le voyant.

– Comment s’appelait le magasin ? ai-je demandé à voix basse.

Breedlove m’a fusillé du regard.

Le visage de Noor s’est contracté. Sans quitter les flammes des yeux, elle a secoué la tête.

– Je me rappelle une mauvaise odeur. Il y avait une usine, ou quelque chose comme ça, et ça sentait parfois les œufs pourris.

Les apprenties Ombrunes griffonnaient furieusement dans leurs cahiers.

– Bien, a dit doucement Millard. Quoi d'autre ?

– Le bruit d'un pic, tôt le matin. Il vivait dans notre jardin, et il était minuscule. Parfois, je le voyais se poser sur le rebord de ma fenêtre. Il avait une sorte de petite casquette rouge sur la tête.

– Probablement un pic mineur, a signalé Miss Avocette.

Noor parlait de plus en plus vite. Le nez de Breedlove fumait toujours abondamment.

– Une longue, longue route. Une montagne sans sommet. Des céréales roses trempées dans du lait...

Breedlove a retiré ses mains quand Noor a commencé à gémir.

– C'est tout, a-t-il annoncé. Si je vais plus loin, je risque d'endommager son esprit.

Noor a piqué du nez et s'est affalée sur son siège, exténuée. Millard, Bronwyn et moi nous sommes précipités vers elle. Je me suis agenouillé près de sa chaise.

– Tu vas bien ?

Elle a levé les yeux, surprise, comme si elle sortait d'un rêve.

– Ouais. Je suis juste... un peu fatiguée, a-t-elle soupiré en se passant une main sur le visage.

Breedlove s'est pincé le nez et a reniflé pour éteindre le feu qui couvait dans sa tête. Puis il est allé se placer face à Noor en trébuchant sur le bord du tapis.

– D'autres bribes pourraient vous revenir dans les prochains jours, l'a-t-il prévenue. Mais seulement des petits fragments.

– Merci, a-t-elle dit avec un sourire las. C'était.... intense.

– Je veux bien le croire, a lâché Millard.

Noor s'est tournée vers l'endroit d'où provenait sa voix.

– Tu crois que ça va être utile ?

– Je suis sûr qu'on pourra en tirer quelque chose.

– C'est fait, a annoncé Francesca.

Elle a invité une apprentie Ombrune timide, qui n'osait lever les yeux de son cahier, à prendre la parole.

– D'après la flore et la faune que vous avez évoquées, a commencé

la jeune fille, je pense que cet endroit se trouve plutôt dans la côte est des États-Unis que dans le Midwest.

Noor a paru sonnée.

– Ah bon ? Vous en êtes sûre ?

– Y a-t-il des tornades dans ces États ? ai-je demandé.

– Dans certains, a dit Millard. Ça réduit un peu le périmètre de nos recherches.

– Même trois ou quatre États américains, ça reste une très grosse botte de foin, a soupiré Hugh.

– C'est vrai, a convenu Millard. Mais elle a quand même rétréci.

CHAPITRE CINQ

Noor est restée chancelante pendant plusieurs minutes, mais comme elle ne voulait pas entendre parler de repos, nous nous sommes dirigés vers le Département de Cartographie. C'était un labyrinthe déconcertant de hautes bibliothèques équipées d'escabeaux à roulettes, baigné dans une lumière éclatante qui semblait provenir de l'air lui-même. J'ai supposé qu'il s'agissait d'une astuce de particuliers, car il n'y avait ni fenêtres ni lampes. Certaines allées, plus larges, étaient meublées de longues tables sur lesquelles l'on pouvait étaler des cartes. Nous avons retrouvé Olive, Enoch et Claire attablés autour de l'une d'elles, à moitié ensevelis sous une pile d'atlas géants.

- On a presque fini l'Oklahoma ! a annoncé Olive en nous voyant.
- Remercions Hadès ! a grommelé Enoch.
- Vous avez apporté le déjeuner ? a demandé Claire.
- Ce n'est pas l'heure de la pause ! a décrété Millard. Débarrassez-moi tout ça, je crois qu'on a fait fausse route.

Nos trois amis ont rôlé en chœur, tandis que nous mettions au rebut les atlas du Midwest pour repartir à zéro. Millard distribuait les ordres comme un sergent instructeur. Dans toute autre circonstance, son attitude nous aurait révoltés, mais il était le seul à maîtriser le sujet, et c'était un travail important. Nous lui avons donc obéi sans protester.

– Hugh ! a-t-il aboyé, monte nous chercher tous les atlas que tu vois sur le rayonnage, là-haut. Et sois très prudent avec le plus grand : c'est une authentique carte des jours et elle n'est pas en très bon état. Jacob, fais-moi une liste de toutes les boucles de l'Ohio, de Pennsylvanie, du New Jersey, de New York et du Maryland situées à proximité de longues rivières, au sud ou à l'est de celles-ci. Et toi, Noor, j'ai un travail un peu spécial à te confier.

Nous nous sommes réparti les atlas des États en question et nous les avons parcourus méthodiquement, à la recherche de longues rivières

aux noms à rallonge, dans l'espoir de localiser le fragment de carte que H nous avait donné. Nous étions tellement absorbés par cette tâche que nous n'avons pas vu le temps passer.



Les livres s'entassaient, formant entre nous des piles hautes comme des murs. De temps à autre, Millard laissait échapper un petit grognement, surpris par un détail découvert par hasard. Au bout d'une heure, j'ai demandé à Noor si elle avait besoin de faire une pause, mais elle a secoué la tête. Encore une heure plus tard, je lui ai apporté un verre d'eau, qu'elle a bu en deux gorgées. Elle m'a regardé, surprise et reconnaissante, comme si elle avait oublié qu'elle avait besoin de se désaltérer, puis s'est replongée dans son atlas.

À la fin de la troisième heure, Claire a craqué. Elle a levé un doigt bandé, qu'elle avait entaillé avec une feuille de papier.

– Et *maintenant*, on peut aller déjeuner ? a-t-elle gémi. Je vous signale que le restaurant en bas de la rue Qui-suinte a reçu deux étoiles du critique culinaire du *Brasse-Gadoue*.

– Deux étoiles sur combien ? a demandé Hugh.

– Cinq. Mais c'est le seul établissement de l'Arpent à en avoir obtenu plus d'une.

– Ça ne nous ferait pas de mal de casser la croûte, a convenu Millard en soupirant. On dit que les armées ne courent que le ventre plein.

– C'est vrai, vous devriez manger quelque chose, a dit Noor sans lever la tête de sa page.

– Tu ne viens pas ? me suis-je étonné.

– Allez-y sans moi. Je n'ai pas faim.

– Bravo pour ton engagement, a apprécié Millard.

Hugh a refermé son livre en le claquant un peu trop fort.

– Si vous vous étiez tous donné autant de mal pour chercher Fiona, on l'aurait retrouvée depuis longtemps, a-t-il lâché avec colère.

Sa remarque a bouleversé Emma.

– Oh, Hugh ! s'est-elle exclamée.

Il courait déjà vers la porte en s'efforçant de ravalier ses larmes. Une abeille solitaire bourdonnait encore au-dessus de la place qu'il venait

de quitter. Emma s'est élancée derrière lui.

– Je vais lui parler.

Noor m'a lancé un regard intrigué.

– Que s'est-il passé ?

– Notre amie Fiona – dont Hugh est amoureux depuis longtemps – a disparu, a répondu Millard. On pense qu'elle est morte.

Bronwyn a attiré à elle l'ouvrage que feuilletait Hugh.

– Oh non, a-t-elle dit tristement. C'est un livre sur l'Irlande.

– Enoch, tu étais censé le surveiller ! l'a sermonné Claire.

L'intéressé a levé les yeux au ciel.

– Fiona vient d'Irlande, ai-je expliqué à Noor.

– Le pauvre. Ça doit être vraiment horrible pour lui, a-t-elle compati.

– Tiens, ça me rappelle que j'ai rêvé de Fiona l'autre nuit, a signalé Horace.

Toutes les têtes ont pivoté vers lui.

– Ah bon ? Pourquoi ne nous as-tu rien dit ? me suis-je étonné.

– Je ne voulais pas donner de faux espoirs à Hugh. Tous mes rêves ne sont pas prémonitoires...

– Que se passait-il, dans celui-là ?

Millard s'est replongé dans son atlas.

– J'écoute, a-t-il marmonné. Mais vous savez que je ne crois pas beaucoup aux rêves prémonitoires.

– On est au courant, Millard. Tu nous l'as dit seulement dix mille fois, a répliqué Horace.

Il a haussé les épaules avant de continuer :

– Fiona était dans un bus, avec un petit garçon en tunique verte, coiffé d'un chapeau à plume. Elle avait peur, et c'était évident qu'elle était en danger. Ce rêve n'a peut-être aucun sens, mais je voulais en parler à quelqu'un.

– Je pense que tous les rêves ont une signification, a affirmé Noor. Même si elle n'est pas toujours à prendre au pied de la lettre.

Horace l'a regardée avec reconnaissance.

– S'il te plaît, n'en parle pas à Hugh, l'a imploré Millard. Il va nous

faire vérifier tous les bus de Grande-Bretagne, et quand on n'aura rien trouvé, il sera encore plus malheureux.



Emma et Hugh sont revenus peu après avec des portions de ragoût pour tout le monde. Hugh s'est excusé de s'être emporté. Emma a réchauffé les bols un à un en trempant brièvement un auriculaire dans le liquide brun, et nous avons mangé en travaillant.

– Ne vous avisez pas de mettre de la sauce sur ces atlas, nous a prévenus Millard. La peine officielle pour qui endommage un livre est de trente ans de prison, plus des frais de restauration élevés.

– Oups ! a fait Hugh à voix basse, en essuyant subrepticement une page avec sa chemise.

Quelques heures plus tard, la lumière d'origine mystérieuse a commencé à décliner. Les yeux plissés, nous nous sommes penchés plus près de nos pages pour continuer à lire, mais un garçon zélé est apparu à l'extrémité de l'allée et a aboyé :

– Le département ferme pour aujourd'hui ! Veuillez vous rapprocher de la sortie !

– Ne traînons pas, nous a conseillé Horace. Il reste quelques patients de l'ancien asile dans le bâtiment. Il paraît qu'ils rôdent par ici pendant la nuit.

– Pas trop tôt, a grommelé Enoch.

Nous étions tous épuisés.

En sortant, Noor a demandé à Millard si nous avions progressé dans nos recherches.

– On avance lentement, mais sûrement, lui a-t-il répondu en étouffant un bâillement. Mais il nous reste des hectares de terrain à défricher, et ça risque de prendre un certain temps... À moins que tu te rappelles un nom de ville...

– Je vais essayer, a soupiré Noor. Je m'en veux de vous causer autant de fatigue.

– Ne t'en fais pas pour ça, suis-je intervenu.

– Ça nous concerne tous, a ajouté Emma.

Noor a souri doucement.

– Merci. Ça me touche beaucoup.

Nous avons rejoint le hall d'entrée, qui grouillait d'employés du ministère fermant leurs guichets ou se hâtant vers la sortie. En traversant la salle avec mes amis, j'ai surpris des paroles qui m'ont comblé de joie :

– Ne t'inquiète pas, a glissé Hugh à Noor. On va la trouver.

Et il lui a tapoté le dos.



Le soir tombait. À l'horizon, quelques rayons de soleil jaunâtres filtraient à travers les panaches de fumée des usines. Après leur journée de travail, des particuliers flânaient dans les rues et sur les quelques places publiques de l'Arpent pour décompresser. Les récents événements faisaient planer une tension palpable dans la boucle, les gens étaient angoissés. Les bribes de conversation que je captais au passage en témoignaient.

Noor a ralenti et s'est laissé distancer par notre petit groupe. En me retournant, je l'ai vue contempler tristement les immeubles délabrés, au loin. Il lui était arrivé tant de choses depuis ce matin. À nous aussi, bien sûr, mais ce n'était rien en comparaison de ce qu'elle avait vécu. Et elle n'avait pas eu une seconde pour y réfléchir calmement.

J'ai ralenti le rythme jusqu'à ce qu'elle me rattrape. Elle a mis un moment à s'en apercevoir, puis elle m'a regardé d'un air penaud.

– Désolée. J'étais perdue dans mes pensées.

– Tu as envie d'en parler ?

Elle a secoué la tête et fixé les pavés. J'ai calqué mon pas sur le sien et nous avons marché un petit moment en silence. Finalement, elle m'a interrogé :

– Tu as déjà pensé à t'enfuir ? Choisir une porte du Panloopticon, n'importe laquelle, et juste... aller passer un moment ailleurs ? Quitter tout ça...

– Ça ne m'est jamais venu à l'esprit, ai-je avoué, légèrement déconcerté. Mais c'est vrai que ça a l'air tentant.

– Ça ne t'est jamais *venu à l'esprit*, a-t-elle répété, incrédule. Comment est-ce possible ? Vous avez mille portes qui donnent sur mille endroits à découvrir. Pas d'aéroport, pas de passeport, pas de douane...

– En fait, ce n'est pas tout à fait exact. On reçoit un traitement de

faveur en ce moment, parce que la situation est critique, mais la plupart des particuliers ont besoin de billets pour voyager avec le Panloopticon. Et ils passent la douane comme les gens normaux.

Noor a levé les yeux au ciel.

– Tu vois ce que je veux dire. Ce n'est pas du tout comparable.

J'ai souri. Je voyais très bien, en effet.

– Je ne sais pas, ai-je finalement lâché en fixant l'horizon voilé. Depuis la première fois que je suis venu dans l'Arpent du Diable, tout n'a été que drame et chaos, et j'ai passé mon temps à essayer d'éteindre des incendies. J'aimerais bien explorer les autres boucles un jour, mais je n'ai pas eu vraiment le temps d'y penser... pas encore, ai-je ajouté, pour tenter de finir sur une note optimiste.

– Je comprends, a-t-elle répondu.

Elle a regardé l'horizon, elle aussi.

– Si tu devais choisir une autre boucle pour vivre, là, tout de suite, quelle porte du Panloopticon ouvrirais-tu ?

– Là, maintenant ?

Elle a hoché la tête.

– Une porte qui donne sur un endroit calme, avec une plage, où il ne se passe jamais rien. Je rêve de m'ennuyer un peu, en ce moment.

Je me suis soudain aperçu que je décrivais ma ville natale, l'endroit auquel j'avais voulu échapper toute mon enfance. Que m'arrivait-il ?

– Moi, j'irais dans un lieu ancien, a décidé Noor. Jusqu'où peut-on remonter dans le passé ?

– Jusqu'aux boucles les plus anciennes, je suppose. Autrement dit, à quelques milliers d'années. Millard avait une grande carte des jours qui indiquait tout un tas de très vieilles boucles effondrées. Certaines dataient de la Rome et de la Grèce antiques, de la Chine ancienne...

– Ça fait très envie, a murmuré Noor, l'air lointain. C'est ce que je ferai.

Elle a marqué une pause, puis ajouté :

– Enfin, si j'en ai l'occasion un jour.

– J'en suis sûr, ai-je dit.

Elle a ri.

– J'aime ton optimisme.

– Un jour, on aura éteint tous les incendies, ai-je continué. Alors, on pourra explorer tout ce qu'on voudra.

Elle m'a regardé en souriant, et je me suis aperçu que j'avais dit « on » sans même y penser.

– Ils vont nous semer, a-t-elle constaté doucement.

Mais elle souriait encore en prononçant ces mots.

Au moment où nous allions rattraper nos amis, nous avons croisé un petit groupe de filles particulières. Elles m'ont reconnu instantanément et ont agité la main en gloussant.

– Je peux avoir un autographe ? a tenté l'une d'elles.

J'ai piqué un fard. Noor a étouffé un petit rire surpris. J'ai secoué la tête en évitant de croiser son regard.

– Et moi, je peux avoir un baiser ? a réclamé une autre fille.

J'ai eu tellement honte que je me suis couvert de chair de poule. J'ai regardé droit devant moi, attendant la fin de l'épreuve.

– Moi, je veux bien vous embrasser ! a crié Enoch dans leur sillage, mais les filles l'ont ignoré et ont poursuivi leur chemin.

Emma les a fusillées du regard.

Noor m'a poussé du coude.

– Alors... Ça t'arrive souvent ?

– De temps en temps.

– Ça doit être éprouvant, a-t-elle plaisanté, mais son sourire était sincère.

Peut-être que mon étrange célébrité avait un avantage, tout compte fait. Si elle pouvait impressionner Noor Pradesh, ne serait-ce qu'un tout petit peu, j'étais prêt à m'en accommoder.

– Dépêchez-vous, tous les deux !

À présent, c'est à nous que s'adressait le courroux d'Emma.

Nous avons pressé légèrement le pas, mais je n'avais pas envie que cette conversation se termine. Du moins, pas avant que Noor me questionne :

– Ce n'était pas trop bizarre ? De sortir avec l'ex-petite amie de ton grand-père ?

Les yeux ont failli me sortir de la tête, de surprise.

– Comment sais-tu qu'on était... ?

– C’est assez évident. Il n’y a qu’à voir comme elle te dévore des yeux.

J’ai soupiré. J’espérais être le seul à avoir surpris ces regards.

– On n’est plus ensemble, ai-je affirmé.

Noor m’a demandé ce qui s’était passé. Je n’avais vraiment pas envie d’entrer dans les détails. « Elle pensait encore à lui », aurais-je dû lui dire. Mais je crois que je serais mort de honte si ces mots avaient quitté ma bouche.

– Je pense qu’au final, c’est la différence d’âge, ai-je affirmé, ce qui ne correspondait qu’à dix pour cent de la vérité. Ça ne collait pas complètement.

– Mmh. Je vois.

Je ne crois pas qu’elle m’ait cru. En fait, je suis sûr qu’elle lisait en moi comme dans un livre ouvert. Mais elle a quand même eu pitié et m’a laissé changer de sujet. Pour l’instant, ça me suffisait.



Nous sommes passés devant un groupe de télékinésistes qui s’affrontaient au tir à la corde sans la toucher. Comme Noor était fascinée – à juste titre –, nous nous sommes assis tous les dix sur un muret inconfortable, dans le jardin public de la place du Vieux Bâtard, pour assister au spectacle.

– Et sinon, qu’est-ce qu’il y a à faire ici, le soir ? s’est-elle enquis.

– Il y a *LaTête réduite*, le pub de la rue du Poignard, a dit Emma. Mais ils servent surtout des liquides d’embaumement et du vin de sourceaux. Et c’est toujours plein à craquer.

– Il y a aussi la pendaison dont je parlais tout à l’heure, a rappelé Enoch. Tous les soirs à dix-huit heures sonnantes, sur les quais.

– Je n’aime *vraiment* pas les pendaisons, Enoch, a gémi Olive.

– Bon, *d’accord*. De toute façon, c’est ennuyeux quand on l’a vu plusieurs fois.

– L’arène de combat des oursages a été fermée après la défaite des Estres, merci les Oiseaux, a dit Hugh.

J’ai vu Emma et Horace se crispier au mot « défaite ». Il existait une fausse arène, désormais.

– Tout est fermé à cause des nouvelles mesures de sécurité, a

expliqué Bronwyn. En plus, le couvre-feu a été avancé au coucher du soleil.

– Et c'est très bien, a approuvé Claire. Les gens civilisés devraient être au lit avant la nuit, de toute façon.

J'ai supposé que les gardes postés sur les toits, tout autour de la place, contribuaient aux mesures de sécurité dont parlait Bronwyn.

Emma m'a vu les regarder.

– C'est la garde civile, m'a-t-elle confié. Les nouvelles recrues. Les anciens ont presque tous péri dans les raids des Sépulcreux.

– Pauvres types, a marmonné Enoch.

– Les Ombrunes ne prennent aucun risque, a continué Bronwyn. On dirait qu'elles ont vraiment peur.

Au même moment, un petit groupe de manifestants a commencé à décrire des cercles au centre de la place en chantant.

– On veut quoi ? a scandé l'un des marcheurs, à la tête du cortège.

– La liberté d'aller et venir ! ont répondu les autres.

– Pour quand ? a demandé le leader.

– Pour tout de suite ! ont rugi les autres.

– Ça alors, c'est quelque chose ! s'est exclamé Horace. La démocratie en action...

Les manifestants portaient des pancartes. « MÊME TRAITEMENT POUR TOUS », ai-je lu sur l'une d'elles. Une autre, faisant écho au *Brasse-Gadoué* du matin, proclamait : « OMBRUNES = INCAPABLES ! »

– Ce sont les abrutis dont on t'a parlé en Floride, m'a glissé Enoch. Ceux qui veulent quitter les boucles pour aller vivre dans le monde réel.



– Comme si on ne risquait pas de finir sur un bûcher, a complété Emma. À croire qu'on n'a pas tous étudié les mêmes livres d'histoire.

– Leur mouvement prend de l'ampleur, a constaté Millard. Si les Ombrunes baissent la garde et échouent à contrôler les Estres, elles risquent de perdre le soutien de la population.

– C'est grâce aux Ombrunes que nous avons survécu au XX^e siècle ! s'est emportée Claire. Sans leurs boucles, nous aurions tous été dévorés par les Creux de Caul ! N'ont-elles pas prouvé qu'elles savent

tout mieux que tout le monde ?

– Certains disent que nous aurions pu être mieux préparés pour les raids, a dit Millard. Et qu'on aurait dû attaquer leur QG de l'Arpent du Diable bien plus tôt.

– C'est facile de refaire le match après coup, a souligné Noor.

– Exactement ! Merci, a dit Millard.

– Bande de crétins ingrats ! a crié Enoch aux marcheurs.

J'ai senti une bouffée d'air froid m'envelopper, et une odeur de moisi a empli mes narines.

– On se réunit samedi, m'a glissé une voix de baryton. On aimerait beaucoup que tu viennes pour t'adresser à tout le monde.

En me retournant, j'ai découvert une silhouette géante, enveloppée dans une cape noire.

– Vous êtes tous invités, a ajouté Sharon, dont les dents luisaient sous sa capuche.

– Tu es associé à ces imbéciles ? s'est indigné Enoch.

– Mais tu travailles pour les Ombrunes ! a crié Claire.

– Et alors ? J'ai le droit d'avoir mes opinions politiques, s'est défendu le batelier. Les Ombrunes accaparent le pouvoir depuis trop longtemps. Le moment est venu de passer à un système plus équitable.

– Les Ombrunes sont à l'écoute des particuliers, est intervenue Emma. Elles tiennent des consultations publiques.

– Elles font semblant d'écouter, hochent la tête, puis agissent selon leur bon vouloir, a contré Sharon.

– Normal, ce sont des Ombrunes, a dit Bronwyn.

– C'est bien là le problème ! a souligné Sharon.

– Le problème, c'est toi ! a riposté Claire.

Un grondement soudain a fait trembler le sol et vibrer les fenêtres tout autour de la place. Des cris ont fusé dans la foule. Plusieurs manifestants se sont jetés à terre.

– C'était quoi, ça ? a glapi Horace. Encore une évasion ?

– C'est soit un désastre, soit une avancée décisive, a dit Sharon, énigmatique.

Il a mis une main en cornet sur sa capuche, à la hauteur de l'oreille.

– La nouvelle batterie ne devait pas être complètement chargée

avant ce soir..., a-t-il marmonné, avant de foncer vers la maison de Bentham.



L'heure du couvre-feu arrivant, nous avons regagné la maison. Mes amis étaient fatigués et voulaient se relaxer avant d'aller au lit. La journée avait été longue, nous ne nous étions pour ainsi dire pas quittés, et nous avions tous eu notre compte de bavardages. Enfin, presque tous...

Noor et moi nous sommes retrouvés seuls dans la salle commune, à l'étage. Je n'arrêtais pas de repenser à notre dernière conversation. Noor avait été tellement surprise que je n'aie pas profité du Panloopticon pour visiter d'autres boucles en toute liberté que je me posais des questions. Pourquoi ne l'avais-je pas fait ? Je savais quels arguments j'avais avancés pour me justifier, mais je me demandais soudain si je lui avais dit toute la vérité. Et pire : Noor en avait conclu que je n'étais pas curieux, ce qui était absolument faux.

Me voyant plongé dans mes pensées, elle m'a interrogé :

– Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as un truc en tête ?

J'ai songé qu'il y avait beaucoup de choses que je ne lui avais pas dites sur moi. Des choses que je voulais qu'elle sache. Comment j'avais rencontré mes amis particuliers, et ce que j'avais ressenti en découvrant que j'étais comme eux. Je lui ai raconté toute l'histoire : mon arrivée sur l'île mystérieuse et brumeuse de Cairnholm avec mon père. Les dernières paroles de mon grand-père et ses vieilles photographies, autant d'indices qui m'avaient permis de trouver la maison en ruine de Miss Peregrine et de pénétrer dans sa boucle. Ma surprise quand j'avais constaté que ces personnes que je croyais très âgées, voire mortes depuis longtemps, étaient toujours des enfants. Les premiers moments que j'avais passés avec eux. Les doutes qui m'avaient envahi. Devais-je croire ce que je voyais, ou était-ce mon esprit qui me jouait des tours ?

Noor a ouvert des yeux ronds quand je lui ai révélé comment je m'étais aperçu que je pouvais voir les Creux, et elle a encore tressailli lorsque je lui ai parlé de l'étranger débarqué sur l'île, qui n'était autre que mon psychiatre, doublé d'un Estre.

J'ai parlé jusqu'à ce que ma mâchoire me fasse mal, en évitant toutefois d'entrer dans les détails de ma relation avec Emma. Je n'avais pas envie d'en parler, surtout pas d'admettre que mes sentiments pour elle avaient pesé sur ma décision d'abandonner ma

vie normale. Mais ça me faisait du bien de parler à quelqu'un qui semblait éprouver les mêmes choses que moi.

Je me sentais moins seul.

À la longue, j'ai eu honte d'être le seul à parler.

– OK. À toi, maintenant, ai-je proposé. Je veux en savoir plus sur ta vie.

– Mais non.

Elle a secoué la tête.

– Ma vie est devenue intéressante il y a seulement trois mois, et tu sais déjà tout. Raconte-moi plutôt ce qui s'est passé après que vous avez quitté l'île. Je déteste le suspense !

– Pardon d'insister, mais je suis sûr que je détiens la palme de la vie d'avant la plus assommante.

– Juste une dernière question, alors. Ensuite, si tu y tiens vraiment, je pourrai te raconter ma vie ennuyeuse. As-tu déjà envisagé d'en parler à tes parents ?

J'ai failli rire.

– Ouais. J'ai essayé, mais ma mère s'est braquée et mon père m'a littéralement renié. C'est allé si loin que Miss Peregrine a dû effacer leurs souvenirs. Du coup, ils ne s'en souviennent même plus.

– C'est vrai, tu l'as déjà dit, a-t-elle murmuré. Je suis désolée.

– Ils sont partis en vacances prolongées et me croient seul à la maison. J'imagine qu'ils commenceront à s'inquiéter à leur retour, quand ils s'apercevront que je ne suis plus là.

– L'histoire avec tes parents, c'est vraiment terrible. Mais le reste, c'est... le destin, ou quelque chose comme ça. Tu ne te sentais pas complètement à ta place quand tu vivais avec ton père et ta mère. Crois-moi, je sais ce que c'est. Mais finalement, tu as trouvé une nouvelle famille.

Elle a souri et joint lentement les mains, formant une boule d'ombre parfaitement sphérique entre ses paumes.

– C'est étonnant, la façon dont c'est arrivé.

Puis quelque chose a changé dans son expression, comme si un nuage était passé derrière ses yeux.

J'ai comblé l'espace qui nous séparait sur le canapé miteux et j'ai pris ses mains dans les miennes.

– Tu vas la trouver, lui ai-je promis. J’en suis sûr.

Elle a haussé les épaules, feignant l’indifférence.

– On verra. Peut-être qu’elle ne se souviendra même pas de moi...

– Bien sûr que si. Je suis sûr qu’elle a encore le cœur brisé d’avoir dû t’abandonner. Et je sais qu’elle sera heureuse de te revoir.

Elle a pris une longue inspiration et soupiré.

– On peut rester ici encore un petit moment ? À parler de nos vies ennuyeuses ?

– Mais oui. C’est un super programme, ai-je accepté en riant.

Nous avons discuté pendant des heures – de son ancienne vie, de la mienne, de ce qui s’était passé après mon départ de l’île et d’une dizaine d’autres sujets. J’aurais pu lui parler jusqu’au matin si Horace n’était pas descendu en titubant, les yeux chassieux, pour se plaindre que nos voix filtraient à travers le plancher. Alors, seulement, nous nous sommes aperçus qu’il était très tard et que nous étions épuisés, et nous sommes allés nous coucher à regret.

CHAPITRE SIX

J'ai été réveillé pour la deuxième fois en deux jours par un bruit assourdissant. Mais cette fois, ce n'était pas une explosion. Seulement quelqu'un qui cognait à la porte avec insistance.

Dehors, il faisait encore nuit.

– Jacob ! a crié Emma, à l'étage du dessous.

J'ai sauté de mon lit et je me suis précipité dans le couloir pieds nus, débraillé. Au tonnerre de pas dans l'escalier, j'ai compris que je n'étais pas seul.

Quand je suis arrivé au rez-de-chaussée, la porte d'entrée était ouverte et Emma se tenait sur le seuil.

– Miss Merle vient d'arriver, a-t-elle annoncé en s'effaçant devant l'Ombrune. C'est au sujet de Miss Peregrine.

– Où est-elle ? Est-elle rentrée ?

Miss Merle est allée droit au but sans prendre la peine de nous saluer.

– Peregrine est en Amérique, dans la boucle où se tiennent les pourparlers de paix, a-t-elle dit en me fixant de ses trois yeux. Nous avons réussi à faire fonctionner le Panloopticon voici une heure, et peu après, elle nous a envoyé un perroquet avec un message urgent.

Miss Merle est entrée dans la maison. Elle avait l'air très énervée.

– Il y a un problème, a-t-elle dit sans nous donner de précisions. Elle a demandé à vous voir.

– Moi ? Elle veut que j'aille là-bas ?

– Immédiatement.

– Vous ne pouvez pas nous dire de quoi il s'agit ? a demandé Emma.

– Si elle réclame M. Portman, j'imagine que c'est une affaire de

Creux, a répondu l'Ombrune.

J'ai senti ma gorge se serrer, et la vieille contraction dans ma poitrine m'a repris.

– Laissez-moi juste le temps de m'habiller.

– Pas question de le laisser partir seul ! a décrété Noor.

Elle s'était glissée discrètement près de moi. Voyant que je la regardais avec surprise, elle m'a pris une main et l'a serrée.

– Je n'aurais jamais conseillé à Jacob d'y aller seul, a signalé Miss Merle, mais vous êtes beaucoup trop inexpérimentée, Miss Pradesh. Sans compter que Léo Burnham et ses hommes seront là. Vous présenter devant eux reviendrait à donner un coup de pied dans un nid de frelons en colère.

Noor s'est renfrognée.

– Je sais. Je ne pensais pas à moi...

Je me suis réjoui en secret. L'idée de l'emmener à proximité d'un Sépulcreux me faisait mal au ventre. Miss Merle n'a fait aucun cas de sa réponse.

– Choisissez deux amis, m'a-t-elle ordonné. Habillez-vous et retrouvez-moi dehors dans trois minutes.

Sur ces mots, elle s'est retirée dans un mouvement théâtral, en claquant la porte derrière elle.

Je n'ai pas eu besoin de réfléchir longtemps : j'ai demandé à Emma et Enoch de m'accompagner. Même si Enoch était casse-pieds et si j'avais des relations un peu tendues avec Emma en ce moment, ils étaient courageux, débrouillards et savaient gérer leur stress. Je pouvais compter sur eux.

La détermination a durci les traits d'Emma.

– Je vais chercher mes affaires, a-t-elle annoncé en s'élançant dans l'escalier.

Enoch a souri.

– Ah, je vois... Il faut encore que je sauve ta peau. Laisse-moi juste récupérer quelques cœurs en bocal, et j'arrive ! m'a-t-il lancé, avant de se précipiter derrière Emma.

Nous sommes tous remontés à l'étage. J'ai enfilé les vêtements et les bottines que j'avais récupérés la veille et dit au revoir à mes amis, qui défilaient devant moi pour me souhaiter bonne chance et me donner des conseils à voix basse.

- Fais-leur vivre l'enfer, Jacob ! a dit Hugh.
- Surveille tes arrières, m'a glissé Horace, inquiet.
- Obéis à Miss Peregrine, m'a recommandé Claire.

Je faisais semblant d'être serein, mais une boule glaciale s'était installée au creux de mon estomac.

Noor et moi nous sommes retrouvés seuls un instant.

– Il n'y a vraiment que toi qui puisses faire ça ? m'a-t-elle demandé.
Les Ombrunes n'ont pas d'adultes sous la main pour les seconder ?

- Pas pour régler ce genre de problèmes. Si c'est ce que je pense...
- Je m'en doutais, a-t-elle avoué. Je voulais juste vérifier...

Elle s'efforçait de faire bonne figure, mais son inquiétude était visible. J'espérais que je cachais mieux la mienne.

- J'aurais aimé que tu puisses venir, mais Miss Merle a raison.
- J'ai trop à faire ici, de toute façon, a-t-elle tranché.

Elle s'est tue un instant, hésitante, avant d'ajouter :

– Je me suis rappelé autre chose, hier soir. Un détail de quand j'étais petite, avec maman. Un panneau routier que je voyais au bout de notre allée. Je ne sais pas si c'est important, mais je dois le vérifier...

– C'est peut-être une piste, ai-je convenu. Tu es sûre que tu seras bien, ici ?

– C'est pour toi qu'il faut t'inquiéter. Je vais me contenter de passer des vieux livres au peigne fin avec Millard et compagnie.

C'était mignon de l'entendre se référer aussi naturellement à mes amis particuliers. Elle s'intégrait à toute vitesse.

– Je suis sûr que tu vas la retrouver, ai-je répété. Et j'aimerais vraiment être là quand ça arrivera.

– Moi aussi, j'aimerais bien que tu sois là, a dit Noor.

Elle m'a attiré contre elle.

– Prends soin de toi, a-t-elle murmuré contre ma poitrine. J'ai besoin de toi en un seul morceau.

Nous sommes restés un long moment enlacés. Je ne voulais plus bouger.

– Tout va bien se passer. Promis.

- J'espère bien.
- Et je reviens bientôt.

J'ai déposé un baiser sur ses cheveux. Elle sentait le shampoing et les livres, et l'iceberg qui s'était formé dans mon ventre a un tout petit peu fondu.

- Hem.

Enoch attendait dans l'escalier, les bras croisés. Puis on a frappé à la porte et j'ai entendu Miss Merle me crier :

- Les trois minutes sont écoulées, monsieur Portman !



L'Ombrune nous a guidés en silence à travers l'Arpent, Emma, Enoch et moi. Le soleil se levait à peine et les soldats de la garde civile patrouillaient encore dans les rues pour faire respecter le couvre-feu.

Plusieurs employés des Affaires temporelles montaient la garde autour de la maison de Bentham et faisaient le guet sur le toit. Tout le monde était sur le qui-vive.

À peine entrée dans l'édifice, Miss Merle s'est engouffrée dans l'escalier. Elle a dépassé sans s'arrêter les étages habituellement dévolus au Panloopticon. La porte qui nous intéressait n'était pas située dans le couloir principal, nous a-t-elle expliqué chemin faisant, mais dans le grenier poussiéreux de Bentham, parmi ses vieilles curiosités sous leurs cloches de verre.

Au fond de la pièce se trouvait un magnifique ascenseur ancien. Les Ombrunes y avaient créé une nouvelle porte exprès pour accéder à la Conférence.

Miss Merle a enfoncé un petit bouton en laiton sur la porte et l'ascenseur s'est ouvert. L'intérieur était en bois luxueux, huilé. Le panneau du fond était équipé d'un grand levier, près duquel trois étiquettes en lettres art déco proposaient : HAUT, BAS et BOUCLE.

- Soyez prudents, nous a-t-elle recommandé d'un air lugubre. L'Amérique n'est pas un endroit pour les enfants.

- À vous entendre, on dirait que vous êtes prête à organiser nos funérailles, a observé Enoch en entrant dans la cabine.

- Pas du tout ! s'est défendue Miss Merle.

Elle s'est efforcée de sourire d'un air encourageant.

– Je vous souhaite toute la chance du monde !

« Allez, c'est parti ! », ai-je songé en abaissant le levier sur le mot BOUCLE. La porte s'est refermée en coulissant. La cabine de l'ascenseur est descendue d'une trentaine de centimètres, puis s'est immobilisée. Enoch s'est agacé :

– C'est quoi, ce...

L'instant d'après, nous sommes tombés en chute libre. Mes pieds ont décollé du sol et mon dernier repas a reflué dans mon œsophage.

– Que... se passe-t-il ? a réussi à articuler Emma.

Soudain, tout est devenu noir, la cabine s'est inclinée soudainement vers la gauche et nous nous sommes retrouvés projetés contre la paroi. Quelques secondes plus tard, un carillon agréable a retenti – *ding* ! – et les lumières se sont rallumées. L'ascenseur s'est arrêté en vibrant.

Je me suis remis debout, luttant contre une terrible nausée, quand la porte s'est ouverte sur un mur de ténèbres. Une bouffée d'air chaud et humide nous a enveloppés, comme si un géant couvert de sueur nous serrait dans ses bras.

– Où est-on ? a demandé Enoch, alors que j'étais saisi d'effroi.

Emma a allumé une flamme dans sa main et fait quelques pas hors de la cabine. La lueur a éclairé les parois d'un long tunnel taillé dans la roche, à peine plus haut que moi.

Un déluge de souvenirs terribles m'a submergé, et je me suis couvert de chair de poule, malgré la chaleur. La dernière fois que je m'étais retrouvé dans un endroit semblable, on m'avait tiré dessus avec une arme à feu, et une créature monstrueuse, haute comme un arbre, avait failli tuer tous ceux que j'aimais.

Emma a dû ressentir à peu près la même chose, car elle a lâché d'une voix étranglée :

– Oh mon Dieu ! Vous ne pensez pas qu'on a été renvoyés dans la...

– Ne sois pas bête, l'a gourmandée Enoch. Cet endroit a disparu dans les toilettes interdimensionnelles.

– Vous êtes dans une mine d'or, à huit-cents mètres sous terre, a fait la voix de Miss Peregrine, doublée, triplée par l'écho.

Elle m'a procuré un soulagement immédiat. Ce n'était pas un cauchemar. Nous n'étions pas revenus dans le labyrinthe infernal de la Bibliothèque des âmes.

Une lueur a surgi. Une lanterne venait de s'allumer.

– Miss P. ! a gémi Emma. Ça va ? Que se passe-t-il ?

Nous nous sommes précipités vers elle, et elle vers nous. Emma lui a donné une brève accolade.

– Tout va bien, s'est-elle empressée de nous rassurer. Mais vous n'auriez pas dû venir, M. O'Connor et vous. C'est un endroit dangereux.

– Je m'en doutais, a répondu Enoch. C'est pour ça qu'on est là.

J'ai pris leur défense :

– Miss Merle m'a demandé d'emmener des amis, et je leur ai proposé de m'accompagner.

Miss Peregrine était visiblement contrariée, mais elle savait qu'elle n'arriverait pas à les renvoyer. Sa réaction m'a étonné. Après tout ce que nous avons vécu ensemble, elle sous-estimait encore ses protégés.

– Très bien, a-t-elle dit en secouant la tête. Mais tenez-vous tranquilles. Restez derrière moi, ne parlez pas aux Américains, et ne partez seuls sous aucun prétexte. Entendu ?

– Oui, Miss, ont-ils répondu à l'unisson.

L'Ombrune a hoché la tête.

– Bienvenue à Marrowbone, les enfants. Nous avons un sacré bazar sur les bras.



– Qui a eu l'idée saugrenue d'organiser la conférence de paix dans une mine ?

Enoch a crié sa question dans le dos de Miss Peregrine. Elle marchait si vite que nous étions obligés de courir derrière elle pour ne pas nous faire semer.

– Ce n'est que l'entrée. Les pourparlers ont lieu dans la ville au-dessus, à la surface.

Elle a indiqué un panneau, à l'entrée d'un embranchement du tunnel, où l'on pouvait lire « COSTUMIER ».

– J'aurais préféré vous voir porter des vêtements adaptés à l'époque, mais le temps presse, et les normaux de cette boucle ont de toute façon été presque tous raflés.

– Raflés ? ai-je répété, intrigué.

Elle n'a pas relevé.

Nous sommes arrivés devant un nouvel ascenseur, beaucoup plus sommaire et effrayant que le précédent. Nous nous sommes entassés dans sa cage métallique, et Miss Peregrine a actionné un levier qui dépassait du sol. Un moteur géant a rugi quelque part, tandis que la cabine montait en grinçant. Le cauchemar du claustrophobe : pendant quelque temps, nous n'avons vu défiler sur les côtés que des parois rocheuses.

– Le trajet est un peu long, a crié Miss Peregrine pour se faire entendre par-dessus le vacarme. Je vais en profiter pour vous donner quelques détails. Surtout qu'il est difficile de trouver un endroit à Marrowbone où aucun espion américain n'épie vos conversations.

Elle semblait exténuée. Ses cheveux étaient ébouriffés et son chemisier rentré de travers. Ça ne lui ressemblait vraiment pas de négliger ce genre de détails.

– Un kidnapping a eu lieu ce matin. La victime est une particulière importante du clan du Nord. Il semble qu'elle ait été enlevée par un membre des Californios. Une faction du Nord s'est réunie, et malgré les objections insistantes des Ombrunes, ils sont allés faire des prisonniers chez les Californios. Des combats ont éclaté, mais par chance, nous avons réussi à les arrêter avant qu'ils fassent des victimes.

– Je suppose que l'histoire ne se résume pas à ça, a dit Emma.

– Non. La « preuve » de la culpabilité des Californios est trop évidente – montée de toutes pièces. Ça sent l'Estre à plein nez. Sans parler du fait que cela s'est produit quelques heures seulement après leur évasion. Je pense qu'ils se sont arrangés pour enlever la fille de façon à incriminer les Californios, afin de provoquer un conflit entre clans qui ruinerait nos efforts de paix. Nous avons dû déployer des trésors de diplomatie pour empêcher qu'une bataille éclate en pleine ville aujourd'hui. Je crains que nous n'ayons réussi qu'à la retarder... À moins que nous puissions établir avec certitude la responsabilité des Estres.

– Et vous pensez qu'un Sépulcreux pourrait être impliqué ? ai-je demandé. C'est pour ça que vous m'avez fait venir ?

– En effet, a confirmé l'Ombrune.

– Vous voulez que je trouve des preuves. Quelque chose que je suis le seul à voir.

– C'est ça.

– Vous voulez que Jacob empêche une guerre en donnant aux Américains des preuves qu'ils ne *peuvent pas voir* ? a reformulé Enoch en agitant un doigt dans son oreille comme s'il avait mal entendu.

Miss Peregrine m'a posé une main sur l'épaule.

– Vous allez devoir trouver un moyen de les rendre visibles. Je suis désolée, mon garçon, mais vous êtes notre seul espoir.



Nous avons quitté cet enfer noir pour rejoindre le jour frais et lumineux, et j'ai de nouveau respiré convenablement. Trois hommes armés montaient la garde à la sortie. L'un d'eux, vêtu de fourrures en loques, avait des allures de montagnard. Le deuxième était habillé comme un cow-boy avec un chapeau à large bord et un long manteau de cuir. Le troisième, en costume et cravate, était probablement l'un des gars de Léo Burnham. Ils étaient tellement occupés à se surveiller mutuellement qu'ils ont à peine remarqué notre présence.

– Une sentinelle pour chacun des clans américains, a chuchoté Miss Peregrine en les dépassant. Évitez de croiser leur regard.

Nous avons rejoint le véhicule venu nous chercher. Je m'attendais à une espèce de diligence, mais j'ai eu la surprise de découvrir un corbillard aux parois vitrées, tiré par des chevaux.

– C'est tout ce qu'ils ont trouvé dans l'urgence, s'est excusée Miss Peregrine. Je vous en prie, installez-vous.

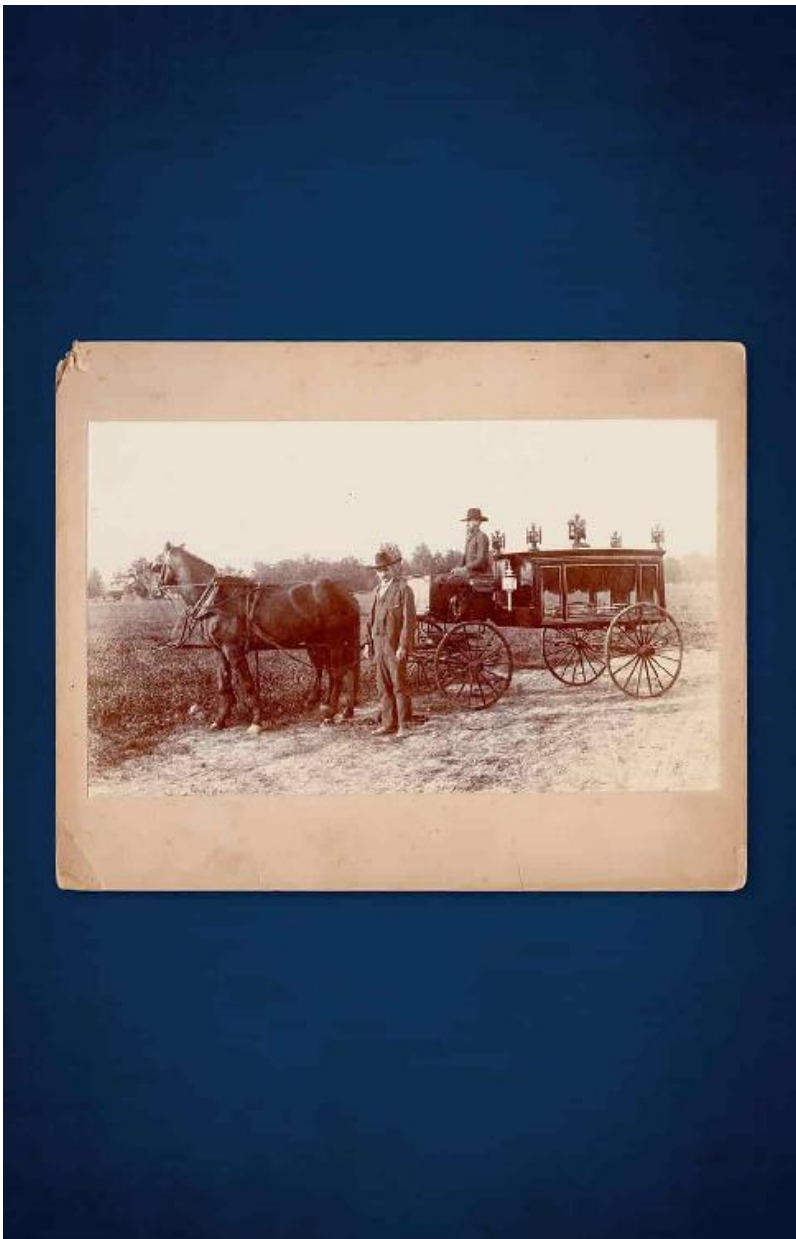
Enoch a poussé un « Ooh » de ravissement. Emma a grimacé, mais s'est dispensée de commentaires. Nous n'avions pas le temps de faire la fine bouche.

Le croque-mort nous a ouvert la porte arrière et nous sommes montés. Il y avait juste assez d'espace pour tenir assis.

– J'adore ! s'est exclamé Enoch en caressant le rideau de velours noir.

C'était la deuxième fois en trois jours que j'occupais un espace prévu pour un cadavre. À croire que l'univers essayait de me faire passer un message, sans grande subtilité.

Miss Peregrine a glissé quelques mots au cocher, un homme à la longue barbe et au regard inexpressif. Il a secoué les rênes et nous sommes partis, laissant derrière nous le croque-mort et les trois hommes armés.



Un paysage vallonné et parsemé de forêts s'étendait devant nous. Entre les arbres, plusieurs collines dénudées étaient jonchées de terrils et d'engins miniers : des wagonnets chargés de cailloux, ainsi que des machines qui crachaient vapeur et fumée dans l'air. Ça et là, quelques mineurs fumaient des cigarettes, ou s'appuyaient avec lassitude sur des pelles. Des normaux de l'époque, prisonniers de la boucle, ai-je deviné.

Miss Peregrine nous a montré les campements des différents clans le long du chemin. La délégation du Nord logeait dans une série de tentes en peau de buffle, à l'orée de la forêt. Les Californios occupaient les cabanes du Pré aux Pauvres, à l'entrée de la ville, tandis que le clan des cinq arrondissements de Léo s'était installé dans les meilleures (et seules) chambres de Marrowbone, à l'hôtel de l'Aigle.

– Où dorment les Ombrunes ? ai-je demandé.

– Dans les arbres, a-t-elle répondu simplement.

Nous sommes arrivés en ville en traversant le bidonville déprimant du Pré aux Pauvres, dont les bicoques semblaient prêtes à s'envoler à la moindre bourrasque.

Quelques pâtés de maisons plus loin, nous avons atteint le centre de Marrowbone, une authentique ville du Far West à l'ancienne – la première que je voyais en vrai. La rue principale était bordée de selleries, d'armureries et de saloons, comme dans les films de cow-boys. Une seule chose m'a paru bizarre : elle était déserte.

Le corbillard a ralenti, puis s'est arrêté. Miss Peregrine a hélé le cocher pour lui demander ce qui se passait.

– Je ne vais pas plus loin, a-t-il déclaré, tandis que l'un des chevaux poussait un hennissement nerveux.

– Bon, eh bien, nous descendons là, a-t-elle décidé en joignant le geste à la parole.

– Où sont les gens ? ai-je demandé en sortant à mon tour de la cage de verre.

Miss Peregrine a indiqué la rue d'un geste.

– Là, juste devant.

J'ai dû plisser les paupières et mettre une main en visière pour faire barrage à la lumière éblouissante, avant de distinguer ce qu'elle me montrait. Des dizaines de personnes étaient réfugiées à l'ombre des auvents, tapies derrière des tonneaux et des chariots, des deux côtés de la rue. Les Nordistes à gauche, les Californios à droite. Alors que nous marchions vers eux – oui, *vers* eux ! – j'ai compris que les deux clans s'affrontaient en silence, comme les hommes armés à l'entrée de la mine.

– Partie neutre ! a crié Miss Peregrine. Ne tirez pas !

– Ne tirez pas ! a ordonné quelqu'un, du côté du Nord.

– Ne tirez pas ! ont répété les Californios.

Une Ombrune est sortie en coup de vent d'un bâtiment et s'est précipitée vers nous. C'était Miss Coucou. Ses cheveux argent et sa peau sombre contrastaient avec la blancheur crayeuse des rues de Marrowbone.

– Peregrine ! s'est-elle écriée.

Puis elle m'a reconnu.

– Il est là. Parfait. Venez vite ! Tout le monde vous attend.

– Où en est-on ? lui a demandé Miss Peregrine. Y a-t-il eu des échauffourées ? Des échanges de coups de feu ?

– Pas encore, et c'est un miracle ! a répondu Miss Coucou.

Elle a rebroussé chemin à la hâte, et nous lui avons emboîté le pas. En courant sur le trottoir de bois qui tremblait sous nos pas, j'ai eu un aperçu des forces en présence et compris pourquoi Miss Coucou parlait de miracle. Du côté du Nord, une femme au visage cireux était armée d'une bûche géante. Son javelot improvisé mesurait trente bons centimètres de diamètre, et au moins cinq mètres de long. Elle le tenait sur l'épaule, prête à le lancer. Non loin d'elle, deux hommes avec des oiseaux morts suspendus à la ceinture brandissaient des fusils de chasse, tandis qu'une jeune fille faisait rouler un énorme rocher sur le sol en le déplaçant du bout du doigt.

Dans le camp opposé, un garçon coiffé d'un chapeau de cowboy surveillait la rue en se frottant les poings, d'où jaillissaient des étincelles. Un autre, plus jeune, et coiffé d'un sombrero trop grand qui lui écrasait les oreilles, se tenait au garde-à-vous, une cartouchière en bandoulière.

La rue grouillait de dizaines de particuliers, équipés comme eux d'armes plus ou moins conventionnelles, et la moindre étincelle de violence pouvait dégénérer en bataille sanglante.

– Nous allons rencontrer les chefs de clan, nous a prévenus Miss Peregrine. Ne prenez pas la parole, sauf si l'on s'adresse à vous.

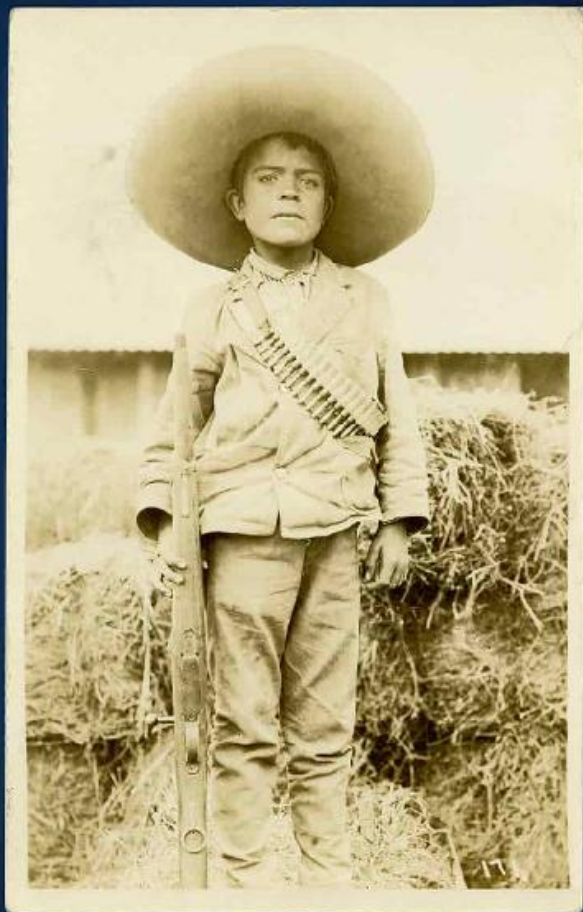
Elle est entrée dans une espèce de saloon meublé d'un bar et d'une série de tables, où flottait une odeur aigre de bière éventée.

Une dizaine de personnes, assises aux tables les plus proches du bar, ont interrompu leurs conversations pour nous dévisager. Miss Coucou nous a barré le passage.

– Attendez ! a-t-elle sifflé.







Miss Peregrine s'est approchée d'un homme distingué, assis dans un fauteuil roulant.

– C'est M. Parkins, le chef du clan des Californios, a chuchoté Miss Coucou.

À l'opposé de la pièce, un homme drapé dans un volumineux manteau de bison jouait avec une pièce de monnaie tout en fusillant Parkins du regard.

– Et lui, c’est Antoine LaMothe, le chef du clan du Nord, a ajouté l’Ombrune.

Les deux leaders étaient flanqués de leurs gardes du corps – l’un habillé comme un trappeur, l’autre comme John Wayne –, ainsi que d’une petite femme élégante et âgée, qui parlait à LaMothe à voix basse. J’ai reconnu Miss Wren.

– Et lui, là-bas, c’est Léo Burnham, a conclu Miss Coucou. Mais vous l’avez déjà rencontré, je crois...

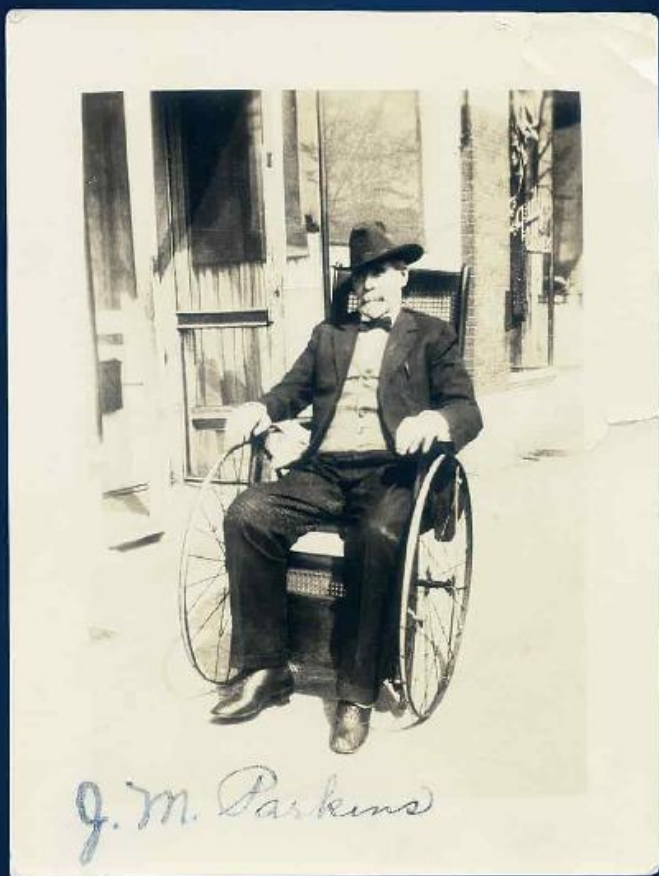
C’était bien lui, facilement reconnaissable avec son costume à rayures, son chapeau en feutre crème et sa cravate violette. Accoudé au bar, il regardait la scène d’un air vaguement amusé tout en sirotant un verre. J’ai résisté à l’envie d’aller lui coller mon poing dans la figure.

Miss Peregrine est allée rejoindre Miss Wren, qui discutait toujours avec LaMothe, sur un ton pressant. Elle s’est jointe à la conversation, et j’ai essayé de lire sur ses lèvres, en vain. Apparemment, les deux Ombrunes peinaient à convaincre le chef de clan, qui secouait la tête avec colère.

Parkins, le chef des Californios, qui observait cet échange de loin, a frappé l’accoudoir de son fauteuil roulant, l’air excédé.

– Fais un *effort*, LaMothe ! a-t-il lancé.





L'intéressé s'est retourné, le visage écarlate.

– Rends-moi ma creuse-terre !

– On ne t'a pas pris ta foutue creuse-terre ! a explosé Parkins.

Leurs gardes du corps se sont crispés, prêts à dégainer.

– Bien sûr que non ! a ironisé LaMothe. Ça fait seulement cinquante ans que tu pleurniches que t'en veux une !

Le fauteuil roulant de Parkins s'est avancé de quelques mètres, comme mû par sa propre volonté.

– On ne l'a pas enlevée, point final ! Maintenant, écoute-moi bien : si vous ne ramenez pas Ellery dans notre camp avant le coucher du soleil, vous allez nous le payer !

J'ai supposé qu'Ellery était le prénom de la personne que le clan du Nord avait enlevée en représailles. J'ai froncé les sourcils en regardant les deux chefs échanger menaces et insultes comme des balles de ping-pong. Ça faisait beaucoup de choses à assimiler.

– Pourquoi attendre le coucher du soleil ? a beuglé LaMothe. Venez la chercher, si vous l'osez !

Deux rats laveurs cachés dans les plis de son manteau ont craché vers Parkins d'un air menaçant. Ils étaient attachés par la queue à la doublure.

Tandis que Miss Peregrine et Miss Wren suppliaient les deux hommes de se calmer, Miss Coucou nous a poussés subrepticement vers la porte, Enoch, Emma et moi. Hélas, elle était bloquée de l'extérieur par un des hommes de Léo Burnham.

Ce dernier s'est décollé du bar pour aller s'interposer entre les belligérants.

– LA FERME ! a-t-il beuglé.

Étonnamment, ils ont obéi.

– Antoine, tu veux vraiment déclarer la guerre à Parkins pour un truc qu'il n'a peut-être pas fait ?

– Il l'a fait ! a aboyé LaMothe, ce qui a failli déclencher un autre concert de protestations.

– On a laissé les oiseaux nous traîner dans cette boucle de ploucs pour essayer de résoudre notre conflit, pas vrai ? Si elles pensent que Parkins n'est pas responsable, laissez-les au moins défendre leur point de vue.

– C'est exactement ce que je pensais ! a souligné Parkins.

– Merci, Léo ! a dit Miss Wren. Bien parlé !

– Bon, a grommelé LaMothe en lançant un regard noir à Miss Peregrine. On vous écoute...

Léo nous a montrés du pouce.

– C'est eux, vos champions de l'enquête criminelle, Peregrine ? Ceux qui se cachent derrière la jupe de Frenchie ?

– Personne ne se cache, ai-je protesté, et je me suis avancé.

Léo a changé d'expression. Il venait seulement de me reconnaître.

– Attendez une minute ! *Lui* ?

Il a secoué la tête en ricanant.

– Vous ne manquez pas de culot, Peregrine !

– Tu le connais ? a demandé LaMothe.

– C'est un provocateur. Et son grand-père était un criminel.

Ma lèvre a été prise d'un tic nerveux et j'ai réprimé une furieuse envie de le gifler. Miss Peregrine m'a posé une main apaisante dans le dos, comme pour me dire « laissez-moi régler ça ».

– Vous vous trompez sur les deux points, a-t-elle objecté. Je vous assure que Jacob est l'un de nos meilleurs et de nos plus brillants éléments, et le chasseur de Sépulcreux le plus accompli au monde.

Léo m'a considéré en plissant les yeux.

– Il y en a plusieurs ?

– Je peux les voir et les sentir à trois cents mètres, ai-je affirmé.

J'allais ajouter que je savais également les contrôler, mais Miss Peregrine m'a serré l'épaule et coupé la parole.

– Son talent nous a sauvé la vie à de nombreuses reprises, s'est-elle empressée d'ajouter.

Léo ne semblait guère disposé à l'admettre, mais après un moment de lutte intérieure, il a renoncé à protester. Miss Peregrine l'avait considérablement apprivoisé depuis la dernière fois que je l'avais vu. À l'époque, c'est à peine s'il supportait sa présence.

– Qu'est-ce qui vous fait croire qu'un Sépulcreux est impliqué dans cette affaire ? a-t-il demandé sans me quitter des yeux.

– Un mélange d'expérience et d'intuition, a répondu Miss Peregrine. Je ne peux pas le prouver, mais je pense que ce ne sera pas un problème pour Jacob.

Elle s'est tournée vers Parkins et LaMothe.

– S'il ne trouve aucune preuve irréfutable, nous vous laisserons régler ce conflit comme bon vous semblera.

– Mais je vous préviens, a ajouté Miss Wren, la mine grave, si vous vous faites la guerre, les Ombrunes ne prendront pas parti, et les boucles du monde entier vous seront définitivement fermées.

Léo a ri.

– Le monde entier peut aller au diable.

– Qu'ils enquêtent s'ils le veulent, a dit LaMothe avec dégoût, tandis que ses ratons laveurs se dressaient pour cracher en direction de Parkins. Je sais déjà où mène la piste.



La piste en question commençait à l'extérieur de la ville, dans le campement du clan du Nord, une série de grandes – et impressionnantes – tentes en peaux de bêtes. Certaines, plus élaborées, disposaient de portes et de fenêtres, et l'une d'elles, probablement celle de LaMothe, comportait deux niveaux. Il y en avait même une suspendue dans les arbres, au-dessus de nos têtes.

LaMothe nous a indiqué celle où la jeune fille – également prénommée Ellery – dormait quand elle avait été enlevée. L'arrière, qui faisait face à un petit bois désert, avait été déchiré.

C'était arrivé le matin même.

Il y avait des signes évidents de lutte : un lit d'enfant renversé, des objets éparpillés par terre – mais aucun des indices caractéristiques d'une attaque de Sépulcreux. Pas de dépression en forme de serpent dans l'herbe, telles qu'en laissaient les langues de ces créatures. Pas de traces de morsures. Et, le plus décevant : nulle flaque de « larmes » de Sépulcreux, cette boue noire nauséabonde qui s'écoulait en continu de leurs orbites. Cependant les chefs des clans et les Ombrunes m'avaient à l'œil, et je savais que des problèmes ne manqueraient pas de surgir si je leur laissais voir ma frustration. Alors, j'ai feint d'examiner attentivement l'oreiller d'Ellery et de m'intéresser à l'accroc dans la toile de la tente.

Pendant ce temps, j'entendais Emma à l'extérieur montrer aux gens les photos d'identité des Estres, dans l'espoir qu'ils aient aperçu l'un d'eux. En vain.

J'ai commencé à m'inquiéter. Si j'échouais, et si une guerre éclatait entre ces deux clans de particuliers armés jusqu'aux dents, comment sortirions-nous de cette boucle ?

LaMothe s'énervait. Il a deviné que j'étais bredouille, et ordonné à l'un de ses subalternes d'apporter les indices qu'ils avaient recueillis.

– Quelqu'un a jeté ça dans les arbres, a-t-il affirmé en sortant un couteau d'un sac. C'est celui qui a servi à ouvrir cette tente – on le voit

à sa lame crantée – et il leur appartient.

Il a indiqué un symbole gravé dans le manche en cuir du couteau : un C enchâssé dans un lasso tressé.

– Ce couteau est à nous, a admis Parkins. Mais on ne sait pas comment il est arrivé là.

– Bien sûr que non !

– Quelqu'un a pu nous le voler ! a insisté le chef des Californios. Ces Estres, par exemple. Pour nous faire accuser à leur place !

Le gorille de LaMothe s'est avancé.

– Et ces traînées dans le sol ? a-t-il demandé. Elles mènent directement à votre camp !

– Ça aussi, c'est fabriqué ! a crié Parkins. C'est peut-être vous qui les avez faites, afin d'avoir un prétexte pour enlever l'une des nôtres !

La situation menaçait à nouveau de dégénérer. Miss Wren s'est interposée entre les deux hommes en colère.

– Allons, allons, messieurs ! Je suis sûre que Jacob est tout près de nous donner raison.

– Je crois que j'ai quelque chose ! ai-je menti pour gagner du temps. Donnez-moi juste une minute !

Miss Peregrine s'est précipitée vers moi.

– J'espère que vous ne plaisantez pas, m'a-t-elle chuchoté.

Elle s'est décomposée en me voyant grimacer, mais son désespoir n'a duré qu'un bref instant. Comme si une idée lumineuse l'avait soudain frappée, son visage s'est éclairé, et elle s'est tournée vers les autres.

– Votre attention, s'il vous plaît ! a-t-elle réclamé haut et fort. M. Portman a fait une découverte capitale ! Suivez-nous, s'il vous plaît...

Elle est sortie de la tente, un doigt en crochet pour me commander de la suivre.

– C'est exactement ce que je soupçonnais ! a-t-elle dit avec une joie feinte. Une traînée très nette de résidus oculaires !

– De *quoi* ? a dit LaMothe.

– Des résidus oculaires. Les Sépulcreux émettent un flux continu de larmes huileuses, que seul Jacob peut voir. Il vient d'en repérer, et elles mènent par là !

Les joues pâles d'Emma ont retrouvé un peu de leur couleur.

– Jacob, c'est génial ! s'est-elle écriée.

Enoch m'a donné un petit coup de poing dans l'épaule.

– Je savais que tu n'étais pas complètement bon à rien.

Quant à moi, j'étais perplexe. Où Miss Peregrine voulait-elle en venir ?

– Vous trouverez des larmes à l'entrée du bois, m'a-t-elle glissé à l'oreille.

N'ayant guère d'autre choix, j'ai joué le jeu et fait semblant de remonter une piste. J'ai longé la lisière des arbres aux côtés de Miss Peregrine. Quand les cow-boys et les montagnards furieux comprendraient qu'on avait tout inventé, ce qui ne manquerait pas d'arriver, j'étais quasiment sûr que l'un d'eux me tirerait dessus. Ça n'allait pas tarder : les troupes s'agitaient déjà.

– Qu'est-ce qui est le plus vraisemblable ? a grogné LaMothe. Qu'un monstre invisible ait enlevé mon Ellery en essayant de faire passer Parkins et ses hommes pour les coupables ? Ou que cette ordure de Californio l'ait réellement kidnappée ? Tout le monde sait qu'ils ont besoin d'une creuse-terre. Ces fermiers minables sont incapables de faire pousser quoi que ce soit.

– Laissez-moi vous dire une chose, est intervenu Léo, qui était étonnamment silencieux depuis quelque temps. Je ne voulais pas en parler, parce que je n'en suis pas fier, mais un Estre nous a attaqués il y a quelques jours. Il s'est introduit dans mon QG avec un Sépulcreux et a enlevé une sauvage très prometteuse, sous mon nez. Dans ma maison.

– Tu l'as vu ? a demandé Parkins.

Son garde du corps a fait pivoter son fauteuil roulant, qui flottait quelques centimètres au-dessus du sol irrégulier.

– Non, John, ces satanées créatures sont invisibles. Mais j'ai vu un homme voler à travers une pièce. Et la puanteur était épouvantable...

« Oh mon Dieu ! », ai-je pensé. Burnham avait pris H pour un Estre. C'était logique. H donnait des ordres à un Sépulcreux, et quand ils avaient retrouvé son corps, il n'avait pas d'yeux – donc pas de pupilles – pour le disculper.

– Je ne comprends toujours pas, a dit LaMothe. Pourquoi les Estres auraient-ils enlevé Ellery ? Il y a des particuliers plus faciles à kidnapper. Ont-ils des champs à cultiver ?

– Pour semer le chaos, a répondu sombrement Miss Wren. Quand les particuliers s'affrontent, les Estres prospèrent. Quand nous sommes distraits, ils peuvent continuer leur véritable travail.

– Qui consiste en quoi ? a voulu savoir LaMothe.

– Si seulement on le savait, a soupiré Miss Wren.

Pendant qu'ils discutaient, j'ai continué à faire semblant de trouver des indices. Miss Peregrine passait la moitié du temps à regarder les arbres. À deux reprises, elle a vu je ne sais quoi qui l'a incitée à me faire changer légèrement de trajectoire.

Et soudain, contre toute attente, je suis tombé sur ce que je feignais de chercher depuis le début. Je n'en croyais pas mes yeux.

Au centre d'une touffe d'herbe de la taille d'une empreinte de pied s'étalait une petite flaque noire. Je me suis arrêté net et penché pour l'examiner.

– Qu'est-ce qu'il y a, mon garçon ? a demandé Parkins.

– Un résidu ! me suis-je exclamé, triomphant.

Je me suis repris aussitôt en comprenant ma bourde :

– Euh, je veux dire... une très grosse goutte.

J'ai voulu vérifier s'il était encore frais. Mon doigt s'est enfoncé dans la substance visqueuse et j'ai éprouvé aussitôt une sensation de brûlure.

Cette saloperie était acide ! Avant d'essuyer mon doigt, je l'ai approché de mon nez et j'ai failli vomir quand l'odeur infecte de viande pourrie a empli mes narines.

C'était un Creux, sans aucun doute. Et pas n'importe lequel : celui que j'avais sorti de l'arène de combat des oursages. Celui qui, encore récemment, alimentait le Panloopticon.

– Je le connais ! Je reconnais son odeur.

– Un vrai limier, a commenté Léo, impressionné.

J'ai regardé Miss Peregrine, stupéfait. « Comment le saviez-vous ? »

Elle m'a souri.

J'ai remonté la piste – la vraie, cette fois – à toute vitesse. Les gouttes noires étaient plus rapprochées quand le Creux avait ralenti, et s'éspaciaient lorsqu'il avait accéléré. Je n'avais pas toujours besoin de voir les taches pour les localiser. J'en repérais certaines à l'odeur. Je me suis aperçu que je pouvais les sentir à trente, voire cinquante

mètres de distance.

Nous avons continué à longer la lisière des arbres jusqu'à la mine. Mais, arrivée à l'entrée, la piste bifurquait sur le côté, où j'ai trouvé une flaque de résidu de presque trente centimètres de diamètre. J'en ai déduit que la créature avait stationné un long moment sur place.

Alors que je me penchais pour l'examiner, j'ai entendu LaMothe appeler son garde du corps. Ils se sont accroupis pour ramasser quelque chose sur le sol. Quand ils se sont relevés, LaMothe a tendu une main vers Miss Peregrine. Un petit truc blanc se tortillait dans sa paume.

– De quoi s'agit-il ? a-t-elle demandé.

– Un des vers d'Ellery, a répondu LaMothe. Ils se fauillent sous son cache-œil quand elle est contrariée.

– Alors, on sait qu'elle est passée par ici. Comme le Sépulcreux.

– Voilà ! Vous l'avez, votre preuve ! s'est exclamé Parkins. C'est les Estres et leur Creux qui ont enlevé votre creuse-terre. Et ils lui ont fait quitter la boucle.

– Quelqu'un les aurait vus partir, a objecté Léo. On a des gardes postés partout.

– Pas s'ils sont sortis par là, l'a contredit LaMothe.

Il s'est dirigé vers un gros bloc de pierre adossé au flanc de la colline.

– Quelqu'un peut m'aider à pousser ça ?

Nous avons dû nous mettre à sept pour faire rouler le rocher et le décaler de quelques dizaines de centimètres sur le côté. Il dissimulait un tunnel qui s'enfonçait dans l'obscurité.

– Ça alors ! s'est étonné Parkins. Ça donne dans la mine ?

– Et à l'extérieur de la boucle, a ajouté Léo.

– Un Creux n'aurait eu aucune difficulté à déplacer ce rocher, ai-je souligné.

– Eh bien voilà, tout est clair ! a dit Parkins avec irritation. Maintenant, LaMothe, rends-moi ma fille, et que ça saute !

LaMothe a ri.

– Ah, mais non, ce n'est pas fini. Ça s'arrêtera quand on aura récupéré Ellery.

Parkins s'est mis à trembler de colère contenue.

– Écoute-moi bien, LaMothe. Est-ce que Burnham retarde les pourparlers de paix parce que les Estres ont enlevé sa sauvage ?

– C'est différent. J'ai été victime d'un acte de guerre alors qu'on était censés parler de paix.

– Monsieur LaMothe, soyez raisonnable, l'a imploré Miss Wren.

Il a reporté son agressivité sur elle :

– OK, voyons les choses autrement. Vous prétendez que les coupables sont les Estres évadés de votre prison. De deux choses l'une : soit vous n'êtes pas fichues de maintenir l'ordre chez vous, soit vous les avez laissés sortir exprès !

– C'est absurde ! s'est exclamée Miss Wren.

– Il n'a pas tort, a souligné Léo. Vous, les oiseaux, vous étiez censés avoir mis les Estres et leurs monstres hors d'état de nuire il y a des mois. Et les revoilà en liberté, qui commettent de nouveaux crimes. Comment pourrait-on faire confiance à quelqu'un d'aussi incompetent ?

LaMothe s'est retourné vers moi. Ses ratons laveurs ont sifflé à mon intention.

– Tu es le champion de l'enquête, à ce qu'il paraît ? Eh bien, à toi de jouer ! C'est le moment de faire tes preuves.

Il s'est approché de moi et m'a glissé une petite carte. C'était la photo d'une jeune fille portant un cache-œil. Une grande robe noire bouffante dissimulait le bas de son corps.

Miss Peregrine m'a arraché le cliché des mains.

– Pas question ! a-t-elle refusé. Jacob n'est pas impliqué dans cette affaire.

– C'est vous qui l'avez entraîné là-dedans, a répliqué LaMothe, les yeux brûlants comme des braises. Nettoyez votre bazar, Peregrine. Ramenez-moi ma creuse-terre, ou vous pouvez faire une croix sur vos accords de paix.



CHAPITRE SEPT

– **J**e suis infiniment désolée, Jacob ! Je ne me pardonne pas de vous avoir mis dans cette situation.

Miss Peregrine, Emma et Enoch ont remonté avec moi la piste des larmes de Sépulcreux dans les tunnels de la mine. Elle était assez facile à suivre pour l'instant, mais qu'en serait-il lorsque nous serions sortis de la boucle ?

– Et si je n'y arrive pas ? me suis-je inquiété. C'est la première fois que je suis un Creux à la trace. Je ne suis pas comme Addison, qui est capable de flairer les particuliers de loin...

– Ce que vous pouvez faire est encore mieux, m'a assuré Miss Peregrine. Tous vos sens vous informent de leur présence.

La piste nous a conduits à l'entrée de la boucle utilisée par les Américains, mais au pied d'un autre ascenseur. Le passage vers le présent s'est révélé beaucoup plus doux qu'à l'aller, et nous avons émergé dans une salle pleine de touristes.

– J'espère que vous vous êtes bien amusés ! a claironné un guide souriant, en plaquant un autocollant sur ma chemise.

J'ai visité une ancienne mine d'or, et tout ce que j'ai rapporté, c'est ce sticker pourri ! pouvait-on y lire.

Sur le tapis, à la sortie de la salle, j'ai aperçu une nouvelle tache noire. Le Sépulcreux était passé par là ; il était sorti dans le présent.

La traînée de larmes se poursuivait dehors, sur le trottoir, puis dans une rue latérale, et elle était de plus en plus facile à suivre. Je n'avais presque plus besoin de chercher les taches noires : mon nez, et surtout la légère crampe au creux de mon ventre m'indiquaient la direction à prendre. J'avais l'impression d'être un personnage de *cartoon*, attiré par une tarte en train de refroidir sur un appui de fenêtre.

En traversant le centre-ville bondé, j'ai craint un instant que les

vêtements de mes compagnons n'attirent l'attention sur nous, jusqu'à ce que je m'intéresse aux tenues des passants. La plupart portaient des costumes de cow-boys ou des robes de dames d'un autre temps. Même les bâtiments étaient vintage. Cette ancienne ville frontalière sans loi ni loi était devenue un parc d'attractions sur le thème du Far West. On pouvait s'y faire photographier en tenue d'époque, acheter des jambières de cuir, des chapeaux de cow-boy et des répliques d'os de buffle dans les boutiques de souvenirs, et assister aux reconstitutions de fusillades célèbres. L'une d'elles se déroulait justement sur la place principale. Une foule de touristes chauffés par le soleil et leurs enfants turbulents encourageaient les adversaires. J'ai inévitablement repensé à l'affrontement armé très réel qui avait lieu dans la boucle, et songé que cette ville était l'endroit idéal pour dissimuler son entrée. Personne, ici, ne risquait de s'intéresser aux allées et venues de particuliers en costumes étranges.

– Les normaux s'amuse à *faire semblant* de se tirer dessus ? s'est étonné Enoch.

– Ouvrez l'œil ! a soufflé Emma en dévisageant les passants. Murnau et ses acolytes sont peut-être encore dans les parages. On a intérêt à les voir avant qu'ils ne nous repèrent.

Sa remarque m'a brusquement ramené à la réalité : nous étions sur les traces des Estres, mais s'ils s'en rendaient compte, c'est eux qui nous prendraient en chasse. Ça m'a rappelé la question qui me trottait dans la tête depuis quelque temps, mais que je n'avais pas voulu poser devant les Américains :

– Miss P., comment avez-vous trouvé où commençait la piste du Sépulcreux ?

Emma a redressé subitement la tête.

– Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

– Il n'y avait aucun résidu dans la tente, ai-je expliqué. J'ai fait semblant d'en trouver. La vraie piste démarrait beaucoup plus loin, et c'est Miss P. qui m'y a conduit, je ne sais pas comment.

Je l'ai regardée avec curiosité. Elle m'a adressé un sourire de sphinx.

– Quand nous inspections la scène, j'ai compris que les Estres n'étaient jamais entrés dans la boucle de Marrowbone. Ils s'étaient contentés d'y envoyer leur Sépulcreux, avec quelqu'un d'autre. Une personne qui n'attirerait pas l'attention. C'est elle qui s'est introduite dans la tente de la jeune fille et l'a entraînée jusqu'à l'endroit où patientait le Sépulcreux, l'endroit où vous avez découvert les premiers

résidus.

– Mais comment avez-vous compris leur subterfuge ? ai-je insisté.

– Intuition d’Ombrune...

– Ouais, c’est ça ! a grommelé Enoch.

– Bon, d’accord, a cédé Miss Peregrine. J’ai remarqué des empreintes de pas, discrètes, mais inhabituelles, qui entraient et sortaient de la tente déchirée. Des semelles à crampons, très différentes des semelles lisses des bottes de cow-boys des Californios, ou des mocassins que portent la plupart des gens du Nord. La piste menait à l’orée du bois.

– Vous ne cesserez jamais de m’étonner, Miss ! s’est exclamée Emma.

– Et donc, qui est cette autre personne ? a demandé Enoch.

– Si j’en crois la pointure de la chaussure et mon intuition d’Ombrune, il s’agit d’une fille du même âge physique et de la même carrure qu’Ellery. Mais continuons à suivre la trace du Sépulcreux. Les Estres ne se hasardent nulle part sans Creux, et je doute qu’ils nous soupçonnent de les suivre ainsi. Vous avez l’avantage, du moins pour l’instant.

– Seulement s’ils continuent de voyager à pied, ai-je observé. S’ils sont montés dans une voiture...

Je m’attendais à ce que la piste cesse à tout moment, dans un parking, devant une place de stationnement vide.

– Enfermé dans une voiture avec un Sépulcreux..., a dit Enoch. Quel scénario dégoûtant !

– Dégoûtant ou pas, je n’aurais plus aucun moyen de les suivre. Il n’y aurait plus de résidus, et la piste olfactive serait beaucoup trop faible.

J’ai soupiré.

– Je ne suis pas un aussi bon limier que ça.

Miss Peregrine a haussé un sourcil.

– Vous pourriez vous surprendre, monsieur Portman. Regardez où vous nous avez menés.

J’ai levé les yeux. Nous étions aux abords d’une gare routière.

– Vous plaisantez ? s’est insurgée Emma. Ils auraient emmené un Sépulcreux dans un *car* ?

– Impossible ! ai-je affirmé.

Nous sommes entrés dans une salle d'attente grise et déprimante, qui n'avait pas dû être nettoyée depuis les années 1970. Des clochards dormaient dans les coins de la pièce ; les autres personnes présentes avaient l'air hagard et semblaient excédées de devoir patienter. J'ai suivi la trace des larmes noires jusqu'à la plate-forme d'embarquement, où elle s'interrompait brusquement.

Incroyable ! Ils avaient *vraiment* pris un car...

J'ai couru retrouver mes amis et j'ai vu Emma se précipiter vers moi, les yeux écarquillés.

– Le guichetier en a reconnu un ! m'a-t-elle annoncé en agitant les photos d'identité des Estres.

Elle m'a saisi par le bras pour me tirer vers le guichet.

– Je les ai vus, a confirmé l'homme derrière le comptoir, d'un air las. Ils ont pris le car de dix-sept heures pour Cleveland.

Il a reporté son attention sur le match de basket-ball qu'il regardait sur son téléphone. Miss Peregrine a frappé à la fenêtre.

– Combien d'arrêts y a-t-il entre ici et Cleveland ?

L'homme a soupiré. Il a sorti un papier d'un tiroir et l'a posé sur le comptoir.

– Voici l'horaire.

Elle l'a examiné.

– Cinq arrêts, a-t-elle dénombré. Pour un voyage d'environ mille six cents kilomètres.

Elle a encore frappé à la vitre.

– À quelle heure part le prochain car pour Cleveland ?

– Dans quarante-cinq minutes, a répondu l'employé sans lever les yeux.

Miss Peregrine s'est tournée vers moi avec un sourire satisfait.

– Vous voyez, monsieur Portman ? Juste au moment où vous alliez perdre espoir.

– On va s'arrêter aux mêmes endroits qu'eux, a dit Emma. Tu pourras regarder s'il n'y a pas de truc gluant...

Elle s'est frotté les mains, tout excitée, comme chaque fois qu'un plan se concrétisait, ou qu'elle entrevoyait la solution d'un problème épineux. C'était l'une des choses que j'aimais chez elle, et que

j'aimerais toujours.

- Moi qui espérais passer la nuit dans mon lit..., a râlé Enoch.
- Tu peux encore, lui ai-je répondu. Personne ne t'oblige à venir.
- Il vient, a dit Emma. C'est juste qu'il ne perd jamais une occasion de se plaindre.



Nous nous sommes assis sur un banc de métal, dans une partie déserte de la salle d'attente. Un téléviseur à pièces hors service était fixé sur l'accoudoir. Ma tête pesait une tonne, et j'avais les nerfs à fleur de peau. Pourtant, j'aurais pu m'endormir si je m'étais allongé. L'équilibre de notre monde était perturbé et tout menaçait de s'écrouler, mais Emma et Enoch commentaient en riant les tenues vestimentaires des gens normaux que nous avions croisés en ville, et Miss Peregrine regardait autour d'elle d'un air serein, perdue dans ses pensées. Peut-être étaient-ils tellement habitués à vivre sous la menace de catastrophes imminentes que ça ne les affectait plus vraiment. Je ne pouvais pas en dire autant.

– Pourquoi êtes-vous tellement certains que je peux réussir ? leur ai-je demandé en m'efforçant de cacher mon agacement.

Emma a haussé les épaules.

– Parce que tu es Jacob.

– Je n'ai jamais dit que tu pouvais réussir, a objecté Enoch. Mais cette entreprise avait l'air plus intéressante que de glisser des marque-pages dans des atlas avec Millard toute la journée.

Je me suis tourné vers Miss Peregrine, la sagesse incarnée.

– Qu'arrivera-t-il si je perds la piste et que je n'arrive pas à les retrouver ? Que se passera-t-il si on ne peut pas leur ramener la fille ?

« Dites-moi que ce ne sera pas grave. Dites-moi que ce ne sera pas la fin du monde si j'échoue. »

– Que se passera-t-il ? a-t-elle soupiré. Les Américains pourraient perdre confiance en nous, se retirer de la Conférence et retourner se battre entre eux. Mais ils peuvent aussi se déclarer la guerre immédiatement, quoi qu'on fasse.

Elle a prononcé ces mots avec une telle désinvolture que j'en suis resté bouche bée.

– Je ne comprends pas, est intervenue Emma. Ça n'a pas l'air de vous soucier.

– Cela me soucie beaucoup, au contraire. Avec les autres Ombrunes, nous ferons notre possible pour que les négociations aboutissent, quoi qu'il arrive. Mais nous ne pouvons pas signer cet accord de paix à la place des Américains. Il faut d'abord qu'ils le souhaitent. Il n'est pas question de les forcer. Et même si nous forçons un accord solide, il est toujours possible qu'il soit violé un jour ou l'autre.

– Alors, pourquoi nous embarquer dans cette aventure ? a demandé Enoch. Si ça n'a pas d'importance, pourquoi se donner la peine de sauver cette fille ?

Miss Peregrine a perdu son expression paisible et plissé les yeux.

– Ce n'est pas la fille qui m'intéresse, a-t-elle admis. Ce sont les Estres.

Emma a paru choquée. D'ordinaire, Miss Peregrine ne nous parlait pas aussi brutalement. Mais elle avait apparemment décidé de nous traiter comme des adultes.

– Cet enlèvement ne devait rien au hasard. Je n'adhère pas à la théorie de Miss Wren, qui pense qu'il visait seulement à semer le chaos et à saboter les pourparlers de paix.

– Quel serait son but, alors ? ai-je voulu savoir.

– Suivez les Estres, a-t-elle répondu. Observez-les. Nous le découvrirons peut-être.

– Et la fille ? a demandé Enoch.

– Ramenez-la si vous pouvez, mais ne prenez pas de risques inutiles. Je pourrais supporter d'innombrables échecs personnels. Pas de perdre l'un d'entre vous.

– Que ferez-vous pendant ce temps-là ? s'est enquis Enoch.

– Je monterai la garde.

Emma a paru surprise.

– Vous ne venez pas avec nous ?

– Pas exactement. Mais je ne serai jamais loin. Ah... et je vous suggère d'emmener Hugh.

Enoch a incliné la tête.

– Ça, c'est bizarre...

– Peut-il être là dans une demi-heure ? ai-je demandé en jetant un

coup d'œil à l'horloge murale.

– Il devrait arriver d'une minute à l'autre. Je l'ai fait appeler depuis un petit moment, déjà.

Au même instant, Hugh est entré dans la salle, escorté par Ulysse Critchley. Il nous a salués de loin, un sourire aux lèvres.

– Pourquoi Hugh ? a demandé Enoch à voix basse. Si vous pensiez qu'on avait besoin de renforts, pourquoi pas – je ne sais pas – Bronwyn ?

– Parce qu'il est compétent et altruiste, a dit Miss Peregrine. Et franchement, il a besoin d'un peu d'aventure pour oublier Fiona.

Je n'ai pas songé à discuter. Le pauvre garçon passait tous ses moments libres à se faire un sang d'encre.

Le nom et le logo de la compagnie d'autocar étaient empruntés à un personnage de la littérature pour enfants (il pouvait voler, était ami avec des fées, portait un chapeau à plume et vivait sur une île où personne ne vieillissait). Le contraste entre son visage souriant de dessin animé, peint sur le flanc de l'autocar, et la gare routière décrépite était presque risible.

Mes amis sont montés à bord. J'allais les suivre, quand Miss Peregrine m'a pris à part.

– Vous avez rêvé de lui, n'est-ce pas ? De mon frère...

J'ai oublié un instant de respirer.

– Oui.

– Et ces rêves vous ont semblé être davantage que de simples cauchemars, a-t-elle ajouté. Comme s'il était dans votre tête.

J'ai opiné du chef, tel un robot.

– Oui.

– Je les ai faits aussi.

– C'est vrai ?

– Il essaie probablement de nous atteindre à travers nos songes. Pour nous tourmenter. Après tout, nous sommes les deux personnes qu'il déteste le plus au monde, et qu'il tient pour responsables de sa débâcle. Mais rassurez-vous, Jacob. Nous narguer avec des visions est la *seule* chose qu'il puisse faire.

– En êtes-vous sûre ? Et s'ils essayaient de le faire revenir ?

Elle a secoué vigoureusement la tête.

– C’est impossible ! Il est coincé dans un trou très profond, et il y restera pour l’éternité. Ça, je vous le promets.

– Mais cela ne les empêchera pas d’essayer, ai-je insisté. Vous croyez que c’est leur objectif ? Essayer de ramener Caul ?

Miss Peregrine a jeté un coup d’œil soupçonneux autour d’elle.

– Je vous en prie, baissez la voix. Et ne laissez pas votre imagination vous emporter. Rappelez-vous : Bob le Révélateur a aussi prédit beaucoup de choses qui ne se sont jamais réalisées. Concentrons-nous sur la tâche qui nous attend, et n’accordez pas trop de crédit à ces cauchemars. Et, s’il vous plaît, n’en parlez pas aux autres.

J’ai hoché la tête.

– Entendu.

– Mais la prochaine fois qu’il vous apparaîtra en rêve, dites-le-moi, a-t-elle conclu.

Le car a démarré et mes amis m’ont fait signe derrière les vitres. J’ai grimpé dans le véhicule à la hâte.



– Je vous ai apporté des cadeaux, a dit Hugh en fouillant dans un petit sac posé sur ses genoux.

On roulait depuis une dizaine de minutes seulement, et Enoch dormait déjà. Il s’est réveillé pour l’occasion. Emma et moi nous sommes penchés en avant pour regarder de l’autre côté de l’allée centrale.

– Quand les autres ont su que j’allais vous rejoindre, ils m’ont donné des choses pour vous. Claire nous a préparé des sandwiches à la viande.

Hugh en a sorti plusieurs, enveloppés dans du papier brun, et nous les a distribués.

– Sous-vêtements et chaussettes de rechange, de la part de Bronwyn. Oh, bien ! Horace nous a mis deux pulls en laine de mouton.

– Super ! s’est réjoui Enoch. Je me demandais ce qu’ils étaient devenus.

– Ils ont été un peu mangés par les mites, mais Horace les a reprisés pendant son temps libre.

– Ils résistent aux balles, mais pas aux mites ? s’est étonnée Emma.

– Les mites de l’Arpent du Diable rongent le métal, a expliqué Hugh.

– Et la chair, à ce qu'on dit, a ajouté Enoch. Quelle merveilleuse espèce !

Hugh a brandi un livre tout corné.

– L'exemplaire d'Olive de *La planète du particulier :Amérique du Nord*, a-t-il annoncé.

Une feuille est tombée d'entre les pages quand il l'a secoué.

– Et Millard y a glissé une carte récente des boucles américaines.

Puis il m'a tendu une petite boîte.

– Et ça, c'est pour toi.

– De la part de qui ?

Il m'a fait un clin d'œil.

– Devine.

Un petit mot était écrit sur la boîte, d'une jolie écriture ronde.

Le coucher de soleil que tu as manqué.

Quand je l'ai ouverte, un flot de lumière ambrée s'en est échappé en scintillant, tels des grains de poussière pris dans un rayon de soleil. Ils ont tourbillonné autour de moi, m'éblouissant un bref instant, avant de disparaître. La peau de mon visage m'a picoté agréablement.

– Waouh ! s'est exclamé Hugh. C'était magnifique.

– Carrément ! a dit Enoch.

– Quelqu'un aurait pu le voir, a grommelé Emma.

Mais la douzaine d'autres passagers de l'autocar étaient absorbés par leurs téléphones ou regardaient par la fenêtre, et personne n'avait rien remarqué.

– Ne sois pas jalouse, l'a taquinée Enoch. Ça ne te va pas.

– Quoi ? J-je ne suis pas jalouse..., a-t-elle bégayé en fronçant les sourcils. Oh, et puis ferme-la !

Elle s'est levée pour aller s'asseoir ailleurs.

– Ne fais pas attention à elle, a dit Enoch. Elle met du temps à digérer ce genre de choses. Elle s'est plainte d'Abe pendant un demi-siècle.

– Si on regardait cette carte des boucles, ai-je suggéré pour changer de sujet.

Je me suis glissé sur la banquette d'Enoch et Hugh et nous l'avons

dépliée sur nos genoux. Très vite nous avons été captivés par l'étrangeté du document. J'avais déjà vu des cartes de boucles calligraphiées en lettres dorées, dans des atlas reliés de cuir qui pesaient une tonne. J'en avais vu gribouillées sur des sets de table de restaurant, dessinées par-dessus d'autres cartes ; j'avais même consulté des itinéraires tracés avec des punaises et des fils. Mais je n'avais jamais rien vu de tel.

C'était une vraie carte, moderne, comme celles qu'on achète dans les stations-service. Mais ce qu'il y avait d'étrange, c'était les publicités sur les côtés.

Des publicités pour des boucles, qui vantaient leurs avantages comme s'il s'agissait de vulgaires relais routiers.

Repas chauds à toute heure, disait l'une. Hébergement de style hôtelier.

Une autre promettait une « journée en boucle sans désastre ». *Un temps idéal, des normaux paisibles. Venez goûter à notre hospitalité !*

Une troisième proposait un *séjour reposant assuré par des gardiens de la paix armés. 10 % de réduction sur présentation du coupon ci-dessous.*

– C'est quoi, ce pays bizarre ? s'est étonné Hugh.

– Un pays sans Ombrunes, a répondu Enoch.

Le monde des particuliers avait de nombreuses caractéristiques, mais il ne m'avait jamais paru soumis à la logique du capitalisme. Cela dit, les particuliers américains étaient très différents de ceux que j'avais connus en Europe. Cela me paraissait évident depuis que j'avais fait la connaissance de H, quelques semaines plus tôt.

– Une boucle-hôtel, a dit Enoch d'un air ensommeillé. Le paradis...

– Ne te fais pas trop d'illusions. Ça m'étonnerait que les Estres s'intéressent au confort matériel.

– Il faudra bien qu'ils s'arrêtent quelque part, a-t-il insisté. La fille qu'ils ont enlevée vivait dans une boucle. Elle vieillira en accéléré s'ils ne la mettent pas à l'abri.

– En supposant qu'ils aient besoin de la garder en vie, a dit Hugh.

– Ils se sont donné beaucoup de mal pour l'enlever, a souligné Enoch. À mon avis, ils n'ont pas fait ça juste pour la laisser tomber en poussière.

Nous avons poursuivi notre chemin. Le soleil déclinait. Enoch et Hugh s'amusaient à taquiner les autres passagers en utilisant l'une des abeilles de Hugh. Enoch faisait de son mieux pour remonter le moral de notre ami, et ça me l'a rendu un peu plus sympathique. Il avait bon

cœur, même s'il prenait un malin plaisir à jouer les crétins.

J'ai regagné mon siège et je me suis assoupi, un des pulls d'Horace calé entre ma tête et la fenêtre. Des rêves désagréables, que j'oubliais au fur et à mesure, sont venus perturber mon sommeil.



Je me suis réveillé en sursaut. Quelqu'un venait de s'asseoir près de moi.

C'était Emma.

Elle avait les mains croisées sur les genoux et paraissait tendue. Elle a jeté un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer qu'Enoch et Hugh ne nous écoutaient pas. Voyant qu'ils dormaient, elle s'est décidée à parler.

– Il faut qu'on en discute..., a-t-elle commencé. De ce qui s'est passé entre nous.

Ça a achevé de me réveiller.

– Ah, ai-je dit en me frottant la figure. D'accord. Je pensais qu'on avait plus ou moins...

« ... convenu de ne pas en parler », ai-je achevé en silence.

– J'ai essayé de ne pas y penser, a-t-elle avoué. De faire comme si ça n'existait pas. De me dire qu'on n'avait jamais été autre chose que des amis. Mais ça ne marche pas.

– C'est clair.

« Chaque fois que quelqu'un parle de Noor, tu deviens morose. »

– Je voulais juste m'excuser encore une fois. Je suis désolée pour ce que j'ai fait. Je n'aurais pas dû l'appeler.

Une vague d'émotions complexes a enflé dans ma poitrine. Ça paraissait tellement dérisoire, dit comme ça. J'avais rompu avec Emma à cause d'un coup de fil. Au fond de moi, je me demandais encore si je n'avais pas exagéré. Si je lui avais brisé le cœur pour une brouille.

– Tu l'as fait souvent ? lui ai-je demandé. Appeler Abe ?

– Non. Seulement cette fois-là, sur la route. Et c'était juste pour lui dire au revoir.

Je ne savais pas si je devais la croire. Ni même si je m'en souciais. Soudain, les sentiments que j'avais ressentis ce jour-là m'ont à

nouveau submergé. La triste certitude qu'elle n'avait jamais vraiment été à moi, et qu'elle ne le serait jamais. Que je m'étais leurré parce que j'aimais l'idée qu'une fille comme Emma puisse m'aimer.

– D'une certaine façon, je suis content que tu l'aies fait, ai-je avoué. Ça m'a obligé à affronter un truc que je refusais de voir en face.

– Quoi ? m'a-t-elle demandé timidement.

– C'est toi-même qui me l'as rappelé, il y a quelques jours. Je ne suis pas Abe, et je ne le serai jamais.

– Oh, Jacob ! Je regrette d'avoir dit ça. J'étais en colère.

– Je sais. Et c'est pour ça que tu t'es laissée aller à l'honnêteté. Parce que la vérité, c'est que tu l'aimes toujours. Elle est restée silencieuse. C'était sa réponse.

C'était simple.

Elle n'avait pas pu s'empêcher de tomber amoureuse de moi, parce que je lui rappelais mon grand-père, par plein d'aspects. Et je ne lui avais pas brisé le cœur, parce qu'elle ne me l'avait jamais vraiment donné.

– Je ne veux pas que tu me détestes, a-t-elle murmuré.

Elle a baissé la tête. Elle avait l'air si jeune à cet instant, sous cette lumière. Elle m'a fait de la peine.

– Je ne pourrai jamais te détester.

Sa tête est tombée contre mon épaule, et je l'ai laissée.

Il faisait presque nuit. J'ai regardé un dernier rayon de soleil cramoisi disparaître derrière les montagnes, au loin. La campagne alentour s'est fondue dans un bleu triste.

– Alors qu'est-ce qu'il t'a dit ? ai-je voulu savoir. De quoi avez-vous parlé quand tu lui as téléphoné ?

– De pas grand-chose, en fait.

Elle a soupiré.

– Il était fâché. Il m'a reproché de l'avoir appelé.

– Tu n'as pas pu t'en empêcher.

Emma a ajouté, si bas que je l'ai à peine entendue :

– Il m'a dit que je le dérangeais en plein dîner. Et il a raccroché.

Quand elle a levé les yeux, ils étaient pleins de larmes.

– Je me suis sentie stupide. Puis j'ai dû te rejoindre dans la voiture,

et faire comme si de rien n'était.

J'ai eu un petit spasme douloureux. Puis une pensée inattendue m'a traversé l'esprit : mon grand-père était-il un goujat ?

Je lui ai passé un bras autour des épaules.

– Je suis désolé, Em.

– Il ne faut pas. J'avais besoin de l'entendre. De le laisser partir, enfin.

Enfin. Mais trop tard pour nous.

– Je sais qu'on ne peut plus avoir l'intimité qu'on avait, a-t-elle admis. Mais on était aussi des amis. Et ça, c'était réel. Et c'était important.

– Ça l'est toujours, ai-je assuré.

Une digue a cédé en elle. Ses épaules se sont mises à trembler.

Je pensais ce que je lui avais dit.

Je la trouvais toujours merveilleuse, pleine de qualités inestimables. Seulement, ces qualités ne me rendaient plus amoureux d'elle. Plus comme avant.

– Merci, a-t-elle dit en reniflant. Alors, on fait comment ?

– Comme ça, ai-je répondu en la serrant dans mes bras. Et maintenant, je pense qu'on devrait essayer de dormir un peu.



On m'a tapoté le bras, et Emma a chuchoté :

– On s'est arrêtés.

J'ai cligné des yeux. Il faisait nuit noire, et nous étions arrivés dans une gare routière de l'Iowa.

– Passe le premier, a dit Enoch en me poussant devant lui dans l'allée centrale.

Une fois dehors, j'ai inspecté le sol du parking, à la recherche de résidus de Sépulcreux. Rien. Ils n'étaient pas descendus ici.

Nous sommes entrés dans la gare, où une petite aire de restauration était ouverte toute la nuit. Enoch et Hugh ont dévoré des hot-dogs caoutchouteux, tandis qu'Emma mangeait un burrito haricots-fromage. Pour la première fois depuis près d'un siècle, mes amis avaient recommencé à vieillir normalement, jour après jour. C'étaient des

adolescents en pleine croissance, et ils étaient tout le temps affamés. Pas moi. J'avais l'estomac noué, et la seule idée de manger me donnait la nausée. « C'est étrange, ai-je songé, comme mes amis me semblent parfois âgés, alors qu'à d'autres moments, j'ai l'impression d'avoir plus de maturité qu'eux. »

Nous sommes remontés dans le car, qui a redémarré.

Je sombrais dans un sommeil anxieux quand, un peu avant l'aube, Emma m'a secoué pour me réveiller.

On roulait au pas sur l'autoroute, coincés dans un bouchon interminable. Quelque part devant nous, des gyrophares clignotaient.

J'ai eu un mauvais pressentiment.

Les trois voies de circulation se sont réunies en une seule, et peu après, la scène nous est apparue. Un grave accident s'était produit, qui donnait lieu à un ballet morbide de voitures de police, d'ambulances et de camions de pompiers, éclairés par des signaux lumineux. Des policiers faisaient la circulation. Sur l'asphalte, un tourbillon de grosses traces de pneus noires, qui s'arrêtait à l'arrière d'un autocar accidenté, témoignait de sa trajectoire chaotique.

– Oh mon Dieu ! a chuchoté Emma, le visage balayé par des éclairs rouge et orange.

– Vous croyez que c'est leur car ? a demandé Hugh.

– Il faut en avoir le cœur net, ai-je décidé.

Enoch s'est contenté de hocher la tête.

La circulation était totalement à l'arrêt. J'ai poussé mes amis vers la porte, et nous sommes descendus sur la chaussée, malgré les objections du chauffeur.

– La police ne nous laissera pas fouiner sur les lieux d'un accident, ai-je prédit.

– Tu serais surpris de voir qu'on peut entrer n'importe où quand on fait semblant d'y être autorisé, a dit Emma.

Quelques secouristes allaient et venaient encore autour de l'épave, mais l'accident remontait visiblement à plusieurs heures, et les blessés avaient été évacués depuis longtemps.

Le car gisait sur le côté, tel un géant abattu. Les lumières clignotantes éclairaient par intermittence sa carcasse tordue et déchiquetée. Il avait apparemment quitté la route, basculé sur le flanc et dérapé jusqu'à la lisière d'un petit bois en creusant une ornière dans le sol. Je n'ai pas vu d'autres véhicules accidentés dans les parages.

Comme si le chauffeur avait perdu le contrôle tout seul.

Je n'ai pas mis longtemps à trouver la trace de résidus de Sépulcreux. Il y avait des éclaboussures noires tout autour du car et une traînée conduisait dans le sous-bois. Aucun policier ni secouriste ne se trouvait dans les parages.

J'ai remonté la piste, suivi par mes amis. Une dizaine de mètres après la lisière des arbres, Emma a fait jaillir une flamme dans sa main pour éclairer notre chemin.

Nous avons contourné un tas de détritrus, puis quelques buissons hérissés d'épines avant de repérer la jeune fille, allongée sur un lit de feuilles.

Elle était mal en point. Sa tête blessée saignait abondamment, et une de ses jambes, coincée sous son corps, était bizarrement tordue.

Nous nous sommes précipités vers elle.

– Allez chercher des secours ! a crié Emma.

Hugh est reparti en courant.

Ellery était pâle et menue, et n'avait qu'un œil. Le cache-œil qui couvrait son orbite vide sur la photo avait disparu. À sa place, il y avait un trou noir et plissé.

En attendant l'arrivée des secours, nous avons tenté de découvrir ce qui s'était passé. Mais la jeune fille était désorientée et perdait régulièrement connaissance.

– Ils voulaient que je pleure, hoquetait-elle. Les hommes aux yeux blancs. Ils m'ont fait pleurer.

Alors qu'elle prononçait ces mots, un petit ver blanc est sorti de son orbite. Il a dégringolé sur son visage, puis par terre, où une centaine d'autres se tortillaient déjà sur les feuilles mortes.

J'ai failli vomir. Emma et Enoch sont restés impassibles.

– Ils l'ont volée, a-t-elle dit, en redoublant de larmes. Ils me l'ont enlevée.

– Qui ça ? a demandé Emma.

– *Maderwurm*, a-t-elle chuchoté d'une voix chevrotante. Elle va mourir. Elle ne peut pas vivre à l'extérieur.

Emma, Enoch et moi avons échangé des regards pleins d'effroi.

– Où sont passés les hommes ? ai-je demandé.

– Disparus, a répondu Ellery. Vous allez les tuer ?

- Sans aucun doute, a assuré Enoch.
- Mais pas la fille, a-t-elle enchaîné. Elle ne voulait pas faire ce qu'elle a fait. Ils l'ont forcée.
- Quelle fille ?
- Elle a réussi. Elle a arrêté le car.
- Comment ?
- Avec ses lianes. Et elle m'a offert des fleurs... des fleurs magnifiques.

Ellery a commencé à convulser à l'arrivée des secouristes. Leurs lampes torches ont éclairé la scène et nous nous sommes écartés pour les laisser s'occuper d'elle.

La blessée gémissait de plus belle. Il y avait manifestement un autre problème, mais les secouristes nous dissimulaient la scène. Soudain, l'un d'eux a poussé un juron.

- C'est quoi, ce bordel ? s'est exclamé un de ses collègues.

Le petit groupe s'est éloigné d'Ellery, qui est redevenue visible. Elle tremblait violemment et sa tête était entourée d'un cocon de fils soyeux.

- Mon Dieu ! s'est exclamé Enoch. Elle vieillit en accéléré !

Ce que j'avais pris pour un cocon était en réalité les cheveux qui jaillissaient de son cuir chevelu à toute vitesse. Ils se décoloraient à mesure qu'ils poussaient, passant du brun à l'ivoire.

Une rafale a agité les branches et soulevé un nuage de feuilles mortes. Un hélicoptère atterrissait à l'orée du bois. Nous nous sommes accroupis pour l'observer, sans trop savoir quoi faire. Plusieurs personnes ont sauté de l'habitable et couru vers nous.

C'étaient les Américains. LaMothe et son garde du corps ont surgi dans les bois en criant le nom d'Ellery, suivis par Miss Peregrine, MissWren et Miss Coucou. Les Ombrunes sont passées devant nous sans nous accorder un regard. Quant aux secouristes, qui avaient déjà pris leurs distances avec la blessée, ils ont filé sans demander leur reste. Pendant que les Américains se penchaient sur Ellery, j'ai vu les Ombrunes verser le contenu d'un flacon de verre dans sa bouche entrouverte.

J'ai compris qu'elles essayaient de sauver la jeune fille, qui continuait de vieillir à vue d'œil. En trente secondes, sa peau était devenue fine et translucide ; son œil avait pris un aspect laiteux.

Comme les Ombrunes ne pouvaient rien faire de plus pour elle, les Américains l'ont emportée. Miss Peregrine est venue nous rejoindre sous l'arbre où nous étions tapis. Emma s'est jetée à son cou.

– Miss ! s'est-elle écriée. Où étiez-vous ?

– Je veillais sur vous, comme promis, a répondu l'Ombrune, les cheveux ébouriffés par le souffle de l'hélicoptère. Et bien m'en a pris...

– Ellery va mourir ? s'est affolé Enoch.

– On lui a administré un sérum d'urgence pour ralentir le vieillissement, mais elle risque quand même d'y passer. Où est Hugh ?

– Parti chercher de l'aide, a dit Emma.

L'Ombrune a paru soucieuse. Gagnés par son inquiétude, nous avons rebroussé chemin en courant dans le sous-bois.

Hugh rôdait autour de l'autocar accidenté. Il avait profité de la distraction des policiers, intrigués par l'hélicoptère, pour entrer dans le périmètre réservé. Nous l'avons rejoint près de l'épave.

De près, j'ai vu que les pneus avaient éclaté. Les essieux étaient brisés. Hugh tirait sur une espèce de corde emmêlée autour de l'un d'eux, obstruant les passages de roues.

– Ellery a parlé de cordes, a signalé Emma. Elle a affirmé qu'une jeune fille avait utilisé des cordes pour arrêter le véhicule.

– Vous aviez raison, ai-je dit à Miss Peregrine. Il y avait une deuxième personne. Une fille.

En m'approchant de Hugh, j'ai constaté qu'il ne tenait pas une corde, mais une liane.

– C'est quoi, ça ? s'est étonnée Emma en ramassant une tige épineuse ornée de délicates fleurs violettes.

– Ellery a aussi parlé de fleurs, ai-je rappelé. La fille lui en a offert.

Enoch en a prélevé une sur la liane.

– Je les reconnais. Elles poussaient tout autour de notre maison, à Cairnholm...

Hugh n'avait toujours rien dit. Il a pris la fleur d'Enoch et l'a tendue dans la lumière clignotante d'un gyrophare.

– Miss ? a-t-il murmuré, le regard éperdu. C'est un églantier.

Miss Peregrine s'est tournée vers lui. Elle l'a fixé dans les yeux et a hoché la tête avec sérieux.

– Oui, Hugh.

– Je ne saisis pas, ai-je avoué.

Les autres avaient tous l'air d'avoir compris.

– C'était la fleur de Fiona, m'a expliqué Emma. Elle les faisait pousser sans le vouloir. Elles jaillissaient parfois derrière elle quand elle marchait.

J'ai senti l'air se raréfier. Un léger vertige s'est emparé de moi.

– Êtes-vous en train de dire que... ?

Enoch a regardé les lianes.

– Il n'y a que Fi qui ait pu faire ça.

– Oh mon Dieu, a crié Hugh, les joues ruisselantes de larmes. Elle est vivante !

Emma l'a serré dans ses bras. Il s'est abandonné contre elle, à la fois ravi et bouleversé.

– Ils l'ont capturée. Oh mon amour ! Oh mon Dieu !

– Nous la délivrerons, Hugh, a assuré Miss Peregrine. N'en doutez pas une seconde.

CHAPITRE HUIT

Les Américains nous ont proposé de nous transporter dans leur hélicoptère : il était assez grand pour nous tous, et c'était le moyen le plus rapide de quitter les lieux. Nous avons attendu que l'engin soit prêt à décoller en flânant, exténués, entre les véhicules de secours. Miss Wren s'est débrouillée je ne sais comment pour tenir les policiers à distance en leur racontant une histoire à dormir debout, ou grâce à quelques effacements de mémoire savamment dosés. LaMothe, toujours sur le qui-vive, arpentait les lieux d'un air anxieux pendant que Miss Coucou et Miss Peregrine s'occupaient d'Ellery, appliquant du baume sur son front et des gouttes dans son œil. Son orbite vide, autrefois recouverte par un cache-œil, était à moitié masquée par ses cheveux longs. Un ver pâle a pointé la tête entre les mèches argentées. Je me suis détourné avec un frisson de dégoût, mais ça n'a pas suffi à apaiser mon envie de vomir.

Hugh était au bord de l'hystérie. Emma et Enoch tentaient de le calmer, sans succès. Il ne cessait d'éclater en sanglots. Je me suis approché de lui, mais Emma l'a attiré à elle et l'a enlacé en lui chuchotant quelque chose à l'oreille. Elle m'a arrêté d'un regard.

– Laisse-moi m'en occuper, a-t-elle articulé en silence.

Je n'ai pas insisté.

Je me suis retrouvé momentanément seul, inutile, et en même temps soulagé qu'on n'attende rien de moi. Malgré tous mes efforts pour rester vigilant, la fatigue que je combattais depuis des heures a fini par m'assommer et m'a embrouillé l'esprit. Accoudé contre une voiture de police, j'ai regardé Miss Coucou arpenter nonchalamment la bande d'arrêt d'urgence pour effacer la mémoire des badauds bloqués dans l'embouteillage, qui s'intéressaient un peu trop à nous. Je me suis retenu de rire. Je me sentais étourdi.

Une voix m'a arraché à ma somnolence.

Ça fait plaisir de te revoir.

Les poils de ma nuque se sont dressés et je me suis raidi. Son timbre était doux et chantant, mais venimeux et étrangement familier. J'ai jeté un coup d'œil alentour. Aucun inconnu ne s'était approché de moi.

Alors ? Tu es content ? a repris la voix.

Les mots semblaient prendre naissance quelque part au fond de moi, comme si mon esprit les fabriquait. J'étais tellement épuisé que je me suis demandé si je ne vivais pas un rêve éveillé. Un cauchemar, plutôt.

De petits bruits déplaisants – des claquements de lèvres, des sons vocaliques – emplissaient ma tête. Des manifestations exagérées de bien-être, comme si quelqu'un se blottissait dans des draps chauds et propres au retour d'une longue journée de labeur.

Mm-mmm, a chuchoté la voix. *Ça va beaucoup mieux. C'est si bon de retrouver ses petites habitudes...*

– Qui est là ? ai-je aboyé en pivotant brusquement.

– Jacob, ça va ? m'a demandé Emma, l'air soucieux.

Je l'ai regardée en clignant des paupières, effrayé. Un instant, j'avais oublié où j'étais.

– Ouais, ai-je menti. Désolé, je crois que je me suis assoupi. J'ai besoin d'aller faire un tour. Prendre l'air. Me vider la tête.

Emma a acquiescé distraitement. Comme Enoch, elle était trop préoccupée par l'état de nerfs de Hugh pour s'intéresser durablement à mon comportement étrange. Alors, j'ai marché, en prenant soin de ne pas aller trop loin. Juste assez pour chasser la voix de ma tête et me convaincre de mes propres mensonges : ce n'était rien. Je n'avais rien entendu.

Je me suis frayé un chemin à grands pas décidés dans le dédale des véhicules de secours, sans but précis. La brise nocturne, agréable au début, est peu à peu devenue agressive. Une rafale s'est enroulée autour de mes jambes et m'a fait basculer contre le hayon arrière d'une ambulance. Et j'ai à nouveau entendu la voix :

Un nouveau monde se profile, a-t-elle chuchoté, *et il sera magnifique...*

– Qui es-tu ? ai-je demandé en sifflant dans les ténèbres.

Un vieil ami.

– Qu'est-ce que ça signifie ? ai-je insisté, le cœur battant la chamade.

Un rire a fusé. Un son rauque et sinistre. Puis des mots familiers :

Bientôt tous les pays sombreront dans l'horreur

Des conflits, connaîtront l'ignoble puanteur

Des cadavres suintants des hommes et des bêtes,

Sur le sol dévasté, en proie à la tempête.

J'ai perçu un cliquetis de serrure. L'instant d'après, le hayon de l'ambulance s'est ouvert à la volée, manquant de me faire tomber à la renverse. Malgré ma panique, j'ai scruté la pénombre de l'habitacle, mû par une étrange intuition. Je ne savais même pas ce que je cherchais jusqu'à ce que je le voie. Jusqu'à ce qu'il me paraisse évident qu'il était là.

Un corps étendu sous un drap. Immobile.

Mon instinct me criait de fuir. D'appeler au secours. De sauter dans le premier avion pour la Floride, afin de retrouver ma vie d'avant. Ma vie sans surprises.

Je l'ai fait taire et j'ai grimpé dans l'ambulance. Le cœur battant, j'ai soulevé un coin du drap. La tête d'un jeune homme mort est apparue, la moitié du visage déchiquetée.

Mon Dieu.

Un vieil ami, avait dit la voix qui s'échappait de la bouche ensanglantée du cadavre. *Je reviendrai bientôt...*, a-t-elle ajouté.

J'ai lâché le drap, pris de tremblements.

Dans la cabine, la radio s'est allumée brusquement, diffusant une chanson à plein volume. *With a little help from my friends*.

Une série de frissons a couru le long de ma colonne vertébrale. J'avais l'impression de délirer, de perdre contact avec la réalité. Je me suis rué hors de l'ambulance et je suis rentré de plein fouet dans Enoch, qui m'a attrapé par les épaules, les yeux écarquillés.

– Où étais-tu passé ? a-t-il crié pour couvrir le vrombissement de l'hélice, que je venais seulement de remarquer.

Il m'a entraîné vers l'hélicoptère sans attendre ma réponse.

– Viens vite ! On n'attend que toi pour décoller.



Deux minutes plus tard, nous étions dans les airs, sanglés aux sièges,

des casques audio sur les oreilles. Ellery était étendue sur les genoux de LaMothe et de son garde du corps, qui s'étaient assis au premier rang, tandis que nous nous entassions à l'arrière. Miss Wren et Miss Coucou avaient pris leurs formes d'oiseaux pour libérer de la place. Elles étaient perchées près du pilote et scrutaient le ciel de l'aube. Les Ombrunes avaient fait tout leur possible pour stabiliser l'état d'Ellery, mais le seul moyen de lui éviter la mort était de la ramener dans une boucle. Nous avons donc mis le cap sur la plus proche, située dans une ville marécageuse du nom de Locust Gap.

J'étais encore secoué par ce qui venait de m'arriver. Avais-je été victime d'une vision ? D'une hallucination auditive ?

C'était la voix de Caul que j'avais entendue.

Sa voix qui récitait le passage le plus apocalyptique de la prophétie.

Que devais-je en conclure ?

Probablement que je perdais la tête. Ou alors, que Caul avait trouvé une nouvelle façon, encore plus créative, de me tourmenter.

Malgré les efforts d'Emma et d'Enoch, l'état de Hugh empirait. Il craquait littéralement.

– Ils ont capturé Fiona, disait-il dans le micro de son casque, si bien que tout le monde l'entendait. Plus on attendra, plus on aura du mal à la délivrer. Il faut fouiller toutes les boucles dans un rayon de cinq cents kilomètres autour d'ici. Et il faut le faire tout de suite !

Emma lui a posé une main sur le bras.

– Hugh, ce n'est pas possible.

– Bien sûr que si ! On a un hélico !

LaMothe s'est retourné et nous a regardés fixement.

– C'est mon hélico, mon garçon, et il va dans la boucle la plus proche pour sauver la vie de cette jeune fille. Point final.

Il a reporté son regard sur Miss Peregrine.

– Dites à vos pupilles de se tenir tranquilles !

– S'il vous plaît, Hugh, calmez-vous, l'a prié Miss Peregrine. Nous devons prendre le temps de décider de ce que nous allons faire. Nous sommes tous contrariés et inquiets pour Miss Frauenfeld. Mais le pire serait de s'agiter aveuglément sans avoir de plan.

– Fiona aussi doit vivre dans une boucle, a marmonné Hugh. Elle aussi, elle va vieillir en accéléré.

– Oh mon Dieu ! s’est exclamée Emma en pâlisant. J’avais oublié...

Moi aussi, j’avais oublié. Fiona n’était pas à la Bibliothèque des âmes avec nous quand la boucle s’était effondrée. Son horloge interne n’avait pas été réinitialisée comme les nôtres.

– Il est probable qu’ils l’aient capturée après l’effondrement de la boucle-ménagerie de Miss Wren, il y a plusieurs mois de cela, a dit Miss Peregrine. Quelqu’un l’a vue sauter du bord de la falaise. J’imagine qu’elle a survécu à la chute et qu’elle a été capturée dans les bois en contrebas.

Hugh a fermé les paupières, imaginant la scène.

– Que lui ont-ils fait ? Et que lui veulent-ils ?

– On ne le sait pas encore, a répondu Miss Peregrine, mais vous pouvez être sûr qu’ils ne l’ont pas gardée en vie tout ce temps pour la laisser vieillir au milieu de...

Elle a regardé par la fenêtre.

– ... de l’Iowa.

– Ouais, a dit Hugh avec tristesse. Vous avez sûrement raison.

– Après ce premier arrêt, nous retournerons à l’Arpent du Diable, lui a promis Miss Peregrine. Nous réunirons nos amis et nous les mettrons à contribution pour échauffer un plan. Et nous la délivrerons.

Il a hoché la tête.

– Entendu, Miss.



Nous avons atterri dans un champ, près d’une vieille grange. Le flux d’air induit par les pales de l’hélico agitait encore violemment les arbres et les buissons alentour quand les Ombrunes et les Américains ont quitté l’habitable. Miss Wren et Miss Coucou ont rejoint la grange à tire-d’aile. Le temps qu’on les rejoigne, elles avaient repris leur forme humaine et s’étaient entièrement rhabillées et recoiffées.

Nous avons aidé LaMothe et son garde du corps à hisser Ellery au sommet d’une échelle menant au grenier de la grange, où se trouvait l’entrée de la boucle. Après un passage éclair qui m’a retourné l’estomac, nous l’avons redescendue et nous sommes sortis dans le matin chaud et brumeux.

– Ne bougez plus ! a ordonné une voix.

L'homme qui venait de parler pointait un pistolet dans notre direction. Il était assis nonchalamment sur une chaise en bois et portait un chapeau haut de forme et un étrange masque moustachu.

– Nom et clan ! a-t-il aboyé.

– Tu ne sais pas qui je suis ? a tonné LaMothe en guise de réponse.

– Ça m'est égal, pourvu que tu ne sois pas un Yankee et que tu aies cinquante dollars pour payer ton entrée.

Il a baissé la tête, s'est penché en avant et a murmuré :

– Attendez une seconde...

– C'est ça ! a répliqué le garde du corps de LaMothe. Tu t'adresses à Antoine LaMothe, et si tu ne veux pas te retrouver devant un peloton d'exécution, je te conseille de...

L'homme a lâché son arme et s'est jeté à terre.

– Pardon, monsieur LaMothe ! Je ne vous avais pas reconnu. Je ne vous attendais pas.

Miss Wren a aidé l'homme à se relever.

– Nous avons besoin d'un lit pour cette pauvre fille, a-t-elle dit. Un endroit confortable, où l'allonger le temps de lui appliquer quelques cataplasmes.

– Bien sûr, bien sûr ! a dit l'homme avec un rire nerveux. Il y a un établissement par ici, tout à fait adapté, et je suis sûr qu'ils ne feront pas payer des personnes distinguées comme vous...

Après nous avoir fait signe de le suivre, il s'est éloigné avec force courbettes vers un groupe de bâtiments au bardage de bois. Le plus grand était précédé d'un store où s'affichait le mot



RESTOURANT – écrit comme ça. Trois personnes se tenaient à l'entrée : un serveur en veste blanche et deux cuisiniers aux tabliers assortis. Ils se sont dépêchés de rentrer quand l'homme masqué leur a ordonné de loin de préparer une chambre.

Les Ombrunes nous ont demandé de les attendre dehors.

– Ce ne sera pas long, a assuré Miss Peregrine. Nous devons juste vérifier que l'état de la jeune fille est stable, et nous repartons.

Hugh faisait des efforts considérables pour contenir sa panique, mais c'était une véritable boule de nerfs, et une veine palpitait sur sa tempe. Je ne pouvais pas lui en vouloir : l'amour de sa vie était entre les mains des plus redoutables lieutenants de Caul, et Dieu sait ce qu'ils lui faisaient – ou avaient déjà fait – subir.

Comme nous ne pouvions rien faire de plus pour l'aider – du moins, pour l'instant – j'ai scruté la petite ville lugubre, à la recherche d'un moyen de le distraire.

– Vous voulez savoir pourquoi Karl porte un masque ? Je parie que oui ! a pépié une petite voix.

Une fillette est apparue au coin de la rue. Elle ne devait pas avoir plus de six ans. Ses vêtements étaient simples, ses cheveux châains coupés au carré.

– Pourquoi ? a demandé Enoch d'un air las. Il est accro à l'ambrosie ?

– C'est pour l'anonymat, a-t-elle dit en écorchant le mot.

Elle a fait plusieurs autres tentatives, sans succès.

– Celui qui monte la garde à l'entrée porte toujours un masque. C'est au cas où il devrait tuer quelqu'un. Pour éviter que les gens reviennent se venger sur lui.

– Sans blague ? a dit Enoch, soudain intéressé.

– Je m'appelle Elsie, et je ne vous connais pas. Vous êtes venus avec les demi-Ombres pour réparer l'horloge de la boucle ? Le mécanisme s'est grippé l'autre jour, et ça nous a causé plein d'ennuis.

Elle s'exprimait d'une voix chantante et précipitée, et son petit visage pétillait d'intelligence.

– Ce ne sont pas des demi-Ombres, a rectifié Emma. Ce sont des vraies.

– Ha, ha ! s'est-elle esclaffée. Vous êtes trop drôôôles !

– On ne plaisante pas, ai-je affirmé.

– Et le gars à fourrure qui les accompagne, c'est le chef du clan du Nord, a complété Enoch.

Elsie a écarquillé les yeux.

– Sérieux ? Qu'est-ce que vous faites tous ici ?

– On ne peut pas en parler, a dit Enoch. C'est top secret.

– Et on ne reste pas longtemps, a ajouté Hugh.

Il a haussé un sourcil avant d'ajouter :

– À moins que...Vous n'auriez pas vu passer quatre hommes et une jeune fille, ce matin ?

– Non. Personne n'est entré ici depuis des mois.

Hugh a paru dépité.

– Sauf notre bon vieux pendu, a ajouté la fillette.

Elle a montré du doigt un cadavre desséché suspendu à une potence, de l'autre côté de la rue.

– C'est un bandit de l'autoroute qui a essayé de nous voler. On l'a abattu et accroché là-haut pour l'exemple. On ne plaisante plus avec les voleurs depuis que Frère Ted s'est fait voler sa pierre étincelante.

Elle nous a regardés avec espoir.

– Vous n'êtes pas venus pour ça, n'est-ce pas ?

– Pour quoi ? a demandé Enoch.

– La pierre étincelante de Frère Ted. J'espérais que l'homme qui la lui a prise s'était fait attraper, et que vous étiez venus la lui rendre.

– Désolée, a dit Emma, une note de regret sincère dans la voix. On n'est pas du tout au courant de cette histoire.

– Oh.

La fillette a perdu un peu de sa bonne humeur.

– Vous voulez quand même rencontrer Frère Ted ? Ça lui ferait plaisir. Il n'est plus le même, sans sa pierre.

– On ne peut vraiment pas, a décliné Emma.

Elsie a baissé la tête.

– Je comprends...

Elle a lorgné une petite maison, non loin de là.

– Il habite vraiment tout près...

– Oui, allez, rencontrons-le ! ai-je décidé. Si c'est tout près...

J'ai croisé le regard d'Emma et montré Hugh du menton. Elle a capté le message.

– D'accord, a-t-elle accepté en passant son bras sous celui de Hugh.

– Youpi ! a exulté la fillette.

Hugh nous a suivis à contrecœur, tandis qu'Elsie nous escortait

jusqu'à la maisonnette en babillant. Un vrai moulin à paroles.

– Il ne se passe rien de rien, ici ! se plaignait-elle. On ne voit quasiment personne. Juste un vendeur ambulant et le gardien de la boucle. Le professeur est censé venir me donner des cours bientôt. En attendant, je m'ennuie à mourir. D'où venez-vous ?

– De Londres, a répondu Emma.

– Oh ! J'ai toujours rêvé d'aller dans une grande ville ! C'est joli ?

Enoch s'est esclaffé.

– Pas particulièrement.

– Tant pis, je veux quand même y aller ! De quel temps êtes-vous ? Je veux dire : quand êtes-vous nés ?

– Tu poses beaucoup de questions, a souligné Hugh.

– Ouais, je suis célèbre pour ça. Frère Ted me surnomme Interrogatrix. Vous voulez bien m'emmener, quand vous rentrerez chez vous ?

Emma a paru surprise.

– Tu ne te plais pas, ici ?

– Je voudrais juste voir autre chose. Je suis née à Cincinnati, en fait. Mais je suis à Locust Gap depuis l'âge de quatre ans.

– Ça ne fait pas si longtemps, ai-je calculé.

Elle a hoché la tête.

– Non, c'est vrai. Je n'ai que quarante-quatre ans.

Une vague de chaleur étouffante nous a accueillis sur le seuil de la maisonnette. On aurait cru entrer dans un four. Un tas d'épaisses couvertures était posé devant une grande cheminée où rugissait un véritable brasier.

– Salut, Frère ! a lancé Elsie.

Les couvertures ont pivoté dans notre direction. Il y avait un gamin au milieu, tout emmitoufflé.

– Mon Dieu, s'est exclamé Hugh. Il va brûler vif !

– Ne le touchez pas, nous a prévenus Elsie. Vous risqueriez d'attraper des engelures. Il a une température corporelle de moins cinquante.

– B-b-b-onjour, a dit le garçon en grelottant.

Il avait la peau bleue, les yeux rouges.

– Le pauvre, a chuchoté Emma.

Des gouttes de sueur perlaient sur mon front. En m’approchant de l’enfant, j’ai senti qu’elles se figeaient dans le courant d’air froid qui émanait de lui. Je me suis tourné vers Elsie.

– Tu dis que quelqu’un lui a volé sa... sa quoi, déjà ?

– Sa *pierre étincelante*, a-t-elle répété.

Elle a adressé un sourire triste au garçon.

– Il t’aurait répondu lui-même, mais il a du mal à parler. Sa langue est toute raide à cause du froid.

– Je peux peut-être l’aider, a proposé Emma. Même un bref instant...

Elle a fait jaillir des flammes dans ses mains, les a attisées et placées au-dessus de l’enfant.

– C’est g-g-gentil, a-t-il chevroté. M-m-merci, m’dame.

Sa peau changeait peu à peu de couleur, mais la chaleur devenait intenable. Plus elle s’élevait, plus je remarquais l’odeur étrange et âcre qui flottait dans la pièce. Comme si quelqu’un cuisinait des ordures. J’ai essayé de l’oublier pour me concentrer sur le garçon, qui s’était suffisamment réchauffé pour articuler des phrases entières.

– J’ai toujours eu un p-problème de température, nous a-t-il confié. La seule chose qui m’aidait à vivre normalement, c’est la pierre scintillante. Une petite pierre verte que mon Ombrune m’avait donnée, et qui brûlait en permanence.

Il a continué d’un air mélancolique :

– C’était il y a très longtemps, à l’époque où on avait encore des Ombrunes... Elle l’avait rapportée d’une contrée lointaine, de l’autre côté de la mer, et m’avait promis que si je la gardais dans mon ventre, la pierre me tiendrait toujours chaud. Et ça a marché.

L’odeur commençait à devenir plus oppressante que la chaleur. Je me suis bouché le nez. Bizarrement, les autres ne semblaient pas incommodés.

– Et puis, un homme est arrivé en ville, a continué le garçon, qui s’exprimait avec fluidité à présent. Il a prétendu qu’il était médecin. J’avais toujours un peu froid : j’étais obligé de porter un manteau et un pull en permanence. Il m’a dit qu’il pouvait arranger ça si je crachais la pierre étincelante et que je le laissais la manipuler.

Je l’écoutais si attentivement que j’ai traversé la pièce sans m’en

rendre compte. Quelque chose m'attirait dans l'angle opposé. L'odeur. Et une vague nausée.

– Il me l'a volée ! a gémi le garçon. Et quand j'ai voulu le poursuivre pour la récupérer, une force invisible m'a arrêté.

Il a secoué la tête, les yeux pleins de larmes.

– Cette chose m'a plaqué contre le mur et m'a enfoncé un truc dans la bouche pour m'empêcher de crier. Je me suis évanoui...

Dans le coin de la pièce, j'ai découvert une tache noire sur le sol. L'origine de la puanteur.

– Jacob, a commencé Emma. On dirait...

– Un Creux, ai-je complété. Et il y a une goutte de résidu, juste ici.

Le garçon a hoché la tête.

– C'est là que la chose m'a bloqué.

– C'était quand ? ai-je voulu savoir.

– Il y a cinq ou six mois, a répondu Elsie.

– À quoi ressemblait cet homme ?

– À tout le monde, a dit le garçon en clignant des yeux. À personne...

– Il avait des lunettes, n'est-ce pas, Ted ? a insisté Elsie. Des lunettes noires, qu'il n'a jamais enlevées.

Avant que l'intéressé ait pu répondre, quelqu'un a frappé à la porte et l'a ouverte à la volée. Miss Peregrine a fait un pas dans la pièce, puis a reculé, frappée par la chaleur.

– On y va ! a-t-elle annoncé, avant de tourner les talons.

Hugh et Enoch se sont empressés de dire au revoir à nos hôtes pour courir derrière elle. Elsie m'a regardé d'un air implorant.

– Vous ne pouvez vraiment rien faire ? Vous connaissez des gens importants...

– On a du pain sur la planche en ce moment, me suis-je excusé. Mais on ne vous oubliera pas.

Elsie a hoché la tête et s'est mordu la lèvre.

– Merci, a dit Ted. C'est toujours agréable de voir des visages sympathiques. Ça n'arrive pas souvent, par ici.

– Je regrette, a répondu Emma. J'aurais aimé pouvoir rester plus longtemps.

– Ce n'est pas grave...

Il a soupiré et s'est tourné pesamment vers la cheminée. Elsie l'a imité. L'espace d'un instant, dans la lumière vive du feu, elle m'a paru à la fois jeune et très âgée, et complètement perdue.

Emma a refermé lentement les mains. Elle avait l'air triste et désolée. Nous connaissions à peine ces gens, mais comme je le savais déjà, son cœur était plus grand que la France.

Le temps qu'on arrive à la porte, le garçon était déjà redevenu bleu.





CHAPITRE NEUF



Nous avons laissé Ellery à Locust Gap avec le garde du corps de LaMothe. J'aurais voulu voir comment elle se portait, mais les Ombrunes nous ont dissuadés de lui rendre visite, affirmant qu'elle avait besoin de calme et de repos. Notre intervention rapide l'avait sauvée, mais quel genre d'existence pourrait-elle encore mener ? Elle avait pris plusieurs dizaines d'années en une seule soirée, et l'effet du vieillissement accéléré sur le cerveau était souvent terrible. En tout cas, LaMothe semblait reconnaissant de ce que nous avions fait. Il ne l'a pas dit, mais ça se voyait. Il est resté silencieux pendant le retour en hélicoptère à Marrowbone, moins enclin à grogner et à nous adresser des remarques désagréables. Même ses ratons laveurs se tenaient tranquilles.

Nous n'avons pas beaucoup parlé non plus. Enoch s'est endormi, et Emma a discuté à voix basse avec Hugh pendant la plus grande partie du trajet, tout en lui massant les poings pour l'obliger à se détendre.

J'ai pensé à Noor. Ça m'arrivait souvent, ces derniers temps. Dès que je n'étais pas distrait par quelqu'un, ou par un danger imminent. Dans les moments de calme, il me suffisait de me représenter son visage pour sentir mon stress diminuer considérablement. L'étau qui comprimait ma poitrine se relâchait. Et parfois, si je m'imaginais près d'elle, ou en train de l'embrasser, cette tension se transformait en quelque chose d'autre. Un spasme de pur désir.

Pour être honnête, je n'avais jamais rien éprouvé de tel avec Emma. Notre relation avait toujours été si chaste, très xixe siècle. Ce que je ressentais pour Noor était différent. Plus chimique. Plus viscéral.

Mais tendre aussi.

Elle était si nouvelle dans notre monde. Je me demandais sans cesse ce qu'elle pensait, comment elle s'adaptait. Si elle allait bien. Si les cartes de Millard leur avaient permis de localiser la boucle de V. Ce qu'il adviendrait quand Noor la trouverait.

Une pensée en appelant une autre, je me suis demandé comment nous allions nous y prendre pour retrouver Fiona.

Comme Ellery et les gardes du corps de LaMothe n'étaient pas du voyage, Miss Wren et Miss Coucou ont eu assez d'espace pour conserver leur forme humaine. Elles se sont longuement entretenues avec Miss Peregrine, en aparté. J'espérais qu'elles avaient une petite idée de l'endroit où les Estres avaient conduit Fiona, mais rien n'était moins sûr. Depuis quelque temps, Hugh semblait apaisé ; il avait recommencé à rire et à plaisanter avec nous. Mais les derniers événements avaient rouvert sa blessure, et elle était deux fois plus douloureuse. Je savais qu'il ne connaîtrait pas la paix tant que Fiona ne serait pas de retour parmi nous, saine et sauve. Et que si quelque chose devait lui arriver – que les Oiseaux l'en préservent –, cela le tuerait.

J'ai chassé cette pensée de mon esprit, et une question l'a remplacée. Je brûlais de la poser à Miss Peregrine depuis un bon moment, mais je ne pouvais pas le faire dans le micro du casque. Il ne fallait surtout pas que LaMothe l'entende.

Voyant qu'il était assoupi, son crâne chauve appuyé contre la fenêtre, je me suis penché au-dessus du siège de Miss Peregrine et je l'ai interpellée à voix basse :

– J'ai besoin de savoir quelque chose...

Alors qu'elle tournait le dos aux autres Ombrunes, j'ai enchaîné :

– À Marrowbone, quand vous avez trouvé la piste du Sépulcreux dans le camp... Ce n'était pas seulement grâce à l'empreinte de la chaussure, n'est-ce pas ?

– Non, a-t-elle confirmé.

J'ai remarqué que Hugh nous écoutait attentivement. Miss Peregrine a sorti de son chemisier une fleur violette aplatie. Une églantine.

– J'ai trouvé ça à l'extérieur de la tente, entre les arbres, a-t-elle avoué.

Hugh a pris la fleur. Il l'a examinée longuement.

– Fiona est venue dans le camp ?

– Oui. Mais pas les Estres.

Miss Peregrine parlait si bas que j'étais contraint de lire sur ses lèvres.

– Elle a amené la jeune fille au Sépulcreux qui l'attendait, caché à une distance prudente du camp.

Hugh l'a dévisagée, l'air éberlué.

– Je ne comprends pas. Elle a aidé nos ennemis ?

– Certainement pas de son plein gré. J'en ai discuté avec Miss Wren et Miss Coucou. Nous sommes convaincues qu'elle était – et qu'elle est probablement toujours – sous leur emprise. L'accident d'autocar est la conséquence d'une défaillance de leur part. Fiona a tenté de s'échapper. Peut-être même de tuer ses ravisseurs...

Emma a sursauté. Hugh n'a fait aucun commentaire. Sa mâchoire était si crispée que je craignais qu'il se brise les dents.

– Mince ! Ils vont sûrement la tuer pour se venger, a marmonné Enoch, avant de plaquer une main devant sa bouche.

Emma lui a décoché un regard assassin.

– Non ! l'a détrompé Miss Peregrine. Les Estres sont pragmatiques. S'ils ont pris la peine de la ramener du pays de Galles et de la garder en vie, ce n'est pas par hasard. Quel que soit leur objectif, ils ne l'ont pas encore atteint. Ils ne la tueront pas.

– Pas encore, a murmuré Hugh. Pas tant qu'ils auront besoin d'elle...

LaMothe s'est réveillé. Nous avons cessé nos messes basses et fait le reste du trajet dans un silence tendu.



Dans la Marrowbone du présent, devant le musée de la mine, un touriste s'est arrêté pour nous photographier alors que nous nous dirigeons vers l'entrée de la boucle. LaMothe lui a aboyé de déguerpir, et le type a filé sans demander son reste.

– Nous serons absents de la conférence pendant quelques jours, a annoncé Miss Peregrine avec un sourire pincé. Nous avons une affaire urgente à régler.

LaMothe lui a serré la main.

– J'espère que vous retrouverez votre pupille.

– Merci. Nous ferons notre possible pour aider Ellery dès qu'elle sera en état de voyager. Nous avons une guérisseuse hors pair à l'Arpent du Diable, si vous souhaitez nous la confier quelque temps.

LaMothe a hoché la tête. Puis il s'est retourné et s'est adressé directement à moi pour la première fois :

– Je regrette d’avoir douté de toi, mon garçon. Tu as un talent exceptionnel.

Il m’a asséné une claque dans le dos, si forte que j’ai failli tomber.

Alors qu’il s’éloignait pour partir, Miss Wren l’a attrapé par la queue d’un raton laveur.

– Essayez de ne pas déclencher une guerre pendant notre absence..., lui a-t-elle recommandé.

– Si cela doit se faire, nous ne tirerons pas les premiers, s’est-il contenté de répondre.

Sur ces mots, il a incliné son haut-de-forme et s’est éclipsé.



Quelques minutes plus tard, nous avons regagné le grenier de Bentham via le Panloopticon. La porte de l’ascenseur s’est ouverte sur un bruit inattendu.

La pièce était pleine de gens – des Ombrunes, des amis, des employés du ministère, des particuliers que je connaissais seulement de vue... – qui applaudissaient, l’air radieux.

Miss Peregrine m’a poussé amicalement dans le dos.

– Ils savent ce que vous avez fait, m’a-t-elle chuchoté. Et ils sont tous très fiers de vous.

Horace s’est détaché de la foule en m’acclamant, de même que Claire et Olive, juchées sur les épaules de Bronwyn. Miss Merle et Miss Babaxe m’ont félicité ; même Sharon est venu me donner une tape dans le dos. C’était troublant de voir tous ces visages souriants tournés vers moi. J’étais à la fois heureux et étourdi. Ça m’a rappelé pour quoi et pour qui je me battais.

Mes vrais amis, ma vraie maison.

J’aimais ma famille particulière, et j’ai compris soudain que j’étais prêt à me battre avec elle – pour elle – jusqu’à la fin de ma vie.

Miss Peregrine a posé une main sur mon épaule. Je me suis retourné et je l’ai surprise dans un rare accès de tendresse. L’émotion rendait ses yeux brillants.

– Bien joué, monsieur Portman, a-t-elle dit tout bas. Vous avez fait du beau travail.

J’étais planté sur place, un sourire idiot aux lèvres, réfléchissant à

un moyen d'étreindre mes amis à tour de rôle, quand le brouhaha de la foule s'est tu comme par enchantement. Dès que je l'ai aperçue, les chuchotements, les questions, les regards curieux..., tout s'est estompé. J'étais captivé par la vue de Noor, qui se frayait un passage dans le petit groupe des cousins baraqués de Sharon.

– Jacob, a-t-elle lâché en haletant. Tu es revenu... Je viens juste de l'apprendre... J'étais à la bibliothèque avec Millard... J'étais tellement inquiète...

J'ai formé un coin avec les mains et écarté la foule pour la rejoindre. Je ne lui ai même pas dit bonjour. Je l'ai embrassée, là, devant tout le monde. Passé le premier instant de surprise, elle s'est abandonnée contre moi et le reste du monde s'est fondu dans le néant, tandis qu'une pluie d'étincelles jaillissait dans ma poitrine, dans ma tête.

Nous nous sommes écartés l'un de l'autre seulement quand nous avons pris conscience du silence qui nous enveloppait. Et des regards posés sur nous.

Et aussi, parce que j'avais besoin de respirer.

– Salut, ai-je dit en souriant bêtement.

J'avais les joues brûlantes, et je devais être rouge betterave.

– Salut, a-t-elle répondu en souriant aussi.

Nous avons éclaté de rire, en proie à un mélange de soulagement, de joie et de nervosité. Nous avons franchi une ligne de non-retour, fonçant tête baissée vers un nouveau territoire. Au-delà de l'amitié. Directement dans...

Dans quoi ? Je ne le savais pas exactement...

La seule pensée de ce que nous pourrions devenir me coupait le souffle. Et j'étais surpris de ressentir autant de choses – joie, terreur, angoisse, chagrin – en même temps. Puis mon sourire s'est effacé, et j'ai réintégré le monde réel à la vitesse de l'éclair. Le décor a retrouvé brusquement sa netteté. J'étais comme dégrisé, et pourtant, les contours de la réalité me semblaient miraculeusement adoucis.

Non loin de là, Miss Peregrine parlait de Fiona d'un ton lugubre. Sharon se dirigeait vers nous. Noor et moi étions toujours l'un près de l'autre, mais on ne se touchait plus. Nous ne nous regardions même plus. Quelque chose dans l'air s'était transformé. Puis quelqu'un m'a tapoté l'épaule. Je me suis retourné, la mine renfrognée, prêt à envoyer promener Sharon. Je n'avais aucune envie d'entendre parler des revendications de ses amis.

Mais c'était Horace, et il semblait nerveux.

– Jacob, je sais que tu viens d'arriver, mais on a plein de choses à te dire. Noor, Millard et moi avons fait des découvertes surprenantes pendant ton absence.

J'ai regardé Noor, qui s'est mordu la lèvre.

– Ouais, je n'ai pas eu l'occasion de t'en parler, s'est-elle excusée. Horace a raison. On a beaucoup de choses à te dire. C'est dingue, ce qui s'est passé ici.

– Vous avez trouvé la boucle ? ai-je demandé, plein d'espoir.

– Quand même pas, a-t-elle dit en riant. Tu sais, cette pancarte que je me souvenais d'avoir vue dans la rue, en face de chez moi ? C'était une publicité pour un magasin qui n'avait des succursales que dans l'Ohio et en Pennsylvanie. Ça nous a permis de restreindre la liste à deux États seulement.

– C'est génial ! Vous touchez au but !

– Pas tout à fait. Millard pense qu'on peut mettre des semaines à trouver une boucle secrète sur un territoire aussi vaste. Et on n'a pas beaucoup avancé aujourd'hui. Il a travaillé sur autre chose.

J'ai froncé les sourcils.

– Sur quoi ? Qu'y a-t-il de plus important ?

Noor a haussé les épaules.

J'ai regardé Horace, qui a imité le geste de Noor et s'est mis à tripoter sa cravate.

– Va savoir. C'est dur de le coincer assez longtemps pour l'interroger. Surtout quand il se promène tout nu, comme un animal non civilisé.

Je lui ai fait remarquer que certains animaux portaient des vêtements. Notre ami Addison, par exemple.

– J'ai parlé d'animaux « non civilisés ».

Je m'apprêtais à revenir au sujet qui nous intéressait, quand Enoch s'est faufilé jusqu'à nous et a empoigné l'épaule d'Horace.

– Tu es au courant pour Fiona ? s'est-il écrié. On a eu de ses nouvelles ! Elle a survécu !

Horace a sursauté comme s'il avait reçu une décharge électrique.

– Quoi !

De toute évidence, il l'ignorait encore. Et il n'était pas le seul.

Bronwyn a bousculé Ulysse Critchley pour foncer vers nous.

– Qui a dit quoi sur Fiona ? Elle est vivante ?

– Oh mon Dieu ! a crié Olive, si excitée qu'elle a décollé de l'épaule de Bronwyn pour aller se loger entre les poutres.

– C'est-c'est..., a bégayé Claire.

Elle s'est évanouie et est tombée de son perchoir. Bronwyn l'a rattrapée dans ses bras.

– ... Incroyable, a-t-elle achevé en reprenant ses esprits.

Bronwyn a tourné la tête de tous côtés.

– Où est-elle ? Il faut fêter ça !

– Elle est prisonnière des Estres, a dit Emma en lançant une corde à Olive.

Elle nous a brièvement regardés, Noor et moi, puis s'est détournée.

– Oh non ! C'est affreux ! a gémi Horace.

– On va la délivrer ! a décrété Bronwyn avec son optimisme habituel. Il faut organiser une équipe de secours aujourd'hui. Tout de suite ! Où l'ont-ils emmenée ?

– On ne sait pas, ai-je répondu. C'est bien le problème.

Bronwyn s'est voûtée.

– Crotte !

Je me suis retourné pour chercher Hugh du regard. Il discutait avec Miss Merle et Miss Peregrine près de l'ascenseur.

– Je ne comprends pas pourquoi Miss P. a voulu qu'il nous accompagne, a grommelé Enoch. Elle devait bien se douter que si on retrouvait Fiona, elle risquait d'être dans un état critique. Sous influence, au moins. Peut-être même...

Il a marqué une pause.

– ... morte. Ça l'aurait anéanti.

– Bon sang, Enoch ! Tu es sûr que tu as un cœur ? a rétorqué Horace.

Enoch l'a fusillé du regard.

– Ça me paraît juste un peu cruel, c'est tout.

– Non, a tranché Emma. Laisser Hugh dans l'ignorance ne lui aurait pas rendu service. Si nous avions trouvé Fiona sans lui, et s'il avait

appris que Miss Peregrine nous avait lancés sur sa piste, il l'aurait très mal pris. Il méritait d'être là, quoi qu'il arrive.

– Comment accuse-t-il le coup ? a voulu savoir Noor.

– Aussi bien que possible, a répondu Emma. Il est solide. Mais il est en colère, et il est inquiet.

– Comme nous tous, ai-je souligné.

Je me suis tourné vers Noor et Horace.

– Alors, et vous ? Vous avez du nouveau ?

– C'est confidentiel, a dit Horace. Allons dans un endroit privé, où on pourra discuter au calme.

– Du moment qu'il y a à manger, ça me va, a accepté Enoch. Je suis affamé.



Il restait plusieurs heures avant le couvre-feu. Le soleil était encore à mi-course dans le ciel jaunâtre de l'Arpent, et *La Tête réduite* n'était pas encore bondée.

– Je n'aime guère les pubs, a signalé Miss Peregrine en voyant la tête sombre et ridée suspendue au-dessus de sa porte. Mais comme notre garde-manger est vide et que vous avez tous eu des journées éprouvantes, je ferai une exception.

– Allez en enfer, vieille bique prétentieuse ! a répliqué la tête.

Soit Miss Peregrine n'a pas entendu, soit elle n'a pas voulu lui faire le plaisir de réagir.

Nous avons repéré deux tables vermoulues dans un coin de la salle, que nous avons poussées l'une contre l'autre. Tous mes amis étaient là, sauf Millard, qui nous avait accueillis à notre retour au Panloopticon, mais s'était dépêché de retourner à ses occupations, sans même nous dire au revoir.

Je me suis assis entre Noor et Horace à une table. Miss Peregrine, Enoch et Emma ont pris place en face de nous. Bronwyn s'est installée à l'extrémité avec Olive et Claire.

J'étais impatient d'entendre les nouvelles des autres, surtout depuis qu'Horace nous avait mis en appétit. Mais Noor et lui nous ont obligés à raconter notre aventure d'abord. Emma, Enoch et moi avons pris la parole à tour de rôle, tandis que Hugh broyait du noir au bout de la

table en buvant une pinte de bière trouble. Le camp, l'autocar accidenté, Ellery et le ver qu'on lui avait arraché, Frère Ted et sa pierre étincelante volée... Notre récit achevé, j'ai été frappé par le nombre d'évènements étranges qui ramenaient à une seule et même question : que voulaient les Estres ?

– Il se trouve qu'on a une petite idée là-dessus, a dit Horace en rapprochant sa chaise de la mienne.

Il allait m'en dire plus, quand notre commande est arrivée. Évidemment.

Le serveur nous a distribué des bols de soupe de pommes de terre et de poisson. Nous n'avons pas osé demander d'où venait le poisson, et il n'a pas jugé bon de le préciser.

– Miss Avocette et son équipe ont étudié l'*Apocryphon* en détail, nous a appris Horace. Et Francesca a fait des heures supplémentaires pour traduire une nouvelle partie de la prophétie que nous n'avions pas encore comprise.

Nous nous sommes penchés vers lui.

– Et... ? a demandé Emma.

– La prophétie est plus complexe qu'on ne le pensait.

Miss Peregrine a lâché bruyamment sa cuillère.

– Vous auriez dû m'en parler dès notre retour ! s'est-elle emportée. Allons, dites-moi vite de quoi il s'agit.

– Dans une note de bas de page que l'on vient de découvrir, a dit Horace, avant la partie sur le temps des ténèbres, etc., la prophétie parle de la montée en puissance d'un groupe qu'elle appelle « les traîtres ». Elle les décrit comme « des hommes sans pitié qui ont tenté de pervertir l'âme de la nature, et qui ont été maudits en retour ».

– Ça ressemble beaucoup aux Estres, a observé Emma.

Bronwyn et Olive ont hoché la tête d'un air sombre.

– C'est ce que Miss Avocette pensait aussi, a convenu Horace. Mais la suite est plus étrange. Et pire encore. Elle semble faire allusion à Caul en personne... et à la Bibliothèque des âmes.

J'ai senti ma gorge se serrer.

– C'est la première fois que je vois une prophétie se référer à une autre, mais on dirait pourtant une citation du livre de l'Apocalypse dans la Bible : « À leur tête, elles avaient comme roi l'ange de l'abîme, appelé Abaddon. » La suite de la prophétie affirme que les traîtres le

feront sortir de l'abîme en question, ressuscité.

Enoch a failli s'étouffer avec sa soupe.

– Ressuscité ?

– Et quand il reviendra, il sera détenteur d'un terrible pouvoir.

– Quel pouvoir ? a demandé Bronwyn, toute raide sur sa chaise.

Mon champ de vision s'est obscurci sur les bords. J'avais le corps glacé. Le cadavre sous le drap. La voix de Caul me citant la prophétie...

– Le pouvoir issu de la fosse des esprits anciens, ai-je répondu, surpris par le timbre caverneux de ma voix. Ce doit être la Bibliothèque des âmes.

Noor me considérait avec inquiétude. J'ai évité son regard. Je ne voulais pas montrer ma peur, pas encore. Alors, comme je le faisais souvent dans de telles circonstances, je me suis tourné vers Miss Peregrine. Mais son expression était impénétrable ; elle n'avait pas fini de digérer ce qu'elle venait d'entendre. Tout le monde avait l'air paniqué. Horace buvait une gorgée d'eau après l'autre, comme si évoquer ces horreurs lui avait asséché la bouche.

Seul Enoch semblait impassible.

– Quelle bande de guignols ! s'est-il exclamé avant d'avaler une cuillerée de soupe avec un grand *slurp*.

Emma lui a décoché un regard sévère.

– Ce n'est pas drôle, Enoch.

– Bien sûr que si ! Tout s'explique, maintenant. On sait pourquoi ils voulaient Fiona. Et le *Maderwurm* de cette fille américaine.

Il a secoué la tête et ri tout bas.

– Qu'est-ce que tu racontes ? me suis-je exclamé, soudain plus irrité que terrifié.

– C'est clair comme de l'eau de roche, a-t-il insisté. Les Estres suivent une recette.

Il a fait tinter sa cuillère contre le bol.

– Ils mijotent une soupe de résurrection, comme un gang de sorcières ! « Double, double, peine et trouble ! Feu brûle, et, chaudron, bouillonne ! »

Comme si elle s'adressait à un enfant, Bronwyn a lâché :

– Mais c'est *affreux*, Enoch.

Il a soupiré et posé sa cuillère.

– Je suis le seul qui écoute encore Miss Peregrine, ou quoi ? Caul est coincé dans une boucle effondrée. Pour toujours. On ne revient pas de l'éternité.

– Sauf preuve du contraire, a objecté Olive.

– Millard aussi a dit qu'il était piégé, est intervenue Claire.

Enoch a secoué la tête.

– Les Estres sont prêts à tout. Ils se raccrochent à des brins de paille. Ils n'avaient pas vraiment d'autres choix, à part sombrer définitivement dans l'ombre et accepter de bonne grâce la défaite, ce qui ne leur ressemblerait pas trop. Ils se lancent dans un projet insensé parce que c'est la seule idée qu'ils ont eue. Mais c'est impossible.

Il a pointé sa cuillère dégoulinante de soupe sur Miss Peregrine.

– Vous l'avez dit vous-même !

Plus il parlait, plus il semblait avide d'obtenir confirmation.

Nous nous sommes suspendus aux lèvres de notre Ombrune. Elle était pensive.

– Oui, je suppose que j'ai dit ça..., a-t-elle murmuré.

Quelque chose dans sa voix a troublé Enoch. Sa cuillère est restée suspendue à mi-chemin entre le bol et sa bouche.

– Vous supposez ?

– Il est possible qu'ils soient simplement aux abois, comme l'a souligné Enoch, et qu'ils essaient tout ce qui leur passe par la tête. Mais ce ne serait pas leur genre de consacrer autant d'efforts à une cause perdue. Surtout pas Murnau. Je le soupçonne de recevoir des ordres directs de Caul lui-même. Peut-être par le biais de ses rêves.

Elle m'a lancé un regard entendu.

– M. Portman en a fait quelques-uns. Moi aussi, d'ailleurs.

Horace a laissé échapper un petit gémissement.

– Oh-oh.

Je me suis tourné brusquement vers lui.

– Comment ça, « oh-oh » ? a demandé Enoch.

– Il y a un problème avec la soupe ? a demandé le serveur par-dessus mon épaule. Elle manque de poudre d'anguille ?

– PAS MAINTENANT ! lui a crié Enoch.

Après que l'homme s'est éclipsé, il a repris Horace à partie :

– Alors ? Ça veut dire quoi « Oh-oh » ?

– Moi aussi, j'ai rêvé de lui, a avoué Horace en fixant son verre vide.

– Ah bon ? me suis-je étonné.

– Vous vous rappelez ces cauchemars terrifiants que je faisais quand Jacob est venu nous voir pour la première fois ? Avec des mers de sang bouillonnant et du feu qui pleuvait du ciel ?

Il a attendu que le groupe réagisse, puis a hoché la tête. J'ai avalé ma salive avec difficulté.

– Eh bien, j'en ai fait un nouveau hier soir, a-t-il poursuivi. J'ai rêvé de Caul.

– Pourquoi tu ne m'as rien dit ? s'est exclamée Bronwyn, vexée. D'habitude, tu viens toujours me voir quand tu fais des cauchemars...

– Je n'y ai pas vraiment prêté attention, s'est défendu Horace, mal à l'aise. J'ai pensé que c'était plus une manifestation de mes angoisses qu'un rêve prophétique. Mais si Caul a aussi visité Jacob et Miss Peregrine en rêve...

Il a passé une main tremblante sur son visage et continué :

– C'était la première fois qu'il apparaissait dans mes rêves. Je l'ai vu très clairement. Il flottait dans le ciel, comme un chef d'orchestre dirigeant l'apocalypse.

Il m'a regardé.

– Je pense que c'est sa résurrection qui ouvre la voie à l'époque de ténèbres et de conflits dont parle la prophétie.

– Et à laquelle je suis censée mettre fin, allez savoir comment, a dit Noor d'un ton las. Pour nous libérer. Avec l'aide de six autres...

– Attendez une seconde, suis-je intervenu. N'allons pas trop vite en besogne. Pourquoi les Estres s'imaginent-ils pouvoir ressusciter leur chef, d'après vous ? Parce qu'ils ont lu la prophétie ? En ont-ils déduit, comme nous, qu'il s'agissait d'eux, et de Caul ?

– Il s'agit d'eux et de Caul, a affirmé Horace.

Miss Peregrine a levé les mains, nous invitant au calme.

– Admettons qu'Horace ait raison, et qu'il s'agisse effectivement d'eux. Comment s'y prennent-ils ? S'ils suivent une recette de « soupe de résurrection », comme vous le dites, d'où vient-elle ? Que contient-elle ? Et qui la leur a procurée ? Je pense que...

– Votre frère, Miss. Myron Bentham.

C'était Millard qui venait de parler. Notre ami invisible, hors d'haleine, s'est arrêté près de Miss Peregrine à l'extrémité de la table. La directrice, qui n'avait pas l'habitude de poser des questions dont elle ne connaissait pas déjà la réponse, était stupéfaite.

– Je sors du bureau secret de Bentham, a-t-il enchaîné. Et je pense qu'on devrait tous y retourner. Maintenant.



Le bureau secret de Bentham se trouvait au-dessus de son bureau officiel. On y accédait par une échelle cachée au-dessus de nos têtes, derrière un grand portrait de Bentham lui-même, l'un des nombreux tableaux qui ornaient le plafond (mais étonnamment, pas les murs). À l'étage, nous avons découvert une cellule austère. Elle était meublée d'étagères remplies de livres, d'un secrétaire à rideau coulissant et d'une unique chaise inconfortable.

L'ancien serviteur de Bentham, Nim, réfugié dans un coin, a attendu avec nervosité que nous nous soyons tous hissés dans la pièce.

– C'est la première fois que je vois ce bureau, a dit Miss Peregrine en pivotant lentement sur elle-même. J'avais pourtant demandé à Miss Merle et à ses hommes de fouiller cette maison de fond en comble.

– Nim le connaissait, a signalé Millard. Tout comme les Estres, semble-t-il.

L'étrange petit homme a acquiescé de la tête.

– M. Bentham y conservait ses papiers et ses livres les plus sensibles à l'abri des regards et des voleurs, a-t-il expliqué. Mais il faisait confiance au vieux Nim.

Il se tordait les mains, arrachait des peaux invisibles au bout de ses doigts et jetait des regards inquiets autour de lui.

– Il avait chargé Nim de dépoussiérer, de redresser, de ranger par ordre alphabétique, de cataloguer...

– Parlez-nous plutôt du projet des Estres de ressusciter Caul, s'il vous plaît, a demandé Emma.

– Je ne vois pas le rapport avec Fiona, a grommelé Hugh.

Millard s'est éclairci la gorge.

– Oui... donc. On s'accorde depuis toujours pour dire qu'il est impossible de s'échapper d'une boucle effondrée. Les experts qui ont étudié la question sont unanimes. Soit le phénomène vous tue, ou vous transforme en Sépulcreux en rasant tout dans un rayon de plusieurs centaines de kilomètres, comme à Tunguska en 1908. Soit, si vous vous êtes imprégné de l'âme d'un des plus puissants anciens, comme l'a fait Caul juste avant qu'on détruise la Bibliothèque des âmes, vous devenez victime à jamais d'un phénomène appelé séquestration ésotérique...

– Venez-en au fait, monsieur Nullings, l'a prié Miss Peregrine.

– Tout le monde prétendait que c'était impossible. Ou presque... Tout le monde, sauf Bentham.

Millard a adressé un signe du menton à Nim.

– Vas-y, continue. Dis-leur.

Nim s'est avancé d'un pas traînant, sans cesser de se tordre les mains.

– M. Bentham ne voulait pas le faire. Mais M. Caul l'a obligé.

– Obligé à quoi ? a demandé Miss Peregrine.

– À trouver un moyen pour délivrer quelqu'un d'une boucle effondrée.

Il a promené un regard inquiet autour de lui, comme s'il craignait d'être giflé, avant de baisser à nouveau les yeux.

– M. Caul a harcelé M. Bentham pendant des années pour qu'il y parvienne. Je m'en souviens. Nim entendait tout. Nim, c'est mon nom.

– Et alors ? A-t-il trouvé un moyen ? ai-je voulu savoir.

– Bien sûr ! M. Bentham était un génie. Mais il a menti à M. Caul en prétendant que c'était impossible. Il a écrit la formule secrète qu'il avait découverte et l'a rangée dans un livre, parce qu'« une découverte est une découverte », disait-il. Et il a donné le livre au vieux Nim pour qu'il le cache, en lui recommandant de ne jamais lui dire où il l'avait mis. Pour qu'on ne puisse pas le lui faire avouer par la torture, si jamais on devait en arriver là.

– Laisse-moi deviner..., est intervenu Enoch. Tu l'as caché comme un toquard.

– Non, monsieur. Pas du tout. Mais ils l'ont trouvé quand même.

Millard a volé au secours de Nim :

– Après s'être évadés de la prison, avant de quitter l'Arpent du

Diable, les Estres sont venus ici – dans cette pièce –, et ils ont volé un livre. Celui qui contenait la formule de Bentham.

Nim a montré un trou sur une étagère.

– Saletés de voleurs !

Emma a levé les mains.

– C'est terrible ! Mais en quoi cela va-t-il nous aider à les arrêter ?

– Et à trouver Fiona ? a complété Hugh, qui semblait prêt à s'arracher les cheveux.

Miss Peregrine, étrangement silencieuse depuis quelque temps, s'est approchée de Nim et a posé doucement les mains sur ses épaules. Il a tressailli.

– Nim, a-t-elle dit en lui souriant comme à un enfant. Avez-vous fait une copie de la formule de Bentham ?

Il a regardé la main de l'Ombrune sur son épaule, puis son visage.

– M. Bentham en a fait une lui-même. Il m'a demandé de cacher les deux.

Le sourire de Miss Peregrine s'est élargi.

– Et vous avez toujours cette copie ?

– Oh oui, madame !

Il a cligné des yeux, confus.

– Voudriez-vous... voudriez-vous la voir ?

– Oui, Nim, volontiers.

Nim s'est approché du secrétaire et l'a déverrouillé, dévoilant un fatras de papiers. Alors qu'il les feuilletait, Noor a levé une main et demandé d'un ton prudent :

– Je peux poser une question ?

Nous l'avons tous regardée.

– Pourquoi est-on aussi certains que sa formule est efficace ? Ce n'est pas parce que les Estres sont assez dingues pour l'essayer que ça va nécessairement marcher. C'était qui, ce type ? Une espèce de sorcier ?

Enoch a levé les yeux au ciel.

– Les sorciers n'existent pas.

Noor semblait prête à argumenter, quand Millard est intervenu :

– C’est une bonne question. Et je comprends que tu la poses, vu que tu ne l’as pas connu.

– Bentham était une espèce... d’architecte, ai-je commencé.

Noor m’a regardé, perplexe.

– Il était spécialisé dans la science des boucles, a expliqué Millard. Il a conçu le Panloopticon, par exemple. Et il est responsable, on le sait maintenant, de l’effondrement qui a transformé Caul et ses partisans en Creux. Et de celui de la Bibliothèque des âmes, où il s’est piégé lui-même avec Caul...

– OK, je vois, a dit Noor en levant les mains. Il connaissait son affaire.

– Tout à fait, a confirmé Miss Peregrine, qui regardait fixement Nim, plus pâle qu’à l’accoutumée.

Le serviteur de Bentham a extrait une feuille de papier froissée du bureau et l’a agitée en l’air.

– La voici !

Miss Peregrine la lui a prise. Son front s’est plissé lorsqu’elle a commencé à lire.

– C’est une plaisanterie ?

Horace s’est penché pour regarder.

– Œufs de caille... anguilles en gelée... choux...

– Oh non ! C’est une liste de courses, s’est exclamé Nim.

Il a récupéré la feuille dans les mains de l’Ombrune et s’est empressé de la retourner.

– C’est de l’autre côté.

Miss Peregrine l’a parcourue. Son expression était indéchiffrable. Bronwyn s’est penchée vers Millard.

– Drôle d’endroit pour écrire quelque chose d’important, a-t-elle chuchoté.

Il l’a fait taire d’un geste.

Les yeux de Miss Peregrine scannaient littéralement le papier. On aurait pu entendre une épingle tomber. Puis elle a expiré. Son visage était blême.

– Oui, a-t-elle lâché à mi-voix. Cela explique beaucoup de choses, en effet.

Et elle s'est effondrée sur le sol.

Tout le monde s'est précipité pour l'aider. Bronwyn l'a soulevée dans ses bras. Millard l'a éventée avec un livre. Emma a fait surgir une petite flamme devant ses yeux, et Horace a couru lui chercher un verre d'eau. Quelques secondes plus tard, elle clignait des paupières, nous demandait l'heure, et voulait savoir si le thé était prêt. Quand elle a compris ce qui s'était passé, elle s'est sentie embarrassée et nous a commandé de la lâcher immédiatement. À peine sur ses pieds, elle a failli tomber à nouveau.

– C'est cette soupe, a-t-elle prétexté, tandis que Bronwyn et Noor la stabilisaient. Cette horrible mixture m'a empoisonnée.

Personne ne l'a crue, pas même Claire.

Elle nous avait montré sa peur, et elle surcompensait, sachant que sa réaction nous avait terrifiés.

Après avoir bu quelques gorgées d'eau et pris une minute pour se calmer, elle s'est assise derrière le bureau de Bentham. Nous brûlions tous de découvrir ce qui était écrit au dos de la liste de courses. Miss Peregrine l'a posée devant elle et l'a lissée soigneusement. Elle était chiffonnée et constellée de taches marron, probablement du café.

– Je ne vais pas entretenir un suspense inutile, a-t-elle déclaré. Alors, asseyez-vous et écoutez.

Nous nous sommes assis en cercle autour d'elle, à même le sol comme des enfants de maternelle, prêts à écouter l'histoire la plus stressante qu'on puisse imaginer. Noor a pris place à côté de moi. La sentir tout près m'apaisait, même si elle serrait et desserrait nerveusement un poing dans l'air, captant et relâchant la lumière.

– La première ligne est écrite en latin, a signalé Miss Peregrine.

Puis elle l'a lue. En latin.

Noor et moi avons échangé un regard perplexe. Nous étions visiblement les seuls à ne pas comprendre.

Quand j'ai levé une main, Miss P. m'a regardé d'un air dubitatif. Je me suis éclairci la gorge.

– Euh... Pourriez-vous traduire, s'il vous plaît ?

Elle a marqué une pause assez longue pour me montrer sa déception en secouant la tête.

– Vraiment, monsieur Portman... Cela signifie : « Pour extraire une âme du fond de la fosse, tu auras besoin de tout cela. »

– Votre frère n'était pas un poète, a constaté Millard.

Miss Peregrine n'a pas relevé.

– Ensuite, la liste commence, a-t-elle ajouté.

Elle m'a décoché un regard perçant.

– Elle est rédigée en anglais, et ne recense que six éléments.

La suite ressemblait étrangement à la liste de courses rédigée au verso, si ce n'est que les ingrédients étaient plus ésotériques et dérangeants.

– Un : déjections de l'uberworm.

– L'uberworm ?

J'ai pivoté brusquement la tête vers Emma et Enoch, qui m'avaient devancé.

– Comment s'appelait cette chose que les Estres ont prise à Ellery, déjà ?

– Sa *Maderwurm*, a répondu Enoch. Ce qui doit être, je suppose...

– Un gros ver méchant, a complété Emma.

– Ils ont donc leur premier ingrédient ! a hoqueté Bronwyn, effarée.

– Puis-je continuer à lire ? a demandé Miss Peregrine. Deux : langue de la germegraine, fraîchement coupée.

– C'est quoi, une germegraine ? a voulu savoir Olive.

Miss Peregrine a paru peinée.

– Fiona, a-t-elle lâché. C'est le terme ancien qui désigne son type de particularité.

Hugh s'est pris la figure entre les mains.

– Fraîchement coupée, a répété Millard. C'est pour ça qu'ils la gardent en vie.

– Millard, *s'il vous plaît*, a sifflé Miss Peregrine. Je suis désolée, Hugh.

– Continuez, l'a-t-il encouragée.

Il a découvert son visage. Ses yeux rougis. Bronwyn l'a enlacé et serré contre elle.

– Trois : une flamme indestructible.

Nous avons échangé des murmures perplexes.

– Vous pensez que ça pourrait être Emma ? a hasardé Horace.

Enoch a manqué de s'étrangler. L'intéressée a secoué la tête.

– Si j'étais immortelle, peut-être. Mais je ne suis pas indestructible. Comment ma flamme pourrait-elle l'être ?

Une idée m'a frappé.

– Le garçon dans les couvertures, à Locust Gap...

Les yeux d'Emma se sont éclairés.

– Oui ! Il avait horriblement froid parce qu'on lui avait pris l'objet qui le réchauffait. Une pierre qui brûlait dans son ventre...

– La pierre étincelante, a dit Miss Peregrine en regardant Emma d'un air intrigué. Il n'en existe qu'une au monde.

– Et un Estre l'a volée il y a plusieurs mois, a dit Emma.

Nous n'avions pas parlé du garçon à Miss Peregrine, mais elle a compris aussitôt, et hoché la tête avec résignation.

– Ils ont leur troisième ingrédient.

Elle est retournée à la liste.

– Quatre : les coléoptères de la mort des Hittites souterrains.

– Oh ! a fait Nim en plaquant les mains devant sa bouche.

Nous nous sommes tournés vers lui comme un seul homme.

– Quoi ? Que se passe-t-il ? lui a demandé Millard d'un ton sec.

Les joues de Nim ont rosé.

– Ils étaient dans une vitrine de la collection de M. Bentham. Jusqu'à l'autre soir...

– Murnau et ses copains les ont volés, ai-je deviné.

– Étant donné le moment de leur d-disparition, je c-craigns que oui, a-t-il bégayé.

Les murmures ont redoublé. Enoch a laissé échapper un juron. Millard a marmonné dans sa barbe que c'était bien pire que ce qu'il avait imaginé. Miss Peregrine s'est pincé l'arête du nez et a fermé les yeux, comme pour chasser une migraine. Noor était immobile et silencieuse.

– Mon Dieu ! s'est affolé Horace. Ils ont presque toute la liste !

– Allons, ne cédon pas à la panique ! a tempéré Miss Peregrine. Il reste deux ingrédients.

Quand le silence est revenu, elle a de nouveau lissé le papier sur le bureau et l'a regardé d'un air hésitant, comme si elle avait du mal à déchiffrer l'écriture de Bentham.

– Cinq : l'alphacrâne du Puits de l'Espoir (en poudre, entre cinq et dix milligrammes), a-t-elle enfin articulé.

Nous nous sommes tous figés en attendant la réaction des autres. Je me préparais à entendre une mauvaise nouvelle. À apprendre que les Estres avaient déjà mis la main sur l'alphacrâne. Que c'était un ingrédient si commun qu'il poussait sur les arbres. Ou que l'alphacrâne en poudre (5-10 mg) s'achetait en vrac chez Costco, et que pour ressusciter Caul, les Estres n'avaient plus qu'à prendre une carte de membre.

Mais personne ne disait rien.

– C'est quoi, le Puits de l'Espoir ? a finalement demandé Noor.

Comme personne ne répondait, nous nous sommes tournés vers Miss Peregrine.

– Je l'ignore, a-t-elle avoué.

Elle a pivoté vers Enoch.

– Monsieur O'Connor, vous qui êtes notre expert en thanatologie... Avez-vous entendu parler de cet « alphacrâne » ?

Enoch a secoué la tête, déconcerté. Miss Peregrine a haussé les épaules.

– Il reste un dernier ingrédient. Six : le cœur battant de la mère des oiseaux.

Des cris de surprise ont fusé. La directrice a redressé la tête et tenté d'anticiper :

– Avant de tirer des conclu...

– C'est vous, Miss ! l'a coupée Claire.

– Ils vont venir vous enlever ! a gémi Horace.

– Horace, Claire, arrêtez immédiatement ! a répliqué sèchement Miss Peregrine. Il se peut que cela fasse référence à une Ombrune, mais je ne suis ni l'aînée, ni même la représentation rp folio="296"/>de la figure maternelle. Si cela concerne l'une de nous, il ne peut s'agir que de Miss Avocette.

– Mais vous êtes notre mère à *nous*, ou ce qui y ressemble le plus, a objecté Emma.

- Et celle de Fiona, a souligné Hugh. Elle est sur la liste, elle aussi.
- Et vous êtes la sœur de Caul, a rappelé Millard.
- Sa chair et son sang. Ce serait logique qu'il ait besoin d'une partie de vous pour revenir.

J'ai attendu qu'elle proteste. Qu'elle affirme à Millard qu'il se trompait. Mais elle a gardé le silence. Ses yeux scrutaient le mur vide, en face d'elle. Puis elle a dit :

- Oui. Je suppose que c'est logique.

Pendant un long moment, pesant, j'ai cru que nous allions basculer. Abandonner, céder à la peur.

Puis Hugh a parlé.

- Ça n'a pas d'importance, a-t-il dit. On ne les laissera jamais vous enlever.

Il y avait une telle assurance dans sa voix, une telle fermeté qu'elle nous a arrachés au bord du précipice.

- C'est vrai ! a dit Olive.
- Jamais ! a convenu Bronwyn.

– Et s'ils ne sont pas encore venus vous chercher, a dit Millard, c'est parce que vous êtes la plus difficile à capturer, et qu'ils vous gardent pour la fin. Pour autant qu'on le sache, ils n'ont pas encore cet autre ingrédient, l'alphacrâne.

- Allez savoir ce que c'est, a grommelé Enoch.

Miss Peregrine s'est levée ; elle avait recouvré tout son équilibre.

- Alors, nous découvrirons de quoi il s'agit, et nous empêcherons les Estres de se le procurer, a-t-elle affirmé.

- Et on délivrera Fiona, a ajouté Bronwyn.

– Et on décorera l'Arpent du Diable avec leurs têtes ! a crié Hugh, soulevant une véritable ovation.

Pour la première fois depuis des jours, je l'ai vu esquisser un sourire tremblotant.

CHAPITRE DIX

Nous avions désormais un objectif clair – trouver l’alphacrâne et le Puits de l’Espoir avant les Estres –, mais aucune idée de la manière de l’atteindre, ce qui était assez frustrant. Suivre les Estres à la trace grâce aux résidus de Sépulcreux n’était plus une option. Ils avaient certainement fui les lieux de l’accident en voiture, et l’on ne pouvait pas savoir par où ils étaient partis. Aucun de nous n’avait jamais entendu parler de l’alphacrâne ni du puits, et tant que nous n’aurions pas localisé au moins l’un des deux, nous serions au point mort. Comme de coutume, Miss Peregrine voulait que les Ombrunes se chargent du problème et nous a commandé de rentrer à la maison pendant qu’elle allait consulter ses semblables.

– Vous avez tous besoin de repos, a-t-elle affirmé. Nous allons devoir combattre, et je veux que vous soyez en pleine forme.

Sur ces mots, elle a pris sa forme d’oiseau et s’est envolée dans un froufrou de plumes.

Au diable le repos !

Avec la menace qui planait au-dessus de nos têtes, c’était impensable. Alors, nous nous sommes séparés et mis au travail.

Millard s’est précipité aux archives cartographiques pour chercher dans les atlas des boucles américaines une éventuelle allusion au Puits de l’Espoir. Horace, pour qui sommeil et travail étaient souvent synonymes, est effectivement rentré se reposer à la maison. Il avait prévu d’avaler une goutte de « solution de sommeil » afin d’entrer dans une espèce de transe, où il verrait peut-être en rêve la réponse à nos questions. Hugh grommelait qu’il voulait interroger les Estres qui étaient toujours emprisonnés. Il était convaincu qu’ils savaient quelque chose, et proposait de le leur faire avouer sous les piqures.

Heureusement, la raison l’a emporté. Les autres lui ont signalé que cela violerait le code des Ombrunes, et surtout que l’on risquait de tout compromettre en révélant ce que nous savions à des Estres, fussent-ils sous les verrous.

Puis Claire s’est rappelé qu’elle avait travaillé avec des particuliers du Département de la Faune ésotérique ayant vécu en Amérique, des années plus tôt. Elle a filé leur demander s’ils n’avaient pas entendu parler de l’alphacrâne ou du Puits.

Soudain, une évidence m’a frappé :

– Si on pense que ce truc est en Amérique, pourquoi ne pose-t-on pas la question aux Américains ? LaMothe me doit bien ça...

Nous sommes montés dans le grenier de Bentham pour accéder à la

boucle de Marrowbone, mais un mur d'employés des Affaires temporelles, tout de noir vêtus, nous a barré l'accès à l'ascenseur.

– Pas question ! a décrété Ulysse Critchley en levant une paume, tel un agent de la circulation devant une école. Miss Peregrine vient de partir et nous a laissé des instructions très strictes. Nous ne devons laisser passer personne, ni vous ni quiconque. Miss Wren et Miss Coucou ont été informées de la situation, et elles sont avec les Américains en ce moment.

Je m'apprêtais à plaider notre cause, quand Olive m'a signalé que Hugh et Enoch étaient partis. Un coup d'œil circulaire m'a permis de constater qu'elle disait vrai.

Emma était si furieuse qu'elle a failli mettre le feu à sa manche de chemise.

– Je sais exactement où ils sont allés, a-t-elle grogné. Viens, Bronwyn, allons les arrêter avant qu'ils fassent une énorme bêtise !

Nous sommes restés seuls, Noor, Olive et moi. J'étais convaincu qu'on ne nous laisserait pas entrer à Marrowbone. Et, de toute façon, deux Ombrunes étaient plus que capables d'obtenir des informations des Américains (en admettant qu'ils en aient à leur donner). Nous avons passé une heure à errer dans l'Arpent, désespérés.

Nous étions si proches du but, et pourtant...

Finalement, nous sommes tous rentrés bredouilles. Millard n'avait rien trouvé dans les cartes, qu'il connaissait sur le bout des doigts à force de les passer au crible pour tenter de localiser la boucle de V. Horace, malgré ses efforts pour obtenir une révélation, nous a avoué honteusement qu'il n'avait rêvé que de pizza. Personne d'autre n'avait rien à montrer, et Miss Peregrine n'était pas revenue.

Nous étions abattus.

J'ai contemplé les visages mornes de mes amis. Le chagrin de Hugh, l'épuisement d'Emma, l'anxiété de Noor, et même la léthargie d'Enoch ont achevé de me décider. J'étais sûr qu'aucun de nous ne trouverait le sommeil ce soir, de toute façon. J'ai frappé dans mes mains pour attirer leur attention.

– Bon ! On a essayé d'obtenir des informations en respectant les règles. On a fait de notre mieux, vous êtes d'accord ?

Comme personne ne répondait, j'ai hoché la tête en signe d'approbation.

– La nuit vient de tomber. Je pense qu'on a assez de temps pour essayer une dernière chose.

Mes amis m'ont regardé en clignant des yeux, perplexes.

– Je ne comprends pas, a dit Claire en bâillant de ses deux bouches.

– Moi non plus, a avoué Olive, qui bâillait aussi.

Hugh a bombé le torse.

– Moi oui. Je te comprends très bien, Jacob, et je suis d'accord avec toi.

– Moi aussi, a dit Noor en souriant.

Son sourire m'a transpercé. Il m'est allé droit au cœur et m'a mis les entrailles sens dessus dessous. Grisé par cette sensation, je lui ai décoché un grand sourire bêta. Puis j'ai repris mes esprits et souri aux autres aussi.

Bronwyn me fixait en plissant les yeux. Elle se creusait visiblement la cervelle. Elle a tourné brusquement la tête et lancé par-dessus son épaule :

– Olive, sois un amour et emmène Claire se coucher, s'il te plaît. Vous savez que Miss Peregrine aime vous voir au lit à huit heures pile, toutes les deux. L'heure est largement dépassée.

– D'accord, a dit Olive en étouffant un nouveau bâillement. Viens, Claire !

Elle a pris son amie par la main. Un instant plus tard, alors que les marches de l'escalier résonnaient sous les semelles de plomb d'Olive, j'ai entendu Claire protester de sa voix flûtée :

– Mais on l'a déjà lu la dernière fois. Tu m'avais promis que ce soir, on lirait *L'épouvantable histoire de l'oursage et des neuf normaux curieux*. Ou alors, *La sorcière qui ne voulait pas brûler* ? C'est ma préférée !

Après leur départ, les autres se sont tournés vers moi. Enoch, Bronwyn, Emma, Horace, Hugh, Noor. Et Millard.

Six paires d'yeux plissés et une septième, invisible.

– Alors ? ai-je repris. Qui veut m'aider à entrer dans la boucle de Marrowbone ?

Six mains se sont levées aussitôt.

– Moi aussi, j'ai la main en l'air, a signalé Millard.

J'ai souri jusqu'aux oreilles.

Le soleil avait depuis longtemps disparu derrière l'horizon crasseux, et l'Arpent du Diable était particulièrement lugubre dans la pénombre. Enfreindre le couvre-feu pour errer dans les rues à cette heure tardive ne nous procurait aucun frisson de plaisir. Mais nous n'avions pas le choix.

Pour rejoindre le grenier de Bentham et la boucle de Marrowbone sans risquer d'être repérés par la garde civile, nous devions traverser la partie la plus louche de la ville, au risque de croiser certains de ses habitants les moins recommandables. Les accros à l'ambroisie, les voleurs les plus rusés, ainsi que les horreurs sans nom qui rôdaient dans la fange. Emma a allumé une petite flamme pour nous empêcher de plonger trop abruptement dans l'inconnu, mais Millard lui a ordonné aussitôt de l'éteindre, de peur que les autorités ne nous arrêtent.

– Sans même parler des amendes colossales, a-t-il râlé tout bas, je n'ai aucune envie de dormir tout nu sur le sol glacé d'une prison !

– Tu devrais peut-être commencer par t'habiller, l'a taquiné Horace. Je t'ai proposé des dizaines de tenues, mais...

Millard lui a répondu par un grognement.

– Silence, vous deux ! a commandé Emma. On a besoin de se concentrer, et c'est impossible quand vous vous chameillez.

– La maison de Bentham paraît beaucoup plus loin dans le noir, a soupiré Bronwyn. Vous êtes sûrs qu'on ne l'a pas dépassée ?

– On est tout près, a chuchoté Hugh.

Sa voix couvrait à peine le bourdonnement de ses abeilles, qui nous guidaient dans les ténèbres.

– Il faut tourner à gauche au réverbère. Elle devrait être juste en haut de la rue.

Comme un seul lampadaire était allumé, il était facile à repérer, mais il était encore au moins à trois cents mètres de nous. Trois cents mètres d'obscurité rampante dissimulant Dieu sait quels dangers.

Nous avons continué d'avancer en silence, prisonniers des ténèbres et de notre peur. De notre peur, surtout, alimentée par un léger sifflement dans le lointain.

Soudain, j'ai senti un étrange souffle tiède effleurer ma main. J'ai baissé la tête, effrayé, et découvert une minuscule tache de lumière sur ma paume. Je me suis arrêté et j'ai levé la main pour l'inspecter. J'allais en parler aux autres, quand Noor est arrivée près de moi.

J'ai deviné sa présence sans avoir besoin de la voir.

– Je te cherchais, a-t-elle soufflé en saisissant ma main pour m'attirer près d'elle.

L'étrange lueur s'est dissipée entre nos doigts enlacés.

– J'espère que je ne t'ai pas fait peur, m'a-t-elle glissé à l'oreille, alors que nous nous remettions en marche.

J'étais tout grésillant d'électricité, et en proie à un léger vertige. J'ai fait non de la tête, oubliant qu'elle ne pouvait pas me voir. Je ne sais pourquoi, notre relation me paraissait différente, extraordinaire. Jusque-là, même si je n'avais guère d'expérience, tenir la main d'une fille ne m'avait jamais paru particulièrement bouleversant. Mais ce soir, j'avais les nerfs à fleur de peau. Je ne voyais rien d'autre que la tache lumineuse floue du bec de gaz, au loin. Être privé d'un de mes sens semblait exacerber les autres.

Le contact de Noor m'empêchait de me concentrer sur tout le reste. J'aurais dû lui demander de me lâcher, de me rendre ma tête, mais je ne pouvais m'y résoudre.

J'ai pris une brève inspiration pour tenter de m'éclaircir les idées, quand trois choses se sont produites simultanément.

– On y est presque ! a annoncé Millard.

Hugh – non, Horace – a poussé un hurlement.

Et Emma s'est enflammée.

Le phénomène n'a duré qu'une seconde, mais il l'a d'autant plus embarrassée qu'elle ne parvenait pas à éteindre complètement le feu. Troublée, elle a accusé Horace de l'avoir effrayée sans raison. Pourquoi avait-il crié, alors que tout allait bien ?

Les flammes ont sauté de son bras à sa jambe pour atteindre le sommet de sa tête, puis le bout de ses doigts, telles dix bougies d'anniversaire.

Emma secouait encore les mains – un geste qui semblait surtout raviver le feu – quand Horace s'est expliqué :

– Je viens de me rappeler !

– Te rappeler quoi ? a-t-elle demandé, irritée, en soufflant sur ses doigts.

– Le réverbère ! Je le regardais quand je me suis rappelé un détail de mon rêve. Vous vous souvenez quand je vous ai dit que j'avais vu Caul flotter dans le ciel, dirigeant l'apocalypse...

– Comme un chef d'orchestre. Ouais, on s'en souvient, a bougonné Millard.

– Ne fais pas attention à lui, Horace, lui a conseillé Hugh. Vas-y, continue.

– Eh bien, Caul flottait dans le ciel, au-dessus d'une colline. Le soleil brillait. C'est en voyant le réverbère que je m'en suis souvenu. Et il y avait des tombes sur la colline. Des tombes qui portaient des inscriptions. Je les revois, aussi clairement que si j'y étais. Le nom d'une ville américaine. Quelque chose de nouveau...

– Une nouvelle ville, tu veux dire ? a demandé Millard. Mais nouvelle par rapport à quoi ? Tout peut sembler nouveau, ça dépend du moment où on se situe dans l'histoire.

– C'est vrai, a concédé Enoch, l'air las.

Il a bâillé à s'en décrocher la mâchoire.

– On peut y aller ? J'ai froid et je meurs de faim. Je pensais qu'on s'amuserait plus.

– Tu joues les méchants pour cacher ta peur, a deviné Bronwyn. Et ce n'est pas gentil pour nous. On a tous peur, tu sais.

– Je n'ai pas peur, a répliqué sèchement Enoch.

– Attendez ! s'est exclamée Noor. Tu as dit que c'était une « nouvelle » ville américaine. Nouvelle, genre *New York* ?

Horace a tressailli.

– Oui ! s'est-il exclamé, euphorique, à l'unisson avec une autre voix.

Emma a fait jaillir une nouvelle flamme, éclairant son propre visage terrifié, et celui, courroucé, de Miss Peregrine.

La directrice n'était pas seule. Miss Wren, Miss Coucou et Miss Merle l'accompagnaient.

Les Ombrunes étaient revenues de Marrowbone.

– Au lit ! s'est fâchée Miss Peregrine. Immédiatement !

– Mais, Miss, on voulait juste...

– Silence, Miss Bruntley ! l'a-t-elle coupée. Vous violez le couvre-feu. Vous désobéissez volontairement à mes ordres. Je suis plus que choquée, je suis terriblement déçue. Faites tous demi-tour et rentrez à la maison sur-le-champ.

– Mais, Miss, a tenté Hugh. Y a-t-il... Avez-vous du nouveau ?

La directrice a laissé planer un silence de quelques secondes avant

de répondre :

– Oui.

– Cela a-t-il un rapport avec NewYork ? a voulu savoir Horace.

Miss Peregrine a soupiré. Elle semblait soudain beaucoup moins combative.

– Nous en parlerons à la maison. Je suis désolée d’avoir crié, les enfants. J’ai eu une soirée éprouvante.

– C’est compréhensible, Miss, l’a excusée Emma. Vous avez tellement de problèmes à régler... On va rentrer, et Horace vous préparera une bonne tasse de chocolat. D’accord, Horace ?

– Avec plaisir !

– Fayots, a grommelé Enoch.

– Vous dites, monsieur O’Connor ?

– Rien, Miss.

– Très bien.

Miss P. a pris une grande inspiration.

– Ombrunes ? On se retrouve à la maison ?

Pour toute réponse, nous avons entendu un bruissement d’ailes.



Nous étions tous rassemblés au salon, des tasses de chocolat chaud dans les mains, quand Miss Peregrine a enfin autorisé Miss Wren à nous donner la nouvelle.

L’Ombrune s’est avancée de quelques pas avant de satisfaire notre curiosité.

– Les Américains nous ont livré des informations utiles, a-t-elle commencé. Il existe, dans le nord de l’État de NewYork, une ville appelée Hopewell. Et cette ville abrite une boucle de lève-morts.

– New York ! a crié Horace. C’est ce que j’ai vu sur la pierre tombale, dans mon rêve !

Noor et lui se sont frappé dans la main, maladroitement, mais avec enthousiasme.

– Et Hopewell, ça signifie « Puits de l’Espoir » ! s’est exclamée Bronwyn.

– Pourquoi Bentham n’a-t-il pas noté le véritable nom sur sa liste ? a objecté Emma.

– Mon frère adorait les énigmes, a signalé Miss Peregrine. Ça ne m’étonnerait pas qu’il ait voulu énerver Caul en codant sa recette, pour le cas où elle serait découverte.

– Et l’alphacrâne ? a demandé Millard.

– Une boucle de lève-morts n’est pas le pire endroit pour commencer à chercher un crâne, quel qu’il soit, a souligné Enoch. Que savez-vous sur ces particuliers ?

– Pas grand-chose, a reconnu Miss Coucou. Seulement qu’ils vivent entre eux, et n’ont guère le sens de l’hospitalité.

– Des gens comme moi..., a commenté Enoch. Ça me plaît.

Hugh a abattu une main sur la table.

– Il faut lever une armée et envahir cette boucle ! Prendre nos ennemis par surprise !

– Doucement ! est intervenue Miss Peregrine. Je comprends que les passions vous emportent, mais nous ne savons pas ce que nous allons trouver dans cette boucle. Nous ignorons si les Estres s’y trouvent déjà, et à quel genre de particuliers nous aurons affaire. Nous devons nous montrer prudents, tout en nous préparant à un conflit.

– Les Estres nous attendent peut-être avec une armée, a dit Bronwyn.

– Ils n’ont pas d’armée, a répondu Enoch avec dédain. Ce ne sont qu’une poignée de fugitifs.

– Accompagnés d’un Sépulcreux, a rappelé Olive.

– Ou de plusieurs, ai-je rectifié.

– Nous aurions tort de les sous-estimer, a prévenu Miss Peregrine. C’est pourquoi nous avons commencé à constituer une équipe d’élite de nos meilleurs particuliers pour cette mission.

Emma a croisé les bras et froncé les sourcils.

– Ah bon ? Qui ça ?

Miss Peregrine a souri.

– Vous, bien sûr.

– C’est vous qui avez libéré l’Arpent du Diable, a rappelé Miss Wren. Personne n’est plus expérimenté ni mieux préparé que vous.

Nous étions tout sourires, à présent. Rayonnants de fierté.

– Vous aurez des renforts, bien sûr, s'est empressée d'ajouter Miss Peregrine. Une équipe de soutien.

– Nous, a traduit Miss Coucou. Plus quelques autres personnes triées sur le volet pour leurs compétences particulières.

– J'ai des oursages qui ne demandent qu'à faire un peu d'exercice, a dit Miss Wren. Et un détachement de la garde civile se prépare à nous épauler.

– Mais vous serez l'avant-garde, a assuré Miss Peregrine.

– Si vous êtes d'accord pour tenter l'aventure, bien sûr..., a complété Miss Coucou.

– Vous êtes sérieuse ? s'est étranglée Bronwyn. On y serait allés même si vous nous l'aviez interdit.

– Même si vous nous aviez enchaînés dans un donjon, a ajouté Hugh.

– Je sais, a dit fièrement Miss Peregrine. Eh bien, nous avons du pain sur la planche, n'est-ce pas ?

– Allons assassiner quelques Estres ! a crié Hugh, soulevant un tonnerre d'acclamations.

– Oui, oui ! Mais d'abord, allons dormir.

Miss Peregrine s'est levée.

– Allez, les enfants. Au lit ! Et n'oubliez pas de vous brosser les dents.



Le lendemain matin, la maison bourdonnait comme une ruche. Mes amis couraient d'une pièce à l'autre et se bouscullaient dans l'escalier pour collecter les petits objets dont ils pensaient avoir besoin lors d'une mission dangereuse. Des vivres. Des vêtements de rechange. Un couteau fétiche. Tout ce que l'on pouvait caser dans une poche ou dans un petit sac. Aucun de nous ne possédait grand-chose, de toute façon.

Alors que je cherchais des chaussettes propres dans la commode commune des garçons, Noor est allée s'asperger le visage avec un peu d'eau.

– Je me damnerais pour prendre encore une douche, a-t-elle avoué. Mais bon, on ne peut pas tout avoir.

J'ai couru vers elle.

– Attends ! On peut discuter une seconde ?

Elle a fini de sécher son visage et m'a regardé d'un air de défi.

– Je sais ce que tu vas dire. Et je te répondrai « laisse tomber ».

– Qu'est-ce que j'allais dire ?

Elle m'a entraîné dans une pièce vide.

– Que je ne suis pas obligée de participer à cette expédition. Que je devrais peut-être rester ici, en sécurité. Mais je peux me gérer.

– Je n'en doute pas. Seulement, ce n'est pas ton combat. Enfin, pas forcément.

Elle a secoué la tête, fâchée.

– Je comprendrais que tu préfères rester ici, pour continuer à chercher V, ai-je ajouté.

– Tu étais sérieux quand tu as dit que j'étais des vôtres ? m'a-t-elle demandé. Ou c'était juste des paroles en l'air ?

– Bien sûr que tu es des nôtres.

– Alors ça me concerne autant que vous. Plus, même, parce que si on n'arrête pas ces trous du cul avant qu'ils ressuscitent leur roi diabolique, ou je ne sais qui, c'est moi qui vais devoir me coltiner leur bazar. Je préfère m'en occuper avant qu'ils déclenchent l'apocalypse.

– Ouais. Tu as raison.

– Je trouverai V quand on en aura fini avec cette histoire. Pour l'instant, c'est mon combat. Et je ne vais nulle part. Alors, arrête de me la jouer « pas de problème si tu restes ici à te tourner les pouces pendant qu'on risque notre vie », d'accord ? On est dans le même bateau.

– OK. On est une équipe.

Elle s'est tournée vers moi, radieuse.

– On est une équipe.

– Ouai. Et pour cette histoire d'apocalypse... Pas question que je te laisse gérer ça sans moi.

Elle a souri.

– OK, a-t-elle accepté. Mais on va quand même essayer d'éviter...

– D'accord, me suis-je esclaffé.

Sur ces entrefaites, Enoch est entré dans le couloir.

– Allez, les tourtereaux. On y va.

CHAPITRE ONZE

Une heure plus tard, notre petit convoi de quatre-quatre roulait à tombeau ouvert sur une autoroute américaine. Il faisait nuit et il pleuvait. Un grand gaillard d'employé des Affaires temporelles était au volant de notre véhicule. Miss Peregrine, assise à côté de lui sur le siège du passager, tricotait je ne sais quoi sur ses genoux. Noor, Millard et moi avions pris place sur la banquette du milieu ; Enoch, Emma et Bronwyn étaient à l'arrière. Le reste de nos amis et les autres Ombrunes nous suivaient dans une deuxième voiture, elle-même suivie par une troisième, où s'entassaient les renforts promis. Et quelque part sous la pluie battante, roulait notre escorte américaine.

C'étaient les Américains qui nous avaient prêté les voitures. Nous avions emprunté le Panloopticon pour rejoindre NewYork, où Léo nous avait promis sa protection. Les Ombrunes lui avaient affirmé que j'avais retrouvé la trace de Noor et qu'elle vivait avec nous désormais, mais il continuait à penser que c'était un Estre accompagné de son Creux, et non H, qui l'avait enlevée dans sa boucle. Le plus incroyable, c'était qu'il avait accepté de passer l'éponge sur cette affaire, et renoncé officiellement à récupérer Noor. Miss Wren avait refusé de nous dire ce que les Ombrunes lui avaient promis en échange de sa clémence, mais cela devait valoir son pesant d'or.

Sur la route, l'excitation de mes amis est retombée, laissant la place à un silence tendu. Personne n'avait dit un mot depuis plusieurs minutes. La main gauche de Noor reposait sur mon genou, nos doigts étaient entrelacés. De la main droite, elle jouait avec les phares des voitures qui passaient, capturait la lumière et la laissait s'écouler de son poing, et ainsi de suite. Je trouvais ça hypnotique et apaisant.

– Je me suis posé une question, a dit Emma, brisant soudainement le silence.

– Quoi ? a demandé Noor.

– Pourquoi Caul voulait-il absolument découvrir comment

s'échapper d'une boucle effondrée ?

– Hmm, a fait Millard, signe qu'il réfléchissait.

– À croire qu'il s'attendait à être piégé un jour dans l'une d'elles..., a continué Emma.

– Personne ne s'attend à être piégé dans une boucle effondrée, a objecté Bronwyn. C'était peut-être une simple précaution.

– Une précaution très ciblée, a observé Millard.

– Il devait connaître la prophétie, a dit Noor en courbant un rayon de lumière entre ses doigts. S'il s'est convaincu que cette histoire d'ange dans la fosse le concernait, il en a peut-être déduit qu'il finirait piégé.

– Et si ça faisait partie de son plan ? a suggéré Millard. Je veux dire : et s'il s'était fait enterrer volontairement dans la Bibliothèque des âmes ?

– C'est ridicule ! me suis-je insurgé. Il ne voulait pas que ça arrive. Il était furieux.

– Ou alors, c'est exactement ce qu'il voulait qu'on pense.

– Vous avez perdu la boule, ou quoi ? a lâché Enoch.

– Réfléchissez-y, a insisté Millard, d'un ton grave. Caul nous a rebattu les oreilles avec ces anciens particuliers puissants, affirmant qu'ils étaient l'expression la plus pure de la particularité, etc. Il convoitait la Bibliothèque pour s'approprier leurs pouvoirs. Mais peut-être que la seule façon d'y parvenir était de s'y faire enterrer, puis de ressusciter, imprégné de tous ces pouvoirs.

– *Ressusciter*, a chuchoté Emma. Comme un dieu.

Un long frisson m'a traversé. Miss Peregrine a lâché ses aiguilles à tricoter.

– Mon frère était un fou avide de pouvoir, et son âme était empoisonnée. Mais ce n'était pas, et ce ne sera jamais un dieu.

– Pourtant, il s'est préparé, a dit Emma. Ils se sont tous préparés.

– Quand bien même, il n'est pas encore revenu, et nous ne le laisserons pas revenir. Inutile, donc, de nous lancer dans des spéculations terrifiantes et de nous mettre dans tous nos états.

– Oui, m'dame.

– Swenson, si vous allumiez la radio ?

Notre chauffeur s'est exécuté, et une chanson pop a empli

l'habitacle. Une histoire de rupture. J'ai entendu Emma soupirer.

Noor a pressé une main contre ses lèvres et exhalé une bouffée de lumière fantomatique. Elle s'est étalée sur la vitre comme une tache de buée, avant de se dissoudre dans l'air.



Hopewell avait dû connaître son heure de gloire, mais à l'époque actuelle, ce n'était plus vraiment une ville digne de ce nom. Nous avons longé la carcasse délabrée d'une installation industrielle, puis des rues entières bordées de terrains vagues et de maisons en ruine. La ville typique de la Rust Belt¹, morte avec l'industrie qui l'avait fait naître. On en trouvait probablement une centaine de semblables à moins d'une journée de route.

J'ai tenté de localiser d'éventuels Sépulcreux en guettant mes sensations, tandis que mes amis et les Ombrunes étaient à l'affût du moindre indice de la présence des Estres : des véhicules qu'ils auraient pu utiliser pour arriver jusqu'ici, puis cacher dans les parages avant d'entrer dans la boucle, par exemple. Nous ne savions pas s'ils étaient là, s'ils étaient déjà venus et repartis, ni même si cette piste que nous avaient donnée les Américains valait quelque chose. Jusqu'à présent, nous n'avions croisé que des épaves, des amoncellements de déchets, des enchevêtrements de broussailles. Des cachettes idéales pour dissimuler des véhicules, mais trop nombreuses pour que l'on puisse toutes les explorer.

L'entrée de la boucle des lève-morts n'était pas située dans un cimetière ni dans une maison funéraire, comme on aurait pu s'y attendre, mais dans un joli petit parc, au centre-ville. Le seul endroit bien éclairé et bien entretenu. Sur une pelouse se dressait un obélisque de pierre où étaient inscrites des rangées de noms.

« À LA MÉMOIRE DE... » On accédait à la boucle par une porte cachée dans sa base.

La pluie s'était un peu calmée. Notre convoi s'est garé à la lisière du parc, et les moteurs ont tourné au ralenti pendant que les Ombrunes discutaient entre elles.

Elles ont décidé que nous entrerions tous ensemble, pour ne pas risquer d'être séparés.

Nous avons couru en groupe sur l'herbe mouillée jusqu'à l'obélisque. Bronwyn a tiré énergiquement sur la porte, qui s'est ouverte sur un minuscule espace où il faisait noir comme dans un

four. Il n'y avait de la place que pour deux.

Je suis entré le premier, tous les sens en alerte. Noor m'a suivi.

– Attendez-nous de l'autre côté, nous a recommandé Miss Peregrine. On se retrouve dans trente secondes.

Quand la porte s'est refermée, l'obscurité nous a brièvement engloutis. Puis nous avons ressenti une légère sensation d'accélération et nous sommes ressortis à l'air libre sur le perron ensoleillé d'une maisonnette, par un joyeux matin d'été. Le décor n'avait pas grand-chose à voir avec celui que nous venions de quitter. Il faisait jour, et les rues étaient bordées de jolies petites maisons entourées de jardins fleuris. L'obélisque avait disparu.

– Inattendu, a commenté Noor.

Nous avons patienté en regardant autour de nous. Le jardin était décoré de drapeaux américains. De l'autre côté de la rue, les maisons étaient ornées de fanions tricolores rouge, blanc et bleu, comme si les habitants se préparaient au défilé du 4 juillet. C'était probablement le cas le jour où la boucle avait été réalisée. Des automobiles des années 1940 et 1950 étaient garées dans des allées, d'un bout à l'autre du pâté de maisons. Un chien a surgi d'une niche vermillon en aboyant.

– Où sont les gens ? a demandé Noor, intriguée.

À part le chien, tout était étrangement silencieux. Comme si les habitants s'étaient mystérieusement volatilisés.

Trente secondes ont passé. Une minute.

Personne d'autre n'a franchi la porte.

– C'est bizarre, ai-je murmuré, en m'efforçant de masquer mon anxiété croissante.

Noor a essayé d'ouvrir la porte. Elle était fermée à clé.

J'ai jeté un coup d'œil par la vitre. L'intérieur était noir.

– Attendons encore une minute, a proposé Noor.

Elle avait parlé d'une voix calme, maîtrisée, mais j'ai bien vu qu'elle partageait mon inquiétude.

Quel choix avait-on ? Nous avons attendu nos amis une minute de plus. Noor a fredonné tout bas, toujours la même mélodie.

Mais personne n'est venu.

– C'est mauvais signe, ai-je fini par admettre. C'est très mauvais signe.

Nous avons fait le tour de la maison sans voir aucune autre porte ni fenêtre. Rien que des murs aveugles.

Je commençais à avoir vraiment peur.

– Ils ont dû rester enfermés dehors, ai-je raisonné.

– Ou alors, c’est nous qui nous sommes fait emprisonner, a suggéré Noor.

Nous avons échangé un regard plein d’appréhension. Je commençais à me sentir un peu nauséeux.

Non. La petite crampe qui me chatouillait désagréablement le ventre avait une autre origine.

Quelque part dans cette boucle, il y avait un Sépulcreux.



– Je me doutais bien qu’on n’était pas seuls, a avoué Noor quand je lui ai parlé du Creux.

Elle n’avait pas l’air effrayée. Les choses qui me faisaient paniquer avaient tendance à renforcer sa détermination.

– Tu peux le suivre à la trace ? m’a-t-elle demandé.

– Pas encore, malheureusement. La sensation n’est pas assez forte.

Ou plus exactement sans doute, quelque chose détraquait la boussole interne qui m’indiquait habituellement la position des Sépulcreux. Son aiguille oscillait vainement, comme celle d’une véritable boussole à proximité d’un aimant.

Noor et moi avons décidé de ne pas attendre la réouverture de la boucle. Nous étions trop exposés, des cibles faciles. En outre, plus vite je trouverais ce Creux, plus vite nous localiserions les Estres.

Et, avec un peu de chance, Fiona.

Nous avons marché jusqu’à l’extrémité du pâté de maisons, puis tourné au coin de la rue. Il n’y avait toujours personne dans les parages, même pas de gens normaux captifs de la boucle. Au loin, dissimulée derrière un bouquet d’arbres, on apercevait une colline. C’était d’elle qu’a semblé provenir une longue plainte, semblable à une sirène industrielle, dont l’intensité s’est modulée plusieurs fois avant qu’elle s’éteigne.

– C’est sûrement la vieille usine qu’on a vue en arrivant en ville, ai-

je affirmé.

En passant devant une maison, nous avons entendu des éclats de voix. Un homme et une femme y entretenaient une conversation animée. Nous avons gravi les marches du perron et frappé à la porte. Personne n'a répondu.

Oubliant mes bonnes manières, j'ai actionné la poignée et ouvert.

– Bonjour, ai-je lancé à la cantonade, en pénétrant dans un banal intérieur de banlieue du milieu du siècle dernier.

La voix s'échappait d'un poste de télévision où passait un film ancien. Il était posé sur un coffre, près d'un sapin de Noël artificiel et d'un rocking-chair au dossier orné d'un napperon. La scène avait quelque chose de triste et d'irréel, comme si le couple de la télévision vivait ici, coincé à jamais dans le monde en noir et blanc de l'écran.

J'ai appuyé sur le bouton du téléviseur. L'écran s'est éteint et le silence est retombé, tandis que Noor s'engageait sur la pointe des pieds dans le couloir qui s'enfonçait dans la maison. Elle s'est arrêtée devant une porte.

– Bonjour ? a-t-elle lancé.

Elle s'est tournée vers moi et m'a averti :

– Jacob, il y a quelqu'un...

Je l'ai rejointe à la hâte et j'ai découvert une adolescente allongée dans un lit, endormie, les couvertures tirées jusqu'au menton. Les murs de sa chambre étaient tapissés de photos de magazines.

– Bonjour, ai-je répété. Excusez-nous...

Elle n'a pas bougé. J'ai fait quelques pas dans la pièce et jeté un nouveau coup d'œil aux murs. Toutes les photos représentaient Elvis Presley.

Noor est entrée à son tour. Elle a posé une main au bord du lit et l'a secoué légèrement. Nous nous sommes penchés sur la fille.

– Est-ce qu'elle respire, seulement ? ai-je demandé, en essayant de voir si sa poitrine se soulevait sous le drap.

Un bruit a retenti à l'avant de la maison. Nous nous sommes figés.

– *C'était la porte*, ai-je chuchoté.

Si un Creux avait été aussi proche, je l'aurais senti. Mais je ne percevais rien de plus que les légers spasmes que j'avais sentis plus tôt. Nous avons quitté la chambre et rebroussé chemin dans le couloir.

– Vous avez de la visite, ai-je crié, pour annoncer notre présence.

Un garçon blanc en pantalon à taille haute maintenu par des bretelles était campé sur le seuil et nous toisait avec une froide indifférence.

– Salut, a dit Noor. On était juste...

– Si vous avez des armes, lâchez-les immédiatement, a-t-il dit d'une voix calme, mais ferme.

– On ne te veut aucun mal, ai-je assuré. On veut seulement te parler.

Un bruit de pas a retenti derrière nous. Je me suis tourné pour regarder.

La fille était sortie du lit. Elle avait les yeux ouverts, mais son regard vitreux se perdait dans le vague. Elle était vêtue d'une chemise de nuit et tenait un hachoir à viande à la main.

– On ne parle pas, a rétorqué le garçon. Suivez-moi.

– S'il te plaît, a insisté Noor. On te demande juste de nous écouter...

– SILENCE ! a tonné le garçon.

Il a fait claquer deux fois sa langue, et quelqu'un a ouvert la porte. Une petite foule s'était rassemblée sur la pelouse. Des gens immobiles, qui nous regardaient fixement. Ils étaient tous équipés de hachoirs.

– Suivez-moi, a répété le garçon. Pas de gestes brusques.

Cette fois, nous n'avons pas protesté.



Une troupe de banlieusards aux yeux morts, maniant le couperet, nous a escortés en silence dans la rue, guidée par l'étrange garçon aux bretelles. Quand il faisait claquer sa langue, ils tournaient à gauche ou à droite. Si nous parlions, ils levaient leurs lames. Si nous faisons un geste qui leur déplaisait, ils grondaient comme des animaux.

La sirène a de nouveau retenti sur la colline, suivie par une lointaine, mais violente détonation.

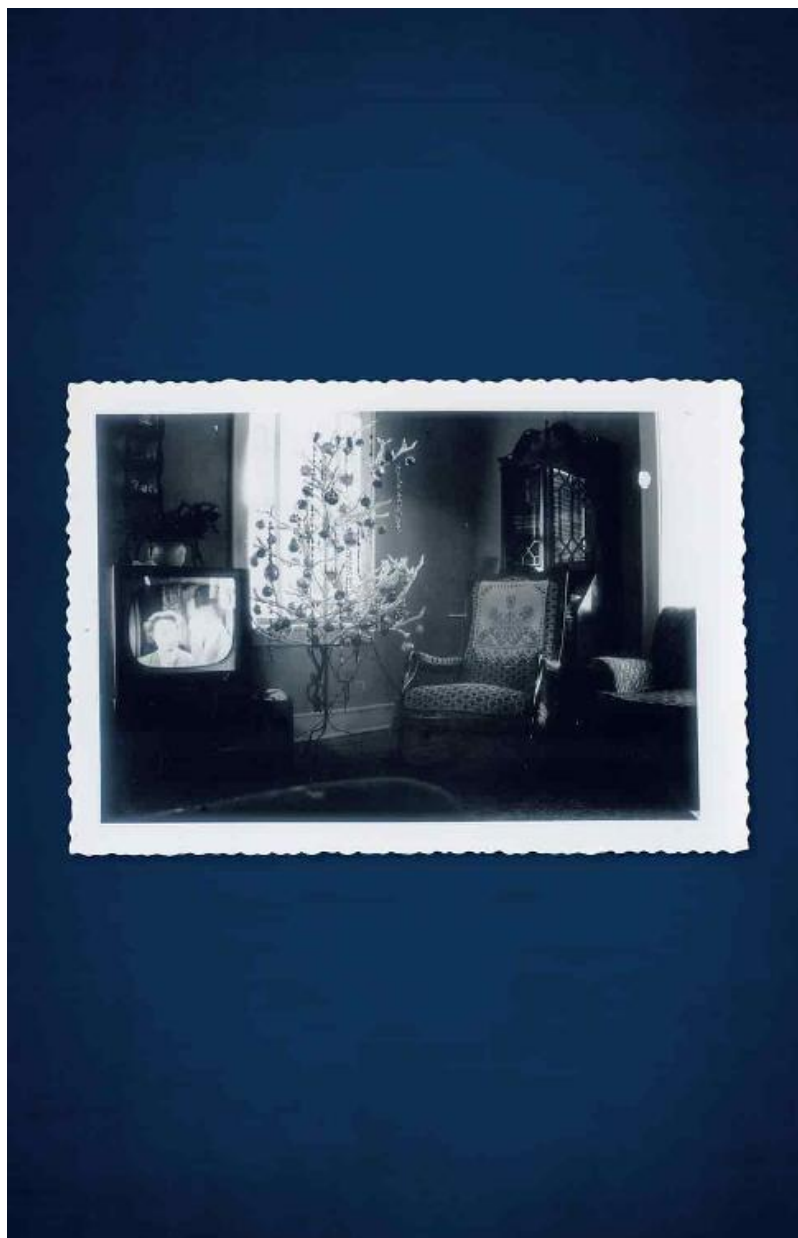
Personne n'a réagi.

– Qu'est-ce que c'était ? ai-je demandé.

Derrière moi, un homme en pyjama a grogné et levé son hachoir.

Quelques minutes plus tard, nous sommes arrivés devant une grande maison victorienne, dont le style contrastait avec celui du reste de la

ville. Avec sa tour à poivrières et sa large véranda ceinte d'une balustrade décorative, elle m'a rappelé la maison de Miss Peregrine à Cairnholm. Et, malgré les circonstances, j'ai eu un pincement de nostalgie.







Nous avons patienté sur la pelouse. Les porteurs de couperets, tous en pyjama, ont décrit des cercles autour de nous, tandis que le garçon aux bretelles montait les marches du porche. La porte s'est entrouverte et il a discuté avec une personne restée derrière. Ils parlaient trop bas pour qu'on les entende.

Des visages d'enfants sont apparus aux fenêtres de la maison. Puis la porte s'est ouverte un peu plus largement, et une voix juvénile a crié dans l'embrasement :

– Comment vous appelez-vous ?

Nous lui avons confié nos noms et prénoms.

– Avec qui êtes-vous ?

– Les Ombrunes de Londres, ai-je crié à mon tour.

Je n'ai pas voulu préciser qu'elles attendaient à l'entrée de la boucle, ni que nous étions venus pour arrêter les Estres, pour le cas où des oreilles ennemies nous auraient épiés.

Le garçon aux bretelles est revenu sur la pelouse. Il a dit quelque chose que je n'ai pas compris. L'armée en pyjama s'est allongée dans l'herbe.

– Entrez, nous a-t-il lancé. Josep accepte de vous rencontrer.

Noor et moi avons échangé un regard entendu. On progressait.

Le garçon aux bretelles nous a conduits jusqu'au porche. Dans la maison, un autre garçon nous a accueillis. Il n'avait pas plus de huit ans et portait un caban à double boutonnage avec une casquette assortie. Le genre d'enfant que les grands-mères appellent « mon petit homme » et adorent cajoler. Il s'est avancé prudemment vers nous, l'air renfrogné.

– Je m'appelle Josep. C'est moi le responsable, ici. Pourquoi êtes-vous venus fouiner dans notre boucle ?

Sa voix était étonnamment grave et adulte pour son âge. Un bref instant, troublé, j'ai imaginé qu'il faisait du play-back.

– On est à la recherche d'individus dangereux, a répondu Noor. Des Estres. On pense qu'ils sont venus ici.

– Ils sont accompagnés d'un Sépulcreux, ai-je complété. Ils sont redoutables.

– Oui, a-t-il reniflé. Je sais ce que c'est qu'un Sépulcreux.

– Je peux les voir, ai-je ajouté. Et les chasser.

Josep a haussé légèrement les sourcils, mais je n'aurais pas su dire s'il était sceptique ou impressionné.

– Les Estres cherchent un crâne. Un crâne spécial, a continué Noor. Avez-vous quelque chose de ce genre, ici ?

La mimique du garçon s'est accentuée.

– Nous sommes des lève-morts. Nous avons beaucoup de crânes.

– Notre équipe attend à l'extérieur de votre boucle. Des amis et des Ombrunes. Nous avons déjà affronté ces Estres, et nous savons

comment les arrêter.

– Il vous suffit de laisser entrer nos amis, a enchaîné Noor. Avant que les Estres ne mettent la main sur le... le crâne. L'alphacrâne.

Josep a eu une petite toux sèche, puis s'est éclairci la gorge.

– Hier soir, une troupe d'étrangers déchaînés a fait irruption ici en distribuant des ordres et des menaces. Ils étaient accompagnés d'un monstre qui sème la terreur dans nos rues paisibles. Et maintenant, c'est vous qui débarquez. Vous racontez des histoires à dormir debout, et vous avez conduit une petite armée à notre porte. Il faudrait que je sois fou pour la laisser entrer. Si je respectais le protocole, je vous ferais tuer tous les deux sur-le-champ.

Il a lorgné le garçon aux bretelles, l'air pensif, avant de conclure :

– Mais je pense qu'on va d'abord vous offrir une limonade.



Josep nous a fait traverser la maison au pas de course. Les pièces, aux murs tapissés de bois sombre et au plafond bas, étaient pleines d'ombres rampantes et de murmures inquiétants. Des plantes mystérieuses fleurissaient dans la pénombre. Des hommes et des femmes adultes se tenaient immobiles dans les coins, silencieux comme des chats.

– Les étrangers sont arrivés hier soir tard, nous a-t-il appris. Nous avons envoyé notre armée de soldats morts pour les tuer, mais leur créature n'en a fait qu'une bouchée. Ils sont montés directement à Gravehill, et on espérait qu'on n'en entendrait plus parler. Seulement, hier, ils sont venus enlever Saadi, notre étudiant le plus brillant, et l'ont traîné sur la colline.

Un flot constant d'enfants nous suivait à une distance prudente en produisant un murmure de voix ininterrompu.

– C'est à ce moment-là que les bruits ont commencé, a dit Josep. Des grincements, des explosions... Ils fouillent les tombes.

– L'alphacrâne, ai-je répété. Ce mot signifie-t-il quelque chose pour vous ?

– Oui. Gravehill² est un cimetière. Bien avant notre arrivée – bien avant que les Européens ne colonisent l'Amérique, en fait –, cette région était peuplée de particuliers. Ils ont enterré leurs chefs sur la colline, y compris un dirigeant très célèbre, une espèce de roi. Si des ossements sont imprégnés d'un pouvoir particulier, ce ne peuvent être

que les siens. Mais les tombes sont très anciennes et ne portent aucune inscription. Il serait donc très difficile de trouver un crâne en particulier.

– Ils le cherchent activement.

Nous avons traversé un cellier où étaient stockés d'innombrables pots de verre remplis d'organes baignant dans le formol. L'odeur m'a rappelé l'ancien laboratoire d'Enoch, au sous-sol de la maison de Cairnholm. Puis nous sommes arrivés dans un salon, dont les fenêtres donnaient sur une rue en pente raide. Nous étions au pied de la colline.

Les chaises ne manquaient pas dans la pièce, mais Josep est resté debout. Quant aux enfants, ils ont patienté à la porte, probablement par respect pour leur chef.

Notre hôte avait l'air inquiet, et visiblement, il se demandait toujours ce qu'il allait faire de nous. J'ai pensé à nos amis qui attendaient dehors et aux Estres, là-haut sur la colline. Néanmoins, il me semblait peu judicieux de le brusquer.

Il a claqué des doigts et ordonné :

– Va chercher une limonade pour nos invités.

Un homme posté dans un coin, auquel je n'avais pas prêté attention, a sursauté et quitté la pièce en traînant les pieds.

– C'est du contrôle mental ? a demandé Noor.

– Ah, non... Il est mort.

Elle a paru un peu écoeurée. Moi aussi, sûrement.

– Tous les adultes de cette boucle sont morts, a expliqué Josep. Il n'y a que nous, les enfants, qui soyons encore en vie.



Notre étonnement l'a agacé.

– Vous n'avez jamais entendu parler de Hopewell ? C'est un conservatoire pour les plus talentueux d'entre nous. Les jeunes lève-morts viennent y perfectionner leur art et pratiquer des techniques occultes très sophistiquées. Certainement pas pour organiser des rituels, ou se mettre au service du premier imbécile en deuil qui veut demander à son oncle Harry où il a caché le magot.

Pendant qu'il parlait, le serviteur ranimé est revenu avec un plateau

de verres en cristal. Josep a coulé un regard oblique vers une table, et un tic a crispé son visage. L'homme a pivoté vers la table et posé le plateau.

– La plupart des gens s'imaginent que les ranimés ressemblent à des zombies en décomposition. Pas ici ! Nos morts sentent bon et sont bien habillés. Bien dirigés, ils peuvent faire presque tout ce que ferait un être vivant.

Au même instant, le valet a trébuché. Un éclair d'irritation a traversé le visage de Josep, qui a pris deux verres sur le plateau et nous les a tendus.

– Limonade ?

Nous avons accepté les verres, en nous gardant bien de les approcher de nos lèvres. Devinant que notre hôte voulait être flatté, j'ai décidé de jouer le jeu :

– C'est fantastique ! Mais comment faites-vous pour qu'ils restent aussi frais ? Ils dorment dans des chambres froides ?

J'ai regardé Noor et je me suis forcé à rire. Elle a compris le message et gloussé à son tour. Josep s'est légèrement déridé.

– Ha-ha ! Non ! s'est-il exclamé. Ils font partie de la boucle, et leur corps se réinitialise en même temps qu'elle. Ils sont tous morts paisiblement dans leur lit pendant la nuit, et la boucle a été faite le lendemain matin.

– Ils sont morts au même moment ? me suis-je étonné. Comment est-ce possible ?

– Il y a eu un accident à l'usine chimique. Un composé mortel s'est diffusé dans l'air et toute la population de la ville s'est asphyxiée dans son sommeil. Les adultes, du moins. La plupart des enfants étaient en colonie de vacances à ce moment-là.

– Oh mon Dieu, ai-je hoqueté.

Je devais être blême.

– Oui, c'est une tragédie, a-t-il admis. Mais grâce à une Ombrune à l'esprit vif et à un lève-mort audacieux, un merveilleux laboratoire a pu voir le jour. Non seulement les habitants nous offrent d'innombrables occasions de pratiquer notre art, mais nous les utilisons aussi de nombreuses autres manières, comme vous pouvez le constater. Ils nous servent de gardes du corps ou de serveurs, cuisinent, font le ménage...

Josep a souri pour la première fois depuis notre arrivée.

– Allons, je m’emballe ! Nous ne recevons pas beaucoup de visiteurs, hormis nos semblables, et j’avoue que je suis assez fier de ce que nous avons accompli ici. C’est ainsi que je vois l’avenir. Les morts sont beaucoup plus nombreux que les vivants. Pourquoi ne pas exploiter leur pouvoir ?

– Vous pouvez être fier, ai-je affirmé en reposant ma limonade intacte. Vous avez travaillé dur pour en arriver là. Mais les Estres détruiront votre œuvre si vous les laissez faire.

Josep a soupiré. Il s’apprêtait à répondre, quand une fillette a passé la tête dans l’embrasure de la porte.

– Excuse-moi, Josep...

Deux autres enfants sont entrés dans la pièce : une mignonne petite fille avec un tablier éclaboussé de sang et des bottes en caoutchouc, âgée en apparence d’une dizaine d’années, et un garçon à peine plus vieux, assis dans un fauteuil roulant. Une femme voûtée, vêtue d’un peignoir jaune vif, poussait le fauteuil. Sa bouche était entrouverte, ses yeux révulsés. Josep les a toisés sévèrement.

– Eugenia, Lyle, je vous avais demandé de rester dans vos chambres jusqu’à ce que j’aie terminé !

– Ils sont vraiment venus pour chasser les étrangers ? a demandé le jeune garçon, plein d’espoir.

– Oui, a confirmé Noor.

– Et leur monstre ? a ajouté la fillette, les yeux pleins de larmes. Il est passé devant ma chambre hier soir. Je crois qu’il m’a sentie.

Josep allait les réprimander, mais il s’est ravisé et tourné vers moi.

– Je ne permettrai à personne de détruire cet endroit, a-t-il affirmé. Mais je ne peux pas laisser entrer davantage d’inconnus en me fiant à leur parole.

– Très bien. Que puis-je faire pour prouver que je dis la vérité ?

– Les étrangers ont deux Sépulcreux. Le premier est avec eux sur Gravehill ; il les protège pendant qu’ils travaillent. Le second patrouille dans la ville pour s’assurer qu’on ne leur causera pas de problème.

Il a fait un pas vers moi. Son regard est devenu intense.

– Je laisserai entrer vos amis à une condition...

– J’écoute, ai-je répondu, la gorge nouée.

– Prouvez-moi que vous êtes ce que vous prétendez être.

Il a jeté un bref regard à la fillette.

– Si vous avez vraiment un talent particulier pour chasser ces monstres, débarrassez-nous de celui-ci. Alors, je vous autoriserai à entrer.

Une onde de peur m’a traversé, telle une décharge électrique. Un vague espoir lui a succédé. Celui d’être plus fort que je le pensais. Meilleur. Plus courageux.

Noor m’a pris la main.

– Tu en es capable, a-t-elle chuchoté.

– Emmenez-moi à l’endroit où vous l’avez vu pour la dernière fois, ai-je commandé.



Trente-deux morts de Hopewell, rassemblés sur la pelouse devant la maison, se livraient à un simulacre de garden-party : une mise en scène que j’espérais assez convaincante pour berner un Sépulcreux. Josep, qui avait accepté de nous prêter main-forte, les contrôlait avec trois autres enfants. Lyle et Eugenia étaient postés derrière les fenêtres de la grande demeure victorienne, tandis que lui-même et le garçon aux bretelles officiaient depuis la maisonnette située en face. Noor et moi étions cachés dans une rue voisine, affalés sur les sièges avant de la plus grosse voiture que j’avais pu trouver. Une Dodge Deluxe de 1940, dont le capot évoquait curieusement un bélier furieux.

Les rondes du Creux qui patrouillait dans la ville étaient prévisibles, nous avait dit Josep. Les traînées de résidus que j’ai repérées devant chez lui m’ont confirmé qu’il avait effectué plusieurs fois le tour du pâté de maisons. J’ai également compris pourquoi ma boussole interne hésitait entre plusieurs directions. Il y avait deux Sépulcreux dans cette boucle, dont un seul que j’avais déjà croisé.

En m’efforçant de les considérer comme des entités distinctes, j’ai réussi à dissocier les signaux émis par les deux créatures, et à les localiser grossièrement. Les Estres évadés de l’Arpent du Diable – s’il s’agissait bien de ceux-là – voyageaient probablement avec le Creux qu’ils avaient délivré au sous-sol du Panloopticon. J’ai fait le pari de lui attribuer le signal qui me paraissait le plus familier, mais aussi le plus lointain, et j’en ai déduit qu’il était à Gravehill avec nos ennemis. L’autre Creux – l’inconnu – était en ville, et il se rapprochait de plus en plus.

Comme je m’y attendais, Noor avait refusé catégoriquement de me

laisser gérer seul le problème. Et pour être honnête, je n'avais guère insisté. Je ne me voyais pas faire ça sans elle.

Nous nous sommes donc installés ensemble dans la Dodge, pour guetter la rue par-dessus le volant. Et nous avons attendu, tandis que les morts décrivaient en titubant des cercles paresseux sur la pelouse.

De temps en temps, on entendait une nouvelle déflagration. Les Estres poursuivaient leurs fouilles.

J'avais l'estomac noué.

– Ils doivent devenir dingues, dehors, a dit Noor. Nos amis, je veux dire.

Elle avait capté une bande de lumière dans l'air et la faisait circuler d'une main à l'autre en serrant les poings. Puis elle s'est mise à fredonner, toujours la même mélodie.

– Elle a des paroles, cette chanson ? ai-je voulu savoir.

Noor a hoché la tête.

– Je l'ai apprise quand j'étais petite, m'a-t-elle confié.

Elle a levé les yeux, légèrement surprise, comme si elle venait de comprendre quelque chose.

– C'est maman qui me l'a enseignée.

– Ah bon ?

– Elle m'avait dit : « Chante-la quand tu es en difficulté. Tu te sentiras mieux. »

Elle m'a regardé.

– Ça marche presque toujours.

Et soudain, quelques secondes avant de le voir, je l'ai senti. Je me suis raidi et penché en avant jusqu'à ce que mon menton repose contre le volant. Noor a cessé de fredonner.

– Tu le vois ?

J'ai acquiescé. Le Sépulcreux venait de sortir de derrière une maison, en bas de la rue.

– Là. Tu vois son ombre ? La vache, il est moche !

C'était peu dire. C'était probablement le Sépulcreux le plus immense et le plus hideux que j'eusse jamais vu. Il mesurait trois bons mètres de haut, dont un mètre de gueule noire et béante. Ses dents acérées étaient si longues que je les apercevais de loin, et ses trois langues, aussi grosses que des pythons, tournoyaient autour de lui comme des

pales de moulin à vent.

Contrairement à ceux que j'avais vus précédemment, ce Creux avait de longs cheveux noirs, épais comme des cordes, attachés par plaques à son crâne couvert de croûtes. C'était l'incarnation même du chaos, un cauchemar en chair et en os. Si son job consistait à terroriser les lève-morts pour qu'ils se tiennent tranquilles, il avait vraiment le physique de l'emploi.

J'étais le seul à le voir, mais son ombre portée, évoquant un monstre marin greffé sur un corps de gorille, était presque aussi terrible que la créature elle-même.

Le Sépulcreux slalomait d'un côté à l'autre de la rue. Il a arraché une boîte aux lettres avec ses langues et l'a jetée dans la fenêtre d'une maison.

– Qu'est-ce qu'il fait ? a demandé Noor.

– Il vient vers nous. Il essaie d'être effrayant.

– Ça marche ?

– Ça marche, ai-je confirmé, les bras hérissés de chair de poule.

J'ai glissé la clé trouvée sous la visière dans la fente, et mis le contact. La voiture a démarré en grondant. Le Sépulcreux s'est figé au milieu de la route. Il a orienté ses langues vers nous, tels trois périscopes, et s'est précipité dans notre direction.

J'ai passé une vitesse, mais appuyé sur la pédale de frein.

Le Sépulcreux n'était plus qu'à trois maisons de la gardenparty des damnés. Il avançait de plus en plus vite, utilisant ses langues pour se propulser.

J'ai klaxonné trois fois. C'était le signal. Dans les maisons, les lève-morts ont dû commencer à marmonner leur litanie en claquant la langue, comme prévu.

Les morts ont cessé de déambuler sur la pelouse et se sont tournés vers la rue. D'un même mouvement, ils ont passé une main sous leur ceinture et se sont penchés pour ramasser couteaux et hachoirs dans l'herbe. Un type chaussé de pantoufles fourrées s'est armé d'une binette. Ils ont vacillé pendant quelques secondes sur leurs pieds morts, avant de s'élancer dans la rue pour intercepter le Sépulcreux.

Je ne m'attendais pas à ce qu'ils le tuent. Ce n'était que la première vague.

Le Creux a tenté de balayer les morts avec ses langues, mais ils étaient trop nombreux. Ils se sont jetés sur lui, toutes lames dehors,

taillant et tranchant à l'aveuglette. Le monstre criait, mais il semblait plus irrité que blessé. Il a commencé à se débarrasser de ses agresseurs deux par deux : brisant le cou du premier, et sectionnant le second au milieu du corps. Une fois même, un troisième s'est empalé sur un pieu de la palissade.

– Mon Dieu, a dit Noor, en pouffant nerveusement. C'est un vrai carnage.

– À mon tour, ai-je dit.

J'ai lâché le frein et enfoncé l'accélérateur. Les roues ont crissé, les pneus ont brièvement dérapé, puis trouvé leur adhérence et le véhicule a bondi vers l'avant. L'accélération nous a plaqués contre les sièges. Devant nous, la chaussée était jonchée de cadavres. Le Creux, titubant au milieu d'une mare de sang, se débarrassait de ses derniers adversaires.

– Accroche-toi ! ai-je hurlé à Noor.

Nous nous sommes préparés à l'impact.

Le choc a produit un bruit sourd et poisseux, fait de craquements successifs.

Un mort a rebondi sur le pare-brise, qui s'est brisé en toile d'araignée, cependant que deux autres volaient en l'air. Le Creux, percuté dans le dos, a poussé un rugissement de douleur et de surprise, avant d'être projeté vers l'avant. L'instant d'après, il était coincé sous le pare-chocs de la voiture, qui traînait au sol son horrible carcasse.

Le pneu avant droit a explosé. Je me suis arc-bouté sur la pédale du frein. La voiture a fait un tête-à-queue et la vitre arrière a explosé.

Noor s'est tournée vers moi, terrifiée.

– Ça va ? m'a-t-elle demandé, en vérifiant d'un bref coup d'œil que je n'étais pas blessé.

J'ai hoché la tête et l'ai examinée à mon tour.

– Et toi ?

– Tu crois que c'est...

Un choc violent a secoué la voiture. Le capot s'est soulevé du sol, puis est retombé dans une secousse terrible.

– Il est temps de sortir ! ai-je décidé.

Nous avons ouvert nos portières et nous nous sommes jetés sur l'asphalte pendant que la voiture se soulevait à nouveau, avant de

s'écraser une seconde fois. Le Creux, coincé sous les roues arrière, tentait de se libérer. J'ai crié à Noor de se mettre à l'abri de ses langues. Elle a reculé sur le trottoir, tandis que je me campais au milieu de la rue, toisant le monstre.

– *Reste tranquille*, ai-je essayé de lui dire dans son langage.

Les mots sont sortis dans une espèce de charabia, mi-anglais, mi-creux. La créature n'a pas réagi. J'ai fait une nouvelle tentative :

– *Arrête. Reste tranquille.*

C'était mieux. Tout en creux, cette fois. Mais le monstre était trop occupé à écrabouiller la Dodge avec ses langues ; il n'a même pas pris la peine de détacher l'homme désarmé en pyjama ensanglanté qui s'y agrippait.

J'ai réitéré plusieurs fois mon ordre en marchant lentement vers lui.

– S'il vous plaît, soyez prudent ! a crié Eugenia à sa fenêtre.

Le Creux a réussi à renverser la voiture, qui s'est écrasée sur le toit dans un fracas formidable de verre et de métal.

– *Stop !* ai-je commandé. *Assieds-toi.*

Il a obéi.

– *Ne bouge plus.*

Le Creux a décollé le cadavre de son torse et l'a lancé la tête la première contre un poteau téléphonique. Puis il s'est relevé. Il avait une jambe brisée et des dents cassées. Un sang noir s'échappait de dizaines de petites blessures, mais il semblait plus furieux que vraiment mal en point. Comme il utilisait une langue pour remplacer sa jambe mutilée, il ne lui en restait que deux pour se battre. C'était largement suffisant pour me tuer, surtout que j'étais à leur portée.

Si seulement j'avais eu affaire à la créature que je connaissais : celle du Panloopticon et de l'arène de combat, que j'avais déjà domptée par le passé... Il m'aurait suffi de claquer des doigts pour la faire ramper devant moi. Mais bien sûr, ç'aurait été trop facile.

– *Stop ! Assieds-toi*, ai-je psalmodié.

Le Creux a hésité un court instant, puis il a projeté une de ses langues vers moi. Elle s'est enroulée deux fois autour de ma taille et de ma poitrine, chassant tout l'air de mes poumons.

– Jacob ! a hurlé Noor.

« Reste où tu es ! », ai-je voulu lui crier, mais la langue du Creux me comprimait la gorge.

Noor s'est approchée de moi avec deux jeunes lève-morts sortis de leurs maisons. Plusieurs morts les suivaient.

« Non ! Ne vous approchez pas ! », ai-je à nouveau tenté de crier.

Je n'ai réussi qu'à tousser.

Le Creux me tirait vers lui en me traînant sur le sol. Il était différent de ceux que j'avais déjà combattus et apprivoisés. Plus grand, plus puissant. Et qui sait si son esprit n'était pas blindé ? Les Estres avaient pu tirer des leçons de nos rencontres dans l'Arpent du Diable et... je ne sais pas : adapter le cerveau de leurs créatures pour les rendre résistants à mes ordres.

– Lâche-le, saloperie ! a crié Noor.

Le Creux s'est arrêté, puis retourné, et j'ai vu ce qu'elle avait fait. Une flaque d'obscurité couvrait la rue d'un trottoir à l'autre, en plein jour. Sa voix provenait de quelque part à l'intérieur. La tache était assez vaste pour la dissimuler, et assez étrange pour embrouiller un Sépulcreux.

Il a lancé sa langue libre dans les ténèbres, tel un fouet. Mon cœur a failli éclater, mais la langue est revenue bredouille.

– Raté ! s'est moquée Noor, dont la voix s'était légèrement décalée sur la droite.

Le Creux a frappé à nouveau, sans plus de succès.

– Encore raté ! Tu es nul !

Agacé et distrait, il a desserré légèrement son étreinte, et j'ai pu recommencer à parler.

– *Laisse-moi partir. Assieds-toi. Stop !* ai-je murmuré dans son langage.

Le Creux a frappé de nouveau, cette fois en utilisant sa langue comme une batte de baseball, pour balayer horizontalement la tache noire. L'angoisse m'a comprimé la poitrine, mais Noor avait dû avoir la bonne idée de s'allonger à terre, car l'instant d'après, je l'ai entendue ironiser :

– Espèce de bras cassé !

Il a frappé à nouveau presque instantanément, et un bruit écoeurant m'a indiqué qu'il avait touché un corps. Une voix féminine a laissé échapper un gémissement.

Fou d'angoisse, j'ai hurlé : « STOP ! » en anglais, en vain. Le Creux traînait déjà sa proie hors de l'ombre.

Ce n'était pas Noor.

C'était la fille morte de la maison : la fan d'Elvis Presley. Alors que le Creux la soulevait pour mieux la voir, elle a entonné une vieille chanson d'Elvis d'une voix rauque et monocorde.

Le monstre a poussé un rugissement de colère. Impassible, la fille a sorti un couteau de sa poche et lui a plongé tranquillement la lame dans l'œil droit.

Le Sépulcreux a crié, puis l'a décapitée d'un coup de dent, avant de balancer son cadavre sur un toit.

– *Lâche-moi*, ai-je ordonné dans le silence stupéfait qui a suivi.

La créature s'est raidie. Elle a tourné la tête vers moi, tel un chien sifflé par son maître.

– *Lâche-moi*, ai-je répété.

Cette fois, elle m'a déposé dans la rue et a déroulé la langue qui enserrait ma taille.

Dieu merci.

Le couteau fiché dans son orbite semblait l'avoir affaiblie de corps et d'esprit. J'ai profité de l'occasion :

– *Ferme ta bouche*.

Le Creux a ravalé ses trois langues et claqué les mâchoires. Sans sa béquille, il a vacillé, puis est tombé sur le derrière.

L'obscurité s'est dissipée. Noor s'est relevée du trottoir où elle était allongée, face contre terre, et un immense soulagement m'a envahi.

– C'était moins une, a-t-elle dit en me regardant avec inquiétude. Ça va ? Tu peux respirer ?

– Bientôt, ai-je dit en toussant. Ne t'approche pas.

Elle est restée où elle était.

– *Mets les mains sur ta tête*, ai-je commandé au Creux, qui a obéi.

– Vous pouvez le faire rouler sur le dos et réclamer des friandises ? a demandé Lyle, en sortant prudemment de la maison dans son fauteuil roulant.

– Il a eu assez de friandises comme ça, a objecté Eugenia. Il risque une indigestion.

J'ai senti le Creux devenir tout mou. Il ne me résistait plus.

– C'est sans danger, ai-je dit. Je le contrôle.

Noor a traversé la rue en courant, bondissant par-dessus des corps éparpillés pour se jeter à mon cou.

– Tu as été incroyable !

– Toi aussi, ai-je chuchoté. Si tu n'avais pas fait ce que tu as fait...

– Je n'ai même pas réfléchi. C'était un pur réflexe.

– N'empêche, tu m'as fichu une sacrée trouille. S'il te plaît, ne provoque pas les Creux.

J'ai failli rire avant d'ajouter :

– Ils détestent ça.

Les lève-morts que nous avions déjà rencontrés sont sortis de leurs maisons et se sont approchés de nous, tout en restant à une distance prudente. Les autres, qui n'osaient pas s'aventurer dans la rue, se sont postés aux fenêtres des maisons voisines.

Josep s'est avancé au milieu du carnage. Il avait l'air très impressionné.

– On m'avait dit que les chasseurs de Creux avaient tous disparu. Alors, quand tu as prétendu en être un, j'ai cru que tu mentais. Je me suis trompé.

– Acceptez-vous de laisser entrer nos amis, maintenant ?

– J'ai déjà ouvert la porte.

Comme pour confirmer ses dires, un cri joyeux a retenti dans la rue derrière nous. C'était Bronwyn qui claironnait mon nom.

-
1. Région industrielle du nord-est des États-Unis. Elle a pris ce surnom de « ceinture de la rouille » suite à son déclin économique, après les années 1970.
 2. La colline aux tombes.

CHAPITRE DOUZE

Nos retrouvailles ont été un peu assombries par le spectacle terrifiant des cadavres qui jonchaient la rue, que je me suis empressé d'expliquer. Les Ombrunes avaient passé beaucoup de temps à essayer de forcer l'entrée de la boucle, verrouillée depuis l'invasion des Estres. Seul un curieux hasard nous avait permis d'y pénétrer, Noor et moi. Au bout d'une heure, Miss Peregrine et Miss Wren avaient failli renoncer et partir à tire-d'aile en quête d'un autre moyen, plus radical, d'entrer par effraction, quand la porte s'était ouverte toute seule. L'attente, l'inquiétude et l'impuissance avaient laissé mes amis éreintés. Hugh tremblait littéralement de colère contenue. Ils étaient tous remontés contre les lève-morts, mais pour l'instant, nous avions des problèmes plus pressants.

Nos ennemis étaient là-haut, sur la colline. La présence des Creux me l'avait confirmé avant même que les lève-morts nous aient raconté leur histoire. Les Estres étaient venus chercher le crâne que Bentham mentionnait sur sa recette, et comme ils fouillaient les tombes de Gravehill depuis la veille au soir, ils devaient être tout près de le trouver. Le visage de mes amis se crispait un peu plus à mesure que je distillais les mauvaises nouvelles.

– Y avait-il une fille avec eux quand ils sont arrivés ? a demandé Hugh à Lyle.

Il se retenait visiblement de lui sauter à la gorge.

– J'ai vu une fille qui ressemblait à ça, a affirmé Eugenia, après qu'il eut décrit Fiona. Ils lui avaient mis des fers aux pieds.

Hugh a blêmi et Bronwyn a dû l'empêcher de foncer vers la colline sur-le-champ. Nous voulions tous nous lancer à l'assaut des Estres, mais avant, il nous fallait un plan.

– Vous croyez qu'ils savent qu'on est là ? a demandé Emma en scrutant la colline au loin.

– S'ils ne le savent pas encore, ils ne tarderont pas à l'apprendre, a répondu Miss Peregrine.

Elle a jeté un coup d'œil au Creux blessé.

– Ils doivent s'attendre à ce que celui-ci monte leur faire son rapport. Quand ils ne le verront pas revenir...

Elle ne pouvait pas voir le monstre, mais le sang humain dont il était couvert dessinait grossièrement son contour.

– Autrement dit, si nous voulons profiter du facteur surprise – en admettant que ce soit encore possible –, il faut agir maintenant.

– Excusez-moi, Miss, mais vous ne pouvez pas nous accompagner, est intervenu Millard.

– Bien sûr que si ! a-t-elle rétorqué d'une voix rauque.

Elle avait l'air complètement épuisée.

– Vous êtes le dernier ingrédient de la recette, lui a rappelé Horace. S'ils mettent la main sur l'alphacrâne et parviennent à vous capturer...

Miss Peregrine a essayé de discuter. Heureusement, Miss Coucou et Miss Wren sont allées dans notre sens. Miss Wren lui a tapoté le bras.

– Ils ont raison, Peregrine. Nous sommes toutes les mères de nos pupilles, mais tu es aussi la sœur de Caul. Si cette recette infernale fait référence à l'une de nous, il est probable que ce soit toi.

– Tu dois rester en retrait, a ajouté Miss Coucou. Même si c'est très difficile.

Miss Peregrine a acquiescé à contrecœur.

– Je resterai en retrait, mais je ne me déroberai pas à mes responsabilités, a-t-elle déclaré.

C'était son dernier mot.

Nous avons tenu un conciliabule sur la pelouse des lève-morts, séparés de la scène du carnage par une simple palissade blanche, pour planifier ce qui risquait fort d'être un nouveau massacre. Nous avons convenu de gravir la colline ensemble, en restant cachés le plus longtemps possible, tout en fourbissant nos armes. Depuis des jours, Hugh recueillait tranquillement de nouvelles abeilles, qui vrombissaient dans son ventre. Emma avait préchauffé ses mains ; quand elle les tendait devant elle, l'air ondulait sous l'effet de la chaleur. Claire avait aiguisé les dents de sa bouche arrière et les faisait volontiers grincer de manière éloquente. Enoch, qui avait rempli un sac à dos de cœurs conservés dans le formol, commençait à en équiper

les cadavres déchiquetés qui jonchaient la rue.

– Si tu me fournis les parties manquantes, je peux en ranimer d'autres, a-t-il proposé à Josep.

– N'oubliez pas que les Estres ont des armes à feu, a rappelé Miss Coucou. Ne courez pas vers eux, à moins d'être très proches.

– Et Hugh..., a dit doucement Miss Peregrine en pressant ses paumes l'une contre l'autre. Si nous rencontrons Fiona, pensez qu'elle est peut-être encore sous leur emprise. Approchez-la avec prudence.

Il a secoué lentement la tête et regardé ailleurs. Puis il a répondu d'une voix à peine audible :

– D'accord.

Il était temps de partir.

Josep nous a indiqué un sentier caché qui menait au sommet de la colline. Après avoir décrit toute une série de bifurcations et de points de repère, il s'est ravisé :

– Oubliez ça. Je vous y emmène.

– Tu es sûr ? a demandé Eugenia. C'est dangereux.

– Ces gens sont prêts à risquer leur vie pour libérer notre boucle, a-t-il répondu. Ça me paraît normal de risquer la mienne pour les aider.



J'ai envisagé un instant de laisser le Sépulcreux en ville, mais je risquais d'en perdre le contrôle à cause de la distance, et de devoir l'appriivoiser à nouveau lors de notre prochaine rencontre. Sans compter que, même blessé, il pourrait m'être utile pour affronter un autre Creux. Nous avons donc grimpé la pente flanqués de l'immense créature boiteuse. Même si elle était devenue assez docile, j'ai fait en sorte de la maintenir à bonne distance de nous.

Quelques maisons se dressaient au pied de la colline. Elles sont devenues de plus en plus rares à mesure que nous avançons, laissant place à un vaste cimetière.

Horace a regardé autour de lui avec émerveillement.

– C'est comme dans mon rêve ! s'est-il extasié.

Miss Peregrine s'est laissé distancer, ainsi qu'elle l'avait promis, et Miss Wren est restée avec elle, mais cela ne me rassurait pas vraiment. Isolées du groupe, elles devenaient des proies faciles. Miss P. n'aurait

peut-être pas dû venir du tout.

Une nouvelle explosion a fait trembler le sol.

– Ils sont de plus en plus bruyants, s’est inquiétée Bronwyn. On entendait les Estres, mais on ne les voyait toujours pas.

J’ai espéré qu’ils ne nous voyaient pas non plus. Une route pavée serpentait au milieu de la colline, mais le chemin que nous empruntons, dissimulé sous les arbres, était plus discret.

Heureusement, nos ennemis semblaient avoir placé toute leur confiance dans le redoutable Sépulcreux qu’ils avaient posté en ville. Emma avait prédit que nous croiserions un ou plusieurs gardes en chemin, mais pour le moment, nous n’avions vu personne.

– Peut-être qu’on va vraiment les surprendre, s’est exclamé joyeusement Horace.

Horace, qui portait une cravate pour aller au combat. Horace, qui avait veillé toute la nuit pour finir de reprendre les chandails en laine de moutons particuliers que la plupart d’entre nous portaient sous leurs vêtements en guise de gilets pare-balles, malgré la chaleur. Quand ce serait fini, il faudrait que je pense à lui dire que je l’aime.

Plusieurs morts, qu’Enoch avait ressuscités une seconde fois, se traînaient sur le chemin derrière nous. Je ne savais pas à quoi ils serviraient ; ils avaient l’air tellement mal en point qu’on aurait pu les abattre d’un simple coup de poing.

La pente du cimetière s’est adoucie peu à peu, et j’ai cru que nous arrivions au sommet. Mais, au sortir du sous-bois, nous avons vu une seconde colline, au sommet arrondi, s’élever au centre du plateau. Ses pentes étaient constellées de stèles et de pierres tombales.

Nous nous sommes accroupis à la limite des arbres. Au-delà, il nous faudrait avancer à découvert. Noor a prélevé une fine couche de lumière autour de notre cachette.

– Ce sera suffisant pour tromper quelqu’un qui regarderait dans notre direction, a-t-elle expliqué. Plus d’obscurité paraîtrait suspecte et attirerait l’attention.

Nous nous sommes tapis derrière cet écran improvisé pour regarder au loin. D’après Josep, la partie la plus ancienne du cimetière se trouvait sur un deuxième plateau, d’une centaine de mètres de largeur, au sommet de cette nouvelle colline.

Je commençais à sentir la présence de l’autre Sépulcreux.

Une explosion a secoué le sol et une fine pluie de terre est tombée

autour de nous.

– Ne risquent-ils pas de détruire le crâne qu'ils essaient de déterrer, en s'y prenant comme ça ? a observé Olive.

– Il y avait un particulier, dans l'Arpent du Diable, qui vivait dans des trous et creusait le sol comme une taupe, a signalé Miss Coucou. La terre explosait littéralement sur son passage. Je me demande si les Estres ne l'auraient pas pris en otage...

– Je connais ce type ! s'est exclamé Enoch. Il était accro à l'ambroisie. Ils n'ont pas dû faire de gros efforts pour le convaincre de les aider.

– Là ! a soufflé Emma. Regardez !

On apercevait deux silhouettes sur la colline.

– Des sentinelles, a deviné Miss Peregrine. Ne bougez plus.

– J'espère qu'elles ne nous ont pas vus, a soufflé Bronwyn.

J'ai jeté un coup d'œil entre les branches. Nous étions trop loin pour distinguer leurs visages, mais de plus près, nous aurions probablement reconnu les Estres des photos d'identité. Au moins l'un des deux. Ils ont pivoté lentement. Rien dans leur posture ne trahissait une quelconque inquiétude, ni qu'ils nous avaient repérés. Au bout d'un long moment, ils se sont éloignés et soustraits à notre vue.

– Il faut monter là-haut, a dit Hugh, qui canalisait sa colère en se concentrant sur son objectif, tel un rayon laser. Stratégie de combat numéro un : ne jamais attaquer l'ennemi depuis une position inférieure. C'est le meilleur moyen de lui donner l'avantage.

Nous étions tous d'avis qu'on ne pouvait pas monter ensemble sans se faire voir, même dissimulés dans la pénombre artificielle de Noor. Nous nous sommes donc séparés en deux groupes. Le premier est parti à droite, le second à gauche. Avec un peu de chance, nous arriverions au sommet sans être vus et pourrions les prendre en tenaille. Peut-être qu'alors, voyant que j'avais dompté leur Creux, les Estres se rendraient sans tirer de coup de feu.

Mon cerveau, comme toujours, était une machine à fabriquer de l'espoir.

Bronwyn est venue nous tapoter le dos et nous frotter les épaules à tour de rôle.

– Ne t'arrête pas avant d'arriver là-haut, a-t-elle commandé à Horace.

Puis elle a encouragé Claire :

– Si quelqu'un s'approche de toi, n'aie pas peur de le mordre jusqu'au sang !

Je leur ai rappelé que les Estres aussi avaient un Creux, qui nous flairerait plus facilement si nous faisons appel à nos talents particuliers.

– Essayez de ne pas utiliser vos particularités avant d'être tout près d'eux, leur ai-je conseillé.

– Attendez de pouvoir les regarder dans le blanc des yeux, a complété Enoch.

Comme personne ne riait de sa plaisanterie, il s'est renfrogné.

– Pensez à vos pulls, a dit Horace en écartant sa cravate pour nous montrer le sien. Si vous devez vous faire tirer dessus, arrangez-vous pour que ce soit entre le cou et la taille.

– Pendant qu'on y est, essayez de ne pas vous faire tirer dessus du tout, a suggéré Noor. Je viens de vous rencontrer. Personne n'a le droit de mourir, OK ?

– OK, Miss Noor, a dit Olive en lui enlaçant les hanches (leur différence de taille était frappante).

Sur ces mots, nous nous sommes séparés.

Noor, Hugh et Bronwyn étaient dans mon groupe. Horace, Millard, Emma, Enoch et Claire faisaient partie de l'autre. J'ai ordonné à mon Creux de nous suivre de loin. Ainsi, s'il tombait, grognait, ou foulait trop bruyamment les feuilles, le bruit ne trahirait pas notre position.

Enoch a abandonné son bataillon de morts boiteux dans les bois.

– Je les appellerai à la rescousse si nécessaire, a-t-il expliqué, et j'ai entendu quelqu'un ricaner.

Millard, qui s'était débarrassé de ses vêtements, faisait office de messenger entre les deux groupes. Quant à Olive, elle avait laissé Miss Peregrine la convaincre de rester avec elle, Josep et Miss Coucou.

Avant notre départ, la directrice a tenu à nous dire au revoir.

– L'heure n'est pas aux discours, et même si c'était le cas, je ne suis pas sûre que je trouverais les mots pour vous dire la profonde estime que j'ai pour vous. Nous allons au-devant de terribles dangers. On ne sait jamais quand vient la fin, et j'ignore si notre famille sera à nouveau réunie un jour, au complet. Je veux que vous sachiez que je regrette tous ces jours où je n'ai pas pu vous accorder mon attention, car j'étais absorbée par les pourparlers de paix et la reconstruction des boucles. Je n'ai pas assumé ma responsabilité envers vous, et j'en suis

désolée. Je suis votre maîtresse et votre servante. Vous comptez plus pour moi que tous les oiseaux dans le ciel et les cieux au-dessus. Si vous m'aimez, j'espère l'avoir mérité.

Elle s'est essuyé rapidement les yeux.

– Merci.

Miss Peregrine n'était pas la seule à être émue. J'ai senti ma poitrine se contracter douloureusement. Elle a levé la main pour nous adresser un adieu silencieux, et nous nous sommes séparés le cœur lourd.



Mon groupe est parti à droite, l'autre à gauche. Je n'ai commencé à stresser que lorsque nous nous sommes perdus de vue, au détour du premier virage.

Nous avons progressé en nous cachant derrière les stèles assez grandes pour nous dissimuler tous les quatre. Heureusement, la colline en était couverte. Après avoir suivi la courbe de niveau pendant quelque temps, nous avons commencé à monter.

Nous sommes rapidement arrivés à mi-hauteur, et je me suis demandé où étaient passées les sentinelles, qui n'avaient pas reparu depuis qu'on les avait aperçues la première fois.

Peut-être les Estres nous avaient-ils repérés et attendaient-ils qu'on soit assez proches pour nous massacrer.

Nous avons traversé une zone à découvert pour nous réfugier derrière un mausolée veiné de moisissures.

– Soyons prudents : c'est peut-être un guet-apens, ai-je prévenu mes coéquipiers.

J'avais à peine achevé ma phrase que des coups de feu ont éclaté. Nous nous sommes figés, attentifs. Plusieurs tirs se sont succédé rapidement.

Les Estres ne nous visaient pas. Ils tiraient sur nos amis, de l'autre côté de la colline.

– Attendez-moi ici ! ai-je lancé à voix basse.

Avant que les autres aient pu me retenir, j'ai rebroussé chemin au pas de course pour aller voir ce qui se passait.

Je me suis arrêté derrière une croix de pierre et j'ai repéré l'autre groupe, sur la pente opposée du cimetière. Ils étaient blottis derrière

un ange de marbre. Des rafales de balles arrachaient des copeaux aux ailes de la statue.

J'ai entendu des pas approcher sans voir personne, et j'ai songé brusquement que je n'avais pas d'arme. Millard a failli me rentrer dedans.

– Je venais te demander de ne pas venir ! a-t-il chuchoté. Emma vous fait dire de continuer.

– Mais les Estres les ont repérés !

– Ils sont bien cachés. Et c'est l'occasion idéale de prendre l'autre versant.

– OK, ai-je accepté, mais j'envoie mon Creux là-haut.

– Non ! Tu vas en avoir besoin !

J'avais déjà demandé à la créature d'approcher et je lui donnais mes instructions dans son langage. Je m'étais introduit assez profondément dans son cerveau minuscule pour qu'il puisse fonctionner, au moins partiellement, en pilote automatique.

Tue les Estres, lui ai-je commandé. Pas les particuliers.

Il s'est ramassé comme un sprinteur avant le signal du départ, puis s'est élancé à travers le cimetière sur une seule jambe et trois langues, semblable à un cheval monstrueux.

– Allez ! m'a encouragé Millard en me chassant d'un geste.

Avant de faire demi-tour, j'ai vu Emma sortir de derrière l'ange de marbre et lancer une bombe incendiaire en direction des Estres.

En me voyant revenir, Noor et Bronwyn ont couru à ma rencontre et m'ont tiré à l'abri.

– Ce n'était pas le plan ! s'est emportée Noor, à la fois furieuse et terrifiée. Tu ne peux pas filer comme ça !

Après m'être excusé, je leur ai raconté ce que j'avais vu et transmis le message de Millard. Puis j'ai regardé autour de moi.

– Où est Hugh ?

Les deux filles ont pivoté brusquement.

– Il était là il y a une seconde, a dit Bronwyn.

Notre ami s'était volatilisé

– Oh mon Dieu ! Regardez !

Noor a montré du doigt le sol, à trois mètres de là. Un sillage de

fleurs violettes serpentait entre les pierres tombales.

– Hugh... Ce n'est pas vrai !

Nous avons suivi la piste des fleurs en courant, sans même prendre la peine de nous cacher derrière les tombes. Elle contournait un monument aux morts de la guerre de Sécession, puis une tombe décorée de vases vides, et menait à un cercle de sépultures. Au centre, Fiona, vêtue d'une robe blanche, se tenait dans un enchevêtrement de lianes ornées de corolles violettes. Elle nous tournait le dos.

Hugh s'est approché d'elle en prononçant son nom, une main tendue.

– Hugh ! a crié Bronwyn. Ne fais pas ça !

Fiona s'est retournée. Elle avait les yeux révoltés.

Hugh s'est arrêté. Il a baissé la tête, puis l'a regardée à nouveau, et je l'ai entendu dire :

– Mon cœur, non...

Quelque chose m'a entravé les chevilles et je suis tombé. L'instant d'après, Noor et Bronwyn s'affalaient à leur tour. Le tapis de lianes s'était animé et ses tiges s'entortillaient autour de nous à toute allure. Nous nous sommes débattus pour tenter de nous libérer, en vain. Quelques secondes plus tard, nous étions complètement immobilisés, telles des momies.

C'est alors que j'ai senti approcher le second Sépulcreux.

J'ai lancé un avertissement à mes amis au moment où il est apparu sur la colline, au-dessus de nous. Puis j'ai appelé mon Creux : le géant que j'avais apprivoisé un instant plus tôt.

Emma et les autres allaient devoir se passer de sa protection pendant quelque temps.

– Fiona ! a crié Hugh. S'il te plaît, mon amour... Ne fais pas ça !

Nos entraves se sont encore resserrées.

Le second Creux fonçait vers moi. Quand il a senti approcher celui que je contrôlais, il s'est arrêté net, a hésité un instant, puis s'est préparé à l'affrontement.

Juste avant que les monstres entrent en collision, deux Estres sont apparus au sommet de la colline pour observer la scène.

Les Creux se sont élancés sur la pente, sautant par-dessus les stèles comme s'ils disputaient une course de haies en face à face. Ils se sont percutés si violemment que le choc les a fait décoller. À peine

retombés, ils ont roulé à terre, agrippés l'un à l'autre. Leurs langues fouettaient l'air avec une telle fureur que je n'aurais su dire à qui elles appartenaient. J'ai tenté de donner des ordres à mon géant – *Étrangle-le ! Mords ! Arrache !* –, mais cela m'a vite paru inutile, tant il était déchaîné.

La créature ne se battait pas seulement pour moi. Elle luttait pour sa vie !

J'avais l'impression d'assister à un combat entre deux monstres marins hurlants. La jambe blessée de mon Creux ne le désavantageait pas vraiment : dans un combat aussi rapproché, la victoire se jouerait à coup de dents ou de langues. Honnêtement, je n'aurais jamais pensé voir un tel spectacle un jour. C'était fascinant.

Noor se débattait vainement contre les lianes qui l'emprisonnaient.

– Que se passe-t-il ? a-t-elle voulu savoir.

J'ai essayé de lui décrire la scène, mais tout allait si vite que je n'arrivais pas à suivre.

Le Creux des Estres a réussi à étrangler le mien en serrant deux bras et la dernière langue qui lui restait autour de son cou, et j'ai senti sa force vitale décliner. Les deux créatures étaient si étroitement imbriquées qu'aucune ne pouvait plus bouger. Si le Creux des Estres relâchait son étreinte, ne fût-ce qu'une seconde, les mâchoires du mien sectionneraient sa dernière langue. Soudain, il a tendu un bras derrière lui, arraché une stèle du sol, et l'a abattue sur le crâne de mon champion.

J'ai senti sa conscience vaciller et s'éteindre.

Il était mort.

Comme nous ne tarderions sans doute pas à l'être.

Les deux Estres descendaient vers nous. Leur Creux s'est élancé à leur rencontre en boitant.

Je me suis adressé au monstre. C'était bien le Sépulcreux que j'avais contrôlé dans l'arène de combat des oursages et qui avait servi à alimenter le Panloopticon. Pourtant, il n'a pas réagi. Il aurait fallu que je sois plus proche de lui, et que je parle plus fort pour rétablir le contact. Mais comment faire, avec ces lianes qui me clouaient au sol ?

Les Estres étaient vêtus de costumes trois-pièces quelconques, leur permettant de se fondre aisément dans le monde moderne. Je les ai reconnus grâce aux photos des Ombrunes. Le premier, au cou épais et au visage constellé de taches de rousseur, n'était autre que Murnau. Il portait un sac en cuir en bandoulière. L'autre était mince, et son nez

busqué était chaussé de lunettes rondes. Un troisième homme se tenait derrière lui. Son visage était un magma de chair fondue.

Des coups de feu continuaient d'éclater sur l'autre versant. Nos amis se battaient toujours. Tout espoir n'était pas perdu.

Les Estres nous ont rejoints d'une démarche fière, arrogante. Leur Creux, qui s'était réfugié derrière eux, gémissait faiblement. Un sang noir s'écoulait de ses nombreuses blessures. Tandis que l'homme au visage fondu s'adressait à Fiona, Murnau m'a félicité :

– Bel effort, garçon. Je suis très impressionné. Si tu n'avais pas gaspillé tes talents en te mettant au service des Oiseaux, nous aurions pu former une belle équipe de malfaiteurs. Mais bon...

– On peut peut-être s'arranger, ai-je tenté.

– Tu as eu plusieurs occasions de nous rejoindre, et tu as toujours refusé. C'est trop tard maintenant. Et tu arrives trop tard pour ça aussi.

Il a plongé la main dans son sac et en a sorti un crâne bruni par l'âge, auquel manquait la mâchoire.

– À moins que tu sois venu pour visiter les montagnes Catskill..., a-t-il ironisé.

Il a rangé le crâne en marmonnant que le maître serait fier de lui, mais je ne l'écoutais plus. J'essayais désespérément, à mi-voix, de prendre le contrôle de son Sépulcreux.

Soudain, un bourdonnement sonore a empli l'air. Tout le monde a regardé Hugh. Sa bouche ouverte était pleine d'abeilles.

Murnau a crié quelque chose à l'homme au visage fondu, qui a lancé à son tour un ordre à Fiona. Elle a sursauté. L'instant d'après, une liane bâillonnait Hugh.

– *Mmmmpf* ! a fait notre ami en écarquillant les yeux, l'air pitoyable.

Seules quelques abeilles avaient réussi à s'échapper de sa bouche. L'Estre maigre en a tué une en plein vol.

L'homme défiguré contrôlait l'esprit de Fiona. Ce n'était pas un Estre, mais un particulier accro à l'ambrosie. La plupart de ces derniers avaient prêté allégeance aux Estres depuis longtemps. Celui-ci devait posséder un don pour la manipulation mentale.

J'essayais toujours de prendre le contrôle du Creux, mais il me résistait.

– Si vous nous laissez partir, on ne vous tuera pas quand tout ça

sera fini, a marchandé Bronwyn.

Murnau a éclaté de rire. Puis il s'est agenouillé devant Noor.

– Et toi ? Comment se passent tes recherches pour retrouver ta maman ? lui a-t-il demandé. J'imagine qu'elle meurt d'envie de te revoir. C'est vrai qu'elle t'a abandonnée *parce qu'elle aimait tellement son petit bébé !* a-t-il lâché, sarcastique.

Noor regardait obstinément derrière lui, la mâchoire crispée.

– Va te faire foutre, connard ! ai-je craché.

– Et le garçon qui prend sa défense... Comme c'est romantique ! a soupiré l'Estre. Eh bien, ça suffit ! Je m'ennuie, et on a un avion à prendre.

Il s'est relevé, a glissé une main dans sa veste et sorti une arme.

– Qui veut mourir le premier ?

Un bruit soudain a retenti, semblable au claquement d'un drap dans le vent, et quelque chose est entré en collision avec la tête de l'Estre en poussant un cri aigu.

Miss Peregrine.

Murnau est tombé à la renverse. Son fusil lui a échappé des mains et il a tenté de repousser l'oiseau à mains nues. L'Ombrune battait de ses ailes puissantes et lui lacérait le visage avec ses serres.

– Aaargh ! a-t-il hurlé. Enlevez-moi ça !

L'Estre maigrichon s'est jeté dans la mêlée.

– Jacob !

C'était Noor. Elle a tourné la tête vers moi et entrouvert la bouche. Une lumière vive brillait au fond de sa gorge.

– J'ai de quoi tirer une fois. Qu'est-ce que je vise ? m'a-t-elle demandé.

Comme Miss Peregrine s'occupait de Murnau, je lui ai indiqué le particulier accro à l'ambrosie. Noor a émis un son étranglé, puis elle a toussé et projeté un vortex de lumière pure sur l'herbe, juste au-dessus du sol. La lumière a enveloppé les tibias du particulier, qui a crié – la brûlure devait être terrible – et s'est affalé au sol.

Un autre cri a fusé. Le Sépulcreux avait volé au secours de Murnau et balançait Miss Peregrine dans les airs au bout de sa langue.

Ils l'avaient capturée. Ils possédaient donc tous les ingrédients. La rage m'a aveuglé. Puis une vague de terreur a remplacé la colère. Je

devais agir, et vite.

Murnau commençait à se ressaisir.

Soudain, Fiona a laissé échapper un hoquet de surprise et ses yeux ont repris leur place. Les lianes qui m'étranglaient se sont desserrées. Le toxicomane perdait le contrôle sur son esprit.

Murnau a braillé un ordre inintelligible et foncé sur lui, une fiole à la main. Il a versé son contenu dans les yeux de l'homme.

Les lianes s'étaient assez distendues pour que je puisse me libérer un bras, puis une jambe, et Hugh a enfin pu lâcher ses abeilles. Elles sont parties comme des fusées en direction des Estres et du Creux.

Des cônes de lumière jumeaux ont jailli des yeux du toxicomane, qui s'est retourné en criant. Murnau, le visage lacéré par les serres de Miss Peregrine, semblait indifférent aux piqûres des abeilles. Il a pris le particulier par les épaules et l'a obligé à regarder Fiona.

Celle-ci est redevenue toute raide et les lianes se sont à nouveau tendues.

J'ai libéré ma seconde jambe avant qu'il ne soit trop tard. Bronwyn et Noor étaient toujours prisonnières.

Murnau n'avait encore rien vu.

J'ai couru vers le Creux, qui tenait notre Ombrune défaite au-dessus de ses mâchoires béantes et menaçait de la croquer comme un bonbon.

Je suis rentré de plein fouet dans la créature et je me suis suspendu à son cou. Surprise d'avoir été attaquée par un adversaire aussi faible, elle a eu quelques secondes d'hésitation. J'en ai profité pour lui attraper les côtés du visage.

– *ÉCOUTE-MOI*, ai-je crié en pressant ma tête contre la sienne.

J'ai plongé mon regard dans ses yeux noirs et humides.

– *Tu es à moi, tu es à moi, tu es à moi*, lui ai-je répété.

Et soudain, le Creux m'a reconnu. « Salut, mon vieux ! »

– *Lâche l'oiseau !* lui ai-je ordonné.

Au moment où il laissait tomber Miss Peregrine, j'ai senti une douleur aiguë dans mon derrière. L'Estre maigre venait de me frapper.

J'ai tenu bon et donné un nouvel ordre au Sépulcreux :

– *Tue.*

La créature a dégainé sa dernière langue. Une seconde plus tard,

l'Estre était mort.

J'ai entendu Noor crier. Puis Bronwyn.

– *Demi-tour.*

Le Creux a obéi. Le toxicomane criait après Fiona. De la fumée s'échappait de ses yeux lumineux et la peau fondait autour de ses orbites. Les lianes alentour ondulaient tels des nids de serpents. Les filles et Hugh luttèrent contre les garrots qui menaçaient de les étouffer.

– *Tue, tue, tue.*

D'un coup de langue, le Creux a arraché la tête du toxicomane et l'a lancée dans la pente. Ses yeux se sont éteints tandis qu'elle dévalait la colline.

Les lianes se sont ramollies, puis déroulées, avant de rentrer dans le sol. Mes amis se sont effondrés à terre, tentant de reprendre leur souffle. Fiona a poussé un gémissement d'horreur en constatant ce qu'elle avait fait.

– *Demi-tour.*

Miss Peregrine était vivante – Dieu merci ! – et reprenait sa forme humaine. J'en ai déduit qu'elle n'était pas trop grièvement blessée.

J'ai cherché Murnau du regard et vu qu'il s'enfuyait. J'ai ordonné au Sépulcreux de le poursuivre, mais nous n'avions pas fait dix pas qu'une pluie de balles s'est abattue autour de nous. Un complice couvrait son évasion. Le Creux, touché à la jambe, a trébuché.

– Laissez-le partir ! m'a crié Miss Peregrine. Rassemblez les autres et mettez-vous à l'abri !

Quand Hugh a pris Fiona dans ses bras, elle s'est abandonnée contre lui, toute molle. Il a refusé notre aide et l'a portée seul. Son visage figé ruisselait de larmes.

J'ai forcé Miss Peregrine à nous accompagner, devinant que son instinct lui commandait de poursuivre Murnau. Mais c'était sûrement ce qu'il espérait.

Nous avons couru rejoindre nos amis sur l'autre versant de la colline, et nous sommes arrivés juste à temps pour assister à un spectacle étonnant. Les enfants particuliers avaient quitté leur cachette derrière l'ange de pierre et gravissaient la pente en direction des Estres en déroute. Un curieux bataillon les accompagnait : Miss Wren chevauchant un oursage, une bonne douzaine des morts boiteux d'Enoch, ainsi qu'un nombre surprenant d'Américains. Une femme du

Nord fonçait tête baissée en portant sous le bras un arbre de taille moyenne encore muni de ses branches. Un Californio poussait un rocher devant lui. Un garçon faisait jaillir des éclairs entre ses mains. Plusieurs cow-boys armés de fusils dégageaient la voie en tirant des rafales.

Ils ont repris la colline en un rien de temps et ont tué ou attrapé six Estres, ainsi que plusieurs de leurs alliés particuliers, accros à l'ambroisie.

Murnau avait filé en emportant le sac d'ingrédients de résurrection. Les Ombrunes ont envoyé une équipe à sa recherche, sans trop y croire.

Miss Peregrine était en sécurité et Fiona était de retour parmi nous. C'était le plus important, pour l'instant. Nous nous sommes rassemblés au milieu des tombes éventrées, au sommet de Gravehill – un chaos de fosses, d'ossements et de monticules de terre –, pour faire le point.

C'était si bon de revoir Fiona !

Hugh ne l'avait pas lâchée une seule seconde depuis qu'il s'était libéré des lianes. Les Ombrunes l'ont persuadé de les laisser l'examiner.

Nous avons dessiné un cercle autour d'elles, attentifs et anxieux. Les Ombrunes lui ont parlé doucement. Elles l'ont interrogée. Fiona semblait étourdie, mais elle n'était plus hypnotisée. Ses yeux étaient normaux, bien que rouges et injectés de sang. Ses bras et son visage étaient couverts d'ecchymoses violacées.

– C'est l'accident de car ? lui a demandé Miss Peregrine.

Elle a hoché la tête.

– Les Estres vous ont-ils fait du mal autrement ?

Elle a cligné des yeux plusieurs fois, puis détourné le regard.

Hugh a saisi sa main.

– Mon amour ? Ils t'ont fait du mal ?

Elle a fermé les yeux.

– S'il te plaît, parle-moi ! l'a-t-il suppliée. Dis-moi ce qu'ils t'ont fait.

Fiona a rouvert les yeux. Elle l'a regardé et a hoché lentement la tête.

Puis elle a ouvert la bouche. Du sang a dégouliné le long de son menton sur sa robe blanche.

Langue de la germegraine. Fraîchement coupée.

Murnau lui avait pris ce dont il avait besoin, finalement.

CHAPITRE TREIZE

En arrivant à l'Arpent du Diable, nous avons conduit Fiona directement chez Rafael, le guérisseur, où elle a entamé sa convalescence. Hugh ne l'a pas quittée d'une semelle, et nous non plus. Nous avons encombré sa chambre, tantôt bavards, tantôt silencieux. On lui a raconté dans le détail les épisodes qu'elle avait manqués, et tenu compagnie pour l'aider à se sentir chez elle, même si la maison qu'elle avait quittée – celle de Miss Peregrine – avait disparu à jamais.

On pensait que notre bonne humeur, même feinte, lui remonterait le moral.

Enoch a recueilli son premier sourire en racontant une chute dans le Fossé des Fièvres, d'où il était ressorti, une vieille tête de pont ridée accrochée à son pantalon. Nous n'avons pas eu besoin de faire semblant très longtemps : très vite, notre joie est devenue réelle.

Elle était vivante.

Fiona était vivante et de retour parmi nous. Certes, elle était blessée. Et oui, Murnau était là, quelque part, en possession de la langue de notre amie, de l'alphacrâne, et de presque tous les autres ingrédients de l'infamale recette de résurrection de Bentham. Mais il n'avait pas eu Miss Peregrine, et il ne l'aurait jamais.

Nous nous sommes convaincus que nous avions gagné. Nous avions vaincu les Estres et leurs Creux. Nous les avions tous tués ou capturés, sauf un. J'avais enfermé le dernier Sépulcreux dans l'arène de combat, dans l'ancien enclos des oursages, à l'endroit même où je l'avais dompté la première fois. Seul Murnau courait encore, à notre connaissance, et s'il était important que la langue de Fiona soit fraîchement récoltée, alors, chaque minute qui passait jouait en notre faveur.

Nous les avons battus.

Les Estres que nous avons faits prisonniers dans la boucle des lève-morts avaient un air sombre et abattu que je n'avais jamais vu à aucun de leurs semblables. Noor et moi les avons aperçus dans la maison de Bentham le lendemain de notre retour, alors qu'on les faisait sortir, enchaînés, d'une salle d'interrogatoire. Je n'avais pas l'intention de m'en approcher, mais quand Noor les a vus, elle s'est mise à trembler et a soufflé « Oh, mon Dieu », avant de m'entraîner vers eux.

Un soldat de la garde civile nous a interceptés. Noor m'a montré un homme et une femme qui m'ont paru étrangement familiers.

– C'est eux, a-t-elle dit d'une voix chevrotante. Les gens qui me surveillaient au lycée...

J'ai arrêté de respirer quand j'ai reconnu les proviseurs adjoints. Les individus qui traquaient Noor, et que nous avions revus juste avant l'attaque de sa cachette, dans l'immeuble inachevé.

Ceux que H avait pris pour des normaux, membres d'une société secrète dont le but était de contrôler les particuliers.

– Ça alors..., ai-je murmuré en lui prenant la main.

Le couple a tourné la tête et nous a toisés avec des yeux luisants de haine. Puis les gardes leur ont fait passer une porte, et ils ont disparu.

Plus tard, Miss Peregrine nous a confirmé que ces Estres, qui étaient en Amérique depuis des années, avaient disparu de leurs radars. Ils figuraient sur la liste des individus les plus recherchés par les Ombrunes.

Ils avaient dupé H. Ils avaient aussi trompé Abe des années durant, en lui faisant croire qu'un autre groupe était responsable de leurs crimes.

Je me suis juré de ne jamais laisser un Estre me piéger.

Après avoir passé quelque temps à nous réinstaller dans l'Arpent, les Ombrunes sont retournées à Marrowbone pour superviser la fin des négociations. LaMothe et Parkins étaient venus à Hopewell avec leurs combattants. Après ce qu'ils avaient vu, ils s'étaient rangés dans le camp des Ombrunes. Quant à Léo, sa religion était faite depuis un moment déjà, avait dit Miss Peregrine. Il ne restait donc que quelques formalités à accomplir avant qu'un accord de paix solide puisse être conclu et signé.



Nous nous sommes remis au travail pour trouver V, même si cette

quête nous semblait moins urgente qu'auparavant. Notre vie et notre sécurité n'en dépendaient plus, et je m'interrogeais sur les motivations de H. Nous avait-il envoyés chercher V parce qu'il se méfiait des Ombrunes, ou parce qu'elle était la clé de quelque chose d'important ? Je n'avais aucun moyen de le savoir. Ce que je savais, en revanche, c'est que Noor tenait à la retrouver. V était ce qu'elle avait de plus proche d'une mère ; un dernier lien avec son enfance perdue.

Millard, Noor et moi consacrons l'essentiel de notre temps aux recherches. Les autres nous aidaient dès qu'ils le pouvaient. D'après Millard, nous étions tout près du but.

Un soir, pendant le dîner, Noor a revu en pensée un lieu de son enfance. Une mine à ciel ouvert, au sommet d'une montagne. Millard en a déduit que la boucle de V ne pouvait pas se trouver dans l'Ohio. Il ne restait que la Pennsylvanie. Ce n'était donc plus qu'une question de temps.

Noor et moi ne nous quittions pas d'une semelle – du moins, pendant la journée. Emma nous ignorait. Pas par méchanceté, mais parce qu'elle traversait une période difficile. Comme je ne pouvais rien faire pour l'aider, je lui ai laissé de l'espace, en espérant que notre amitié puisse bientôt renaître.

Tout allait bien, en apparence.

Et même mieux que ça.



Noor et moi étions penchés sur des sandwiches à la viande, à *La Tête réduite*, après une séance marathon avec Millard dans la salle des cartes. Nous avons entrepris de passer au peigne fin une pile d'atlas récents que les Américains nous avaient prêtés, pour tenter de localiser enfin le fragment de carte de H. Hélas, après cinq heures de travail, la pile avait à peine diminué. Même Millard, pourtant passionné par la cartographie, avait perdu de son enthousiasme.

J'ai mordu dans mon sandwich, grimacé, et craché une petite boule de métal dans ma main.

– Désolé ! m'a lancé un serveur qui passait par là. Ils ne retirent pas toujours toute la chevroline de la carcasse.

J'ai repoussé mon assiette.

– Je vais plutôt prendre un café.

Le serveur s'est éloigné, et j'ai remarqué que Noor regardait par la

fenêtre trouble. Dehors, la tête de pont aboyait des grossièretés aux passants.

– À quoi tu penses ? lui ai-je demandé tout bas.

– On est tout près de la trouver, maintenant. J'ai l'impression que ça peut arriver d'une minute à l'autre...

– C'est chouette, non ?

– Oui. Mais la revoir signifie lui parler. Affronter toutes ces choses, déterrer tous ces sentiments que j'ai enfouis depuis si longtemps...

– Tu ne te sens pas prête.

– Peut-être, a-t-elle soupiré. Je ne sais pas.

– Tu sais ce que je pense ?

Elle a levé les yeux.

– Une petite pause te ferait du bien.

Le serveur m'a fait sursauter en posant mon café sur la table.

– Je crois qu'on a besoin de vacances, tous les deux. Après toutes ces épreuves qu'on a traversées, on s'est remis directement au travail. Tu n'as pas eu le temps de réfléchir à tout ça. Moi non plus. Aucun de nous n'a pris le temps de se poser.

Noor a acquiescé presque craintivement.

– Juste une petite pause, peut-être ? En fait, j'irais bien à New York récupérer mes affaires. Des vêtements, des chaussures. Mon sac à dos...

Elle a haussé les épaules.

– Je veux dire, si je dois vraiment vivre ici.

– C'est une idée géniale ! ai-je approuvé. Allons-y maintenant.

– Tu es sûr ?

Elle a hésité.

– On pourrait être de retour dans quelques heures, n'est-ce pas ? En utilisant le Panloopticon ?

– Ouai.

J'ai reculé ma chaise.

– Facile !

Grâce au Panloopticon, que nous pouvions toujours emprunter à notre guise, nous avons mis moins d'une heure à rejoindre New York. De là, nous avons pris le métro pour Brooklyn.

Alors que le train s'enfonçait en grondant dans le tunnel, Noor, assise près de moi, a croisé les mains sur ses genoux et m'a confié ses projets pour l'avenir. Elle voulait retourner au lycée. Elle se voyait bien faire quotidiennement le trajet entre l'Arpent du Diable et New York, où elle avait été acceptée dans un cursus d'art à Bard College. Elle aimait l'histoire de l'art et la musique, mais aussi l'ingénierie et les sciences. Elle hésitait. Je lui ai assuré qu'elle pourrait avoir un avenir dans les deux.

Nous avions le sentiment d'avoir fait mentir la prophétie, court-circuité ses sinistres prédictions. Désormais, un avenir était possible. Pour elle. Pour nous.

– Je pourrais peut-être aller au lycée avec toi, ai-je réfléchi. Si les choses se calment, j'aimerais bien avoir un diplôme, moi aussi.

– Avoir un pied dans le monde particulier et l'autre dans le monde normal ?

– C'est ça.

Mes autres amis particuliers avaient renoncé depuis longtemps à entretenir des contacts avec le monde normal. J'avais failli suivre leur exemple. Jusqu'à maintenant, je n'avais pas mesuré à quel point mon monde me manquait.

Peut-être qu'ensemble, Noor et moi pourrions découvrir ce que cela signifiait d'être à la fois normaux et particuliers. D'avoir seulement dix-sept ans et d'être entourés d'amis centenaires. D'avoir fait l'objet d'une prophétie, ou d'être le petit-fils d'un personnage légendaire. D'être en passe de devenir soi-même une légende – aussi embarrassant que cela puisse être. C'était un territoire inconnu, pour elle comme pour moi.

Nous sommes descendus à la station de Noor et nous avons monté l'escalier main dans la main pour rejoindre une rue bordée d'arbres. Au bout de quelques minutes de marche, j'étais presque convaincu que tout allait bien dans le monde, et qu'il en avait toujours été ainsi. Puis Noor s'est arrêtée devant un immeuble en disant :

– C'est là.

Aucune nostalgie, aucun regret ne filtrait dans sa voix.

Elle a composé un code et poussé la porte. Nous avons monté trois étages pour rejoindre l'appartement de ses parents adoptifs. Ils

n'étaient pas chez eux, mais sa sœur adoptive, Amber, regardait la télévision dans une pièce sombre. C'est à peine si elle a levé les yeux quand Noor est entrée.

– Je croyais que tu avais fugué, a-t-elle marmonné. C'est qui, lui ?

– Je m'appelle Jacob.

Amber m'a regardé, un sourcil levé, tandis que Noor s'engouffrait dans le couloir.

– Où sont mes affaires ? a-t-elle crié au bout d'un instant.

– Dans le placard, a répondu Amber. J'ai pris ta moitié de chambre après ton départ. Papa a dit que je pouvais.

Noor a retrouvé ses vêtements, ses chaussures, quelques livres et son sac à dos en vrac dans le placard. Elle s'est penchée pour les récupérer et s'est redressée soudainement. Elle tenait une carte postale à la main, qu'elle regardait d'un air médusé.

– D'où ça vient ? a-t-elle crié dans le couloir. La carte postale ?

– À ton avis ? Du courrier.

Noor a tourné et retourné plusieurs fois la carte dans sa main tremblante.

– Qu'est-ce que c'est ? l'ai-je interrogée.

Elle me l'a passée. Au recto figurait une photo de tornade, légendée *Waynoka, Pennsylvanie*.

Au verso se trouvaient le nom et l'adresse de Noor, et dessous, en lettres cursives :

Tu me manques, ma chérie. Désolée, ça fait si longtemps. J'ai appris la nouvelle, et je suis tellement fière de toi ! Je n'ai que cette adresse pour t'écrire. J'espère que tu recevras cette carte et que tu viendras me rendre visite.

Affectueusement,

Maman V.

Et il y avait une adresse.

– Mon Dieu..., a chuchoté Noor.

Je l'ai regardée, stupéfait.

– Elle a appris ce que tu as fait. Elle sait que tu es au courant, pour elle.

– Donc, tu penses que c’est réel ? Tu crois que c’est vraiment elle ?

J’ai regardé Noor en clignant des yeux. Que la carte postale puisse ne pas être authentique ne m’était pas venu à l’esprit. Mais nous avions eu beaucoup de déconvenues ces dernières semaines. Je comprenais sa réaction. Il devenait difficile de se fier aux apparences.

En même temps, je détestais cette méfiance instinctive. J’en avais assez. Je voulais recommencer à me réjouir sans arrière-pensée. Réapprendre à espérer.

Alors, j’ai soupiré.

– Ouais, je crois que c’est réel. Je pense qu’elle te dit, à sa manière, qu’elle peut enfin te revoir en toute sécurité. Que c’était dangereux avant, mais qu’aujourd’hui, grâce à ce qu’on a fait, vous pouvez renouer une relation.

– Ouais, a murmuré Noor.

– Ça va ? lui ai-je demandé.

Je l’ai entendue renifler. Elle évitait mon regard.

Elle s’est forcée à sourire.

– Je crois que j’ai développé un don pour douter des bonnes nouvelles.

– Je comprends, ai-je dit doucement.

Je l’ai attirée contre moi. Elle a posé sa tête sur ma poitrine.

Quand elle s’est reculée, elle avait les yeux rouges, mais secs.

– Donc...Waynoka, Pennsylvanie, c’est ça ?

Nous avons entré l’adresse dans mon téléphone. Ce n’était qu’à quelques heures de NewYork.

Noor m’a regardé avec un émerveillement et une joie à peine contenus.

– Tu veux aller voir ma mère ?



Waynoka, en Pennsylvanie, était à deux heures et demie de route, pour être exact. Noor a emprunté (sans son autorisation) la voiture de sa sœur adoptive. Amber avait envahi l’espace de Noor sans la consulter ; c’était une façon de rétablir l’équilibre. Et de toute façon, on la lui ramènerait. Probablement.

Nous aurions pu repasser par l'Arpent du Diable pour prévenir nos amis. Dans d'autres circonstances, j'aurais proposé à quelques-uns de nous accompagner. C'est sûrement ce qu'on aurait dû faire, mais le trajet nous aurait pris une heure aller-retour, et les enfants particuliers avaient d'autres préoccupations. Ils s'occupaient de Fiona, qui venait tout juste de revenir parmi nous. Et, d'une certaine manière, ce voyage était notre affaire, à Noor et moi. Nous avons commencé la quête de V ensemble. Je trouvais ça bien qu'on l'achève tous les deux.

Il n'y avait pas grand-chose à voir à Waynoka. Nous avons emprunté une route de campagne plate et rectiligne bordée de champs, de fermes et de maisons isolées au bout de longs chemins. Nous avons croisé des chasseurs en tenue de camouflage arrêtés sur le bas-côté, occupés à attacher un cerf mort sur le capot d'un camion. Puis une souche d'arbre géant, fendue par la foudre. L'endroit semblait un peu perdu ; un peu maudit.

Noor regardait dans le rétroviseur depuis près d'une minute.

– J'ai une étrange impression de déjà vu, a-t-elle avoué.

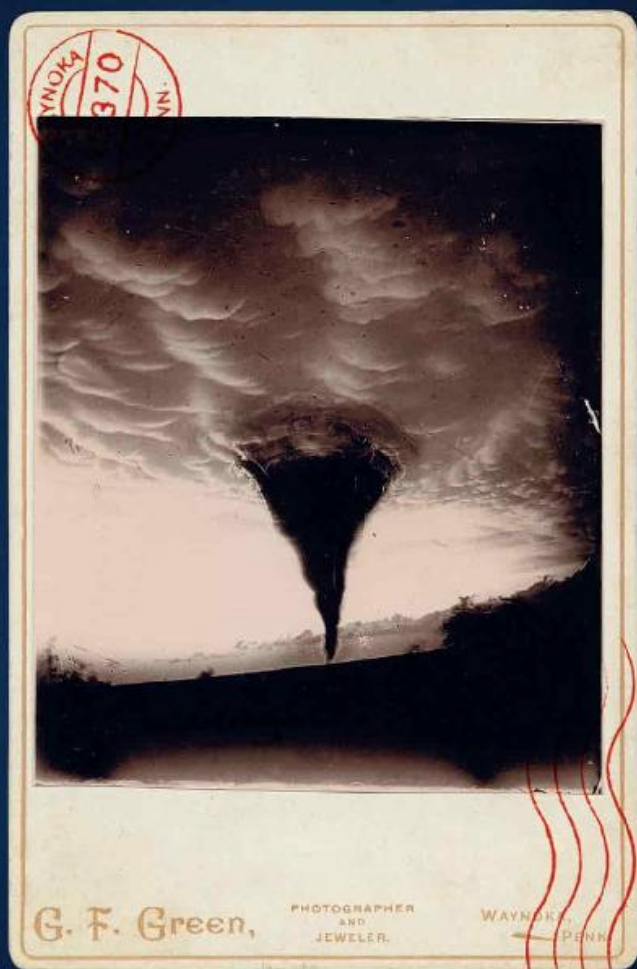
– Comme si tu étais déjà venue ici ?

Elle a paru mal à l'aise.

– Ouais. Mais... je ne pense pas, en fait.

Après avoir traversé une zone commerciale déserte, typique de la petite ville de province – en plus miteux, peut-être – avec son magasin « tout à un dollar » et son bureau de crédit à la consommation, nous avons bifurqué sur une route de traverse et décrit plusieurs virages avant d'arriver à l'adresse indiquée sur la carte postale. Un vieux bâtiment de brique se dressait sur la rive d'un cours d'eau boueux. Probablement une ancienne usine. Aujourd'hui, ainsi qu'en témoignait l'enseigne « LE GARDEMEUBLES DE BIG MO », c'était un entrepôt de stockage pour le bazar dont les gens ne voulaient plus s'encombrer.

En garant la voiture dans le parking quasiment vide, j'ai scruté l'extérieur de l'immeuble et pris mentalement des notes. Une



entrée principale, une grande porte roulante servant à charger et décharger les camions, de vieilles fenêtres d'usine à petits carreaux, sur cinq niveaux, et un toit. Pas d'escalier de secours extérieur, aucun moyen visible de descendre rapidement.

– Si tu étais une entrée de boucle dans un vieil entrepôt, où serais-tu ? ai-je demandé à Noor.

– Sur le toit, a-t-elle répondu en fixant l'édifice.

J'ai coupé le moteur. Je m'apprêtais à sortir, quand j'ai remarqué

que Noor n'avait pas bougé. Elle jouait avec la lumière entre ses genoux. J'ai pivoté sur mon siège pour lui faire face.

– Ça va ?

Elle a hoché la tête, pensive.

– Pendant onze ans, cette femme a existé seulement dans mon souvenir. Un souvenir à la fois agréable et douloureux. Mais dès qu'on sera entrés dans cette boucle, elle deviendra réelle.

Elle a laissé filtrer la lumière entre ses mains et m'a regardé.

– Et si elle est horrible ? Ou folle ? Et si elle ne correspond pas du tout à l'image que j'ai d'elle ?

– Alors, on partira. Et tu l'oublieras. Mais si tu préfères ne pas y aller, rien ne nous y oblige. Peut-être qu'il te suffit de savoir qu'elle est là.

Noor a fixé le bâtiment pendant quelques secondes.

– Non, a-t-elle dit.

Elle a ouvert sa portière.

– J'ai besoin de la voir. Je veux qu'elle me dise ce qui s'est passé, cette nuit-là. La nuit où elle a fait semblant de mourir.

Je suis sorti à mon tour.

– Tu sais déjà ce qui s'est passé, lui ai-je dit doucement, par-dessus le toit de la voiture.

– Je veux l'entendre de sa bouche.



Dans une petite pièce éclairée au néon, un hipster barbu vêtu d'une chemise de bûcheron était assis devant un ordinateur.

– Je peux vous aider ? nous a-t-il demandé.

Il avait l'air complètement défoncé.

– Quel est le chemin le plus rapide pour monter sur le toit ? ai-je tenté.

– L'accès au toit est interdit.

– OK, a dit Noor. Mais comment fait-on pour monter aux étages ?

– On n'y monte pas. C'est interdit.

Il s'est renversé sur le dossier de sa chaise, plein de suffisance.

– Vous avez un box, ici ?

– Le quatre cent quatre, ai-je improvisé en poussant Noor vers la porte intérieure.

Le hipster nous a rappelés, mais on ne s'est pas arrêtés, et il n'a pas pris la peine de nous courir après.

Nous sommes entrés dans la partie stockage du *Garde-Meubles de Big Mo*, un labyrinthe étouffant d'allées bordées de caisses métalliques, qui s'étiraient dans une pénombre entrecoupée de carrés de lumière pâle à l'endroit des fenêtres. Un courant d'air froid circulait entre les caisses, chargé d'une vague odeur aigre-douce.

– On se croirait dans un tombeau, a chuchoté Noor, et j'ai cru entendre ses dents claquer.

Sa voix a résonné comme une pièce de monnaie tombée dans un puits.

Je nous aurais bien vus arriver dans un lieu plus accueillant : une belle clairière tachetée d'ombre, au milieu d'une forêt verdoyante. Un portail digne d'un conte pour enfants, pour une fois. Mais cet endroit était hostile et oppressant. J'avais tendance à oublier que c'était le cas de la plupart des entrées de boucles, conçues ainsi pour éloigner les curieux.

Quand nos yeux se sont accommodés à la pénombre, nous nous sommes mis en quête d'un escalier ou d'un ascenseur. Nous n'avions pas fait un pas qu'un banc de néons s'est allumé au-dessus de nous. Nous avons sursauté à l'unisson.

– C'est quoi, ça ? s'est exclamée Noor.

J'ai levé les yeux vers les tubes grésillants. Des centaines d'autres équipaient l'allée, mais ils étaient tous éteints.

– Un capteur de mouvement, ai-je deviné.

J'ai avancé de quelques pas. Une autre rangée de néons s'est allumée. C'était déroutant, comme si quelqu'un nous observait.

Nous avons longé les caisses au pas de course en allumant les lumières sur notre passage jusqu'à une cage d'escalier, puis monté les marches deux à deux. Elles s'arrêtaient au troisième étage, mais il restait un niveau avant le toit. Nous nous sommes mis en quête d'un autre moyen d'y accéder.

Le troisième étage ressemblait à s'y méprendre au rez-de-chaussée : d'interminables allées bordées de containers débordant de bazar. Des

cartons empilés, des meubles recouverts de draps, des sacs poubelles pleins à craquer, de vieux équipements sportifs...

Noor a levé un bras pour me faire signe de ralentir, puis elle a posé un doigt sur ses lèvres et incliné la tête. Nous nous sommes arrêtés et nous avons tendu l'oreille.

Pendant un long moment, le silence n'a été troublé que par le bruit de nos respirations. Puis un vacarme soudain a retenti quelque part devant nous, suivi par un frottement de métal sur le béton. Des jurons ont fusé. Nous avons continué jusqu'au croisement suivant et jeté un coup d'œil dans l'allée de droite. Dans une flaque de lumière bleue entourée de ténèbres, un vieil homme tentait en ahanant de pousser un four énorme dans l'une des cages. Il avait un bras dans le plâtre.

Noor a secoué la tête.

– Je sais qu'on ne devrait pas s'arrêter, mais...

Le vieil homme a fait une nouvelle tentative. Il a planté sa bonne épaupe et les deux mains contre le four et s'est arc-bouté, mais ses pieds ont glissé. Il s'est rattrapé avec ses deux bras, le valide et le blessé, avant de rouler sur le côté en gémissant.

L'homme nous tournait le dos. Il ne nous avait pas vus.

– On n'est pas à une minute près, a soupiré Noor. Il faut aller l'aider.

À mesure que nous avançons dans l'allée, les néons se sont allumés au plafond, comme pour tracer une flèche vers notre destination.

L'homme s'était assis par terre. Quand il nous a entendus, il a sursauté et pivoté vers nous.

– Oh ! s'est-il exclamé, effrayé.

– Vous voulez un coup de main ? lui a demandé Noor.

– Avec plaisir ! Vous tombez du ciel.

Il avait un fort accent du Sud et une barbe grise de plusieurs semaines. Ses yeux voilés étaient injectés de sang. Le plâtre de son bras était sale, sa veste et son pantalon de travail marron Carhartt étaient tachés de graisse.

Je lui ai tendu une main pour l'aider à se relever. Pendant qu'il débitait une litanie de remerciements, nous avons poussé son vieux four dans la caisse, déjà pleine de gros appareils électroménagers, d'équipement de camping et de cartons de boîtes de conserve. Dans un coin, j'ai aperçu un sac de couchage roulé, et supposé que l'homme avait élu domicile dans l'entrepôt.

– Je suis dans la récupération, nous a-t-il confié. Et quand les vauriens – il y en a plein, par ici – ne paient pas leurs dettes, ils perdent leur box. Avec le gérant, on a passé un marché. Il me laisse faire de bonnes affaires, parce que je sais où vendre les choses au meilleur prix. Et croyez-moi, ce n'est pas sur eBay.

De son bras valide, il nous a indiqué un espace vide au fond de la caisse, étonnamment profonde.

– Mettez-le là, dans le coin, et ça ira.

On venait de caser le four à l'endroit indiqué quand j'ai vu qu'il restait de la place sur le côté. Un recoin sombre, au fond duquel on distinguait une espèce de porte.

Je me suis tourné vers le type, qui m'a rendu mon regard d'un air entendu.

– Vous pouvez entrer, si vous voulez. Mais je ne vous le conseille pas.

– De quoi vous parlez ? lui a demandé Noor avec brusquerie.

L'homme a indiqué les ténèbres du menton et baissé la voix.

– De la boucle, là...

Nous sommes restés bouche bée.

– Qu'est-ce que vous savez là-dessus ? l'a interrogé Noor.

– Je monte la garde ici, pour le compte de Miss V.

– V-vous connaissez V ? ai-je bredouillé, sidéré.

– Ouai. Mais ça fait des années que je ne l'ai pas vue. Elle ne sort plus. Pour tout vous dire, je pense qu'elle aurait bien besoin d'un peu de compagnie.

– Allons-y ! a décidé Noor.

– Vous êtes libres. Mais je vous préviens, c'est un peu dangereux.

– Pourquoi ? ai-je voulu savoir.

– Le temps est parfois capricieux, a-t-il répondu d'un ton neutre. Mais vous avez l'air intelligents. Je suis sûr que tout ira bien.

Nous n'allions pas faire demi-tour maintenant. Alors, nous nous sommes dirigés vers la porte.

– Vous venez ? a demandé Noor par-dessus son épaule.

– Certainement pas, a répondu l'homme, avec un sourire de travers.

CHAPITRE QUATORZE

Je dégringolais. Je tombais en chute libre, léger comme une plume, dans un vide cotonneux. J'ai voulu compter les secondes, mais je n'y arrivais pas.

Une, deux

trois

quatre

cinq

quatre

J'ai rêvé que j'étais dans un fourré, dans un sous-bois de Floride, la nuit, sous une pluie d'été.

J'ai rêvé que je voyais mon grand-père s'éloigner en peignoir, une lampe torche à la main. J'ai voulu lui crier de revenir, de rentrer chez lui, lui dire qu'il était en danger. Mais mon avertissement est sorti en langage de Creux. Quand Grandpa m'a entendu, il a eu l'air effrayé, puis furieux, et il s'est précipité sur moi en brandissant un coupe-papier.

Je me suis sauvé en criant : « Arrête, c'est Jacob, c'est ton petit-fils... »

J'ai rêvé qu'il disait : « ARRÊTE, TU DOIS T'ARRÊTER », avant de plonger le coupe-papier dans mon épaule.

La douleur a irradié dans tout mon corps, puis on m'a lancé en l'air, et j'ai décrit un lent arc de cercle. Le ciel lumineux et la terre brune ont échangé leur place, tandis que je tourbillonnais sur moi-même. J'ai atterri dans une flaque de boue qui a amorti ma chute, soulevant une gerbe d'éclaboussures. J'ai tenté de m'asseoir, mais j'étais trop sonné pour réussir du premier coup. Je suis retombé dans la flaque.

Quelque chose de lourd a atterri à côté de moi avec un grand *splatch*, et une vague de boue m'a recouvert.

C'était Noor. Nous étions désorientés et poisseux, mais miraculeusement indemnes.

D'où venions-nous ? Et combien de temps notre chute avait-elle duré ?

Je n'avais jamais vu une entrée de boucle pareille.

J'ai jeté un coup d'œil à ce qui nous entourait. Un hangar, une grange, un silo à grain, des champs. Le ciel était d'un gris jaunâtre inquiétant. Quelque part au loin, un train sifflait.

– Comment va-t-on sortir de là ? s'est inquiétée Noor en regardant autour d'elle.

– Avec un peu de chance, V nous le dira.

« À condition qu'on la trouve », ai-je complété en pensée. Si le reste de cette boucle était aussi étrange que sa porte d'entrée, ça risquait d'être un peu compliqué.

Nous nous sommes aidés mutuellement à nous relever, puis nous avons frotté la boue qui maculait nos vêtements. Ni Noor ni moi ne voulions rencontrer sa « mère » dans un tel état. Puis elle s'est arrêtée net et a incliné la tête.

– C'est quoi, ça ?

C'était le train que j'avais entendu un instant plus tôt, mais le bruit s'était amplifié et s'accompagnait d'un autre, semblable aux voiles d'un navire claquant dans la tempête.

J'ai regardé machinalement le ciel et vu une petite forme sombre au-dessus de nos têtes. Sa taille ne cessait de croître.

– Qu'est-ce que c'est ? a demandé Noor.

– On dirait une maison.

Ça me paraissait tellement surréaliste qu'il m'a fallu un moment pour admettre que c'était exactement ça.

L'instant d'après, je m'époumonais : « MAISON, MAISON, MAISOOOON ! » en essayant désespérément de m'extraire de la flaque de boue collante. J'ai poussé Noor dans le dos, puis elle m'a tiré à son tour. Aussitôt revenus sur la terre ferme, nous avons détalé. Le vacarme était assourdissant. Soudain, la terre elle-même a paru se fissurer, et un tsunami de boue a déferlé derrière nous. Puis quelque chose m'a frappé dans le dos et m'a projeté en avant.

Une poignée de porte arrachée gisait sur le sol, près de moi.

Je me suis relevé tant bien que mal et j'ai rejoint Noor en titubant.

– Ça va ?

Elle a hoché la tête sans répondre. L'air hagard, elle regardait fixement la maison qui s'était écrasée à l'endroit où nous nous tenions un instant plus tôt.

– Je crois que j'ai vécu ici, a-t-elle murmuré. J'ai habité dans cette maison. Quand j'étais petite.

C'était une ruine à moitié écroulée, bien sûr, même si elle avait miraculeusement atterri dans le bon sens.

Je ne savais pas quoi dire. Noor a fermé les yeux et fredonné la comptine qu'elle avait l'habitude de chanter pour se calmer. Je l'ai prise dans mes bras.

Nous étions en état de choc.

Peu après, un nouveau bruit nous a alertés. Un grondement sourd et continu s'échappait des nuages, comme si Dieu en personne se raclait la gorge.

Derrière nous, l'entonnoir d'une tornade descendait lentement du ciel, semblable à la trompe d'un éléphant géant.

– Une tempête..., ai-je articulé d'une voix blanche, comme engourdi.

– Deux, a rectifié Noor en pointant un doigt dans la direction opposée.

Les deux tornades approchaient en silence. Leur présence n'était trahie que par un bourdonnement lointain, presque imperceptible, qui faisait tout trembler autour de nous, jusqu'à la terre sous nos pieds. Un instant plus tard, elles ont touché le sol à tour de rôle, tels des coups de tonnerre en stéréo. À la différence près que le vacarme a persisté : un roulement continu, menaçant. Les tornades étaient encore loin, mais elles convergeaient vers nous.

Se cacher dans la maison en ruine n'était pas une option. Nous n'avions d'autre choix que de fuir, mais dans quelle direction ?

Fébrile, j'ai pris la main de Noor et j'ai voulu l'entraîner.

– Il faut trouver...

Je n'ai pas pu achever ma phrase. Une bouche d'incendie tombée du ciel a défoncé le toit de la maison, soulevant un geyser de bardeaux et d'éclats de bois. Le vacarme a arraché Noor à sa transe.

– Il faut trouver un abri, a-t-elle achevé. Une cave, un coffre-fort...

Il n'y avait rien de tel à l'endroit où nous avions atterri. Seulement des champs plats et des silos à grain qui n'offraient aucune protection digne de ce nom. Les arbres déracinés, les champs de maïs dévastés et, ici et là, un vieux camion retourné indiquaient que nous étions en plein sur la trajectoire des tornades.

Alors que nous nous élancions sur la route, en direction d'un ensemble de bâtiments qui se dressait à l'horizon, il s'est mis à pleuvoir. Un véritable déluge.

– Tu as d'autres souvenirs de cet endroit ? ai-je demandé à Noor sans ralentir l'allure. Quelque chose qui pourrait nous servir ?

– Je n'arrête pas de me creuser la tête, a-t-elle gémi. Mais c'est flou...

J'ai jeté un coup d'œil par-dessus mon épaule. La tornade était à moins d'un kilomètre derrière nous et zigzagait d'un côté à l'autre de la route. Je n'en avais encore jamais vu d'aussi près, aussi nettement, même pas en vidéo. Le spectacle m'a coupé le souffle. Une étroite spirale de nuages reliait la terre au ciel en tourbillonnant, tel un cordon ombilical géant. Au niveau du sol, un terrifiant vortex de poussière et de débris, plus vaste qu'un terrain de football, emportait tout sur son passage.

– Elle arrive ! ai-je hurlé, mais Noor avait déjà vu – ou senti – l'air onduler sous l'effet de la dépression.

Nous avons foncé comme des dératés jusqu'à la petite ville.

Ou plutôt, ce qu'il en restait.

Nous nous sommes arrêtés, haletants, les poumons en feu et les jambes en coton, sur une place entourée de bâtiments en ruine. Seules quelques maisons se dressaient encore au milieu des décombres. Une bande de poules déplumées, étrangement nues, s'est éparpillée à notre approche en caquetant.

La deuxième tornade rugissait de l'autre côté de la ville, comme si elle hésitait à nous avaler, à fusionner avec sa sœur, ou à poursuivre seule son œuvre de destruction.

J'ai voulu entrer dans une maison, mais Noor en a choisi une autre, et nous avons finalement changé d'avis en constatant qu'aucune n'avait de cave. Nous ne nous étions éloignés que d'une trentaine de mètres de la deuxième maison quand elle a vibré violemment. Son toit s'est arraché et s'est écrasé dans le jardin, explosant en mille morceaux.

« On va mourir ! », ai-je réalisé. Cette pensée m’a traversé l’esprit si vite que je n’ai pas eu le temps de la repousser.

Nous avons traversé la place et plongé derrière un remblai de terre. Allongés à plat ventre, l’un contre l’autre, nous nous sommes couvert la tête pour nous protéger des débris meurtriers charriés par le vent, et nous avons guetté une accalmie en tremblant.

– Je suis désolée, Jacob..., a commencé Noor. Je n’aurais jamais dû t’embarquer dans cette histoire.

– Tu ne pouvais pas savoir, ai-je répondu en cherchant sa main sur le sol détrempé. On fait équipe, rappelle-toi.

Une nouvelle explosion a retenti tout près et un panache de feu a embrasé le ciel. « Adieu, station-service... », ai-je songé.

Noor a commencé à fredonner, puis s’est mise à chanter. C’était la première fois que j’entendais les paroles de sa comptine.

– *Tiens, tiens, tiens, mais voilà Miss McGee...*

Au même instant, une vieille dame – la première personne que l’on voyait dans cette boucle – a traversé la route en courant, un chat dans les bras.

Un petit frisson m’a parcouru. Était-il possible que...

– Continue à chanter, ai-je dit.

– *Qui entre vite dans l’épicerie.*

Comme si elle obéissait à la consigne, la vieille dame a monté les marches d’une épicerie, ouvert la porte et disparu à l’intérieur. J’ai regardé Noor, qui me fixait, les yeux écarquillés.

– C’est quoi, la suite ?

– *Pour se sauver, faisons donc comme elle.*

J’ai attrapé sa main.

– Il faut aller...

– ... dans la boutique ! a-t-elle complété. Si on veut rester en vie.

Nous nous sommes relevés d’un bond et rués vers l’épicerie, traversant la rue tels des soldats franchissant les lignes ennemies.

Miss McGee – si c’était bien son nom – s’était cachée derrière la caisse enregistreuse. Deux hommes avec des tabliers d’épiciers ont sorti le buste d’une trappe dans le plancher. J’ai supposé qu’elle donnait dans une réserve, au sous-sol.

Noor a recommencé à chanter.

- *De tout petits bâtons de cannelle.*
- Où sont les bâtons de cannelle ? ai-je crié aux épiciers.
- Allée neuf ! a répondu machinalement le premier.
- Venez vite ! nous a implorés le second en indiquant la trappe. Vous n'avez pas le...

La fin de sa phrase s'est perdue dans un grondement apocalyptique.

Noor et moi nous sommes jetés à plat ventre. Un hurlement métallique a empli l'air, et j'ai fermé les paupières, priant pour une mort rapide. Puis le toit s'est envolé. Peu après, j'ai cru entendre les murs s'effondrer, et le silence est retombé. J'en ai déduit que j'étais mort.

Mais non. J'ai découvert ma tête et rouvert les yeux.

Noor et moi étions sains et saufs. Le rayon des épices était intact. Les délicats petits pots étaient tous à leur place.

En revanche, le reste de la boutique et Miss McGee avaient été aspirés dans le ciel.

– T-ta chanson, ai-je bredouillé, stupéfait.

Ma voix m'a paru minuscule, tant mes oreilles sifflaient.

– C'est maman qui me l'a apprise, m'a-t-elle rappelé. Maintenant, je sais pourquoi.

Elle s'est relevée en tremblant.

– C'était pour me permettre de la retrouver.

La première tornade s'était éloignée, mais la seconde arrivait dans un tumulte effroyable. On aurait dit un monstre croquant du verre.

– Tu connais la suite ? ai-je vérifié.

Noor a froncé les sourcils.

– Je cherche. C'est la partie que j'oublie toujours...

J'ai attendu, plein d'angoisse, tandis que Noor fredonnait en fixant le sol. Je ne pouvais pas lui en vouloir. V ne l'avait pas avertie que sa vie dépendrait un jour de la parfaite restitution de cette comptine.

« C'est complètement dingue », ai-je songé. Pourquoi cette boucle était-elle aussi dangereuse ? Et pourquoi V avait-elle invité Noor ici sans la prévenir ?

« C'est un peu dangereux », nous avait dit l'homme qui gardait l'entrée. Quel imbécile !

– *De tout petits bâtons de cannelle...*, a répété Noor, le front plissé.

Elle s'est frappé la tête en grommelant. Puis elle a applaudi et s'est écriée :

– *Et des billets, qui tombent du ciel !*

Elle s'est tournée brusquement vers moi, m'a saisi les bras.

– Des billets ! Le coffre-fort de la banque !

Nous sommes ressortis en courant. Un fermier détalait dans la direction opposée.

– Où est la banque ? lui ai-je crié.

Il a tendu un bras derrière nous.

– Au coin de la rue !

L'homme nous a regardés comme si nous avions perdu la tête. Il s'apprêtait à ajouter quelque chose, quand un objet l'a percuté. Il a vacillé et baissé les yeux, stupéfait. Une tige de maïs s'était fichée dans sa poitrine. Alors qu'il s'effondrait sur la chaussée, nous avons foncé vers la banque. Passé le coin de la rue, nous avons constaté, dépités, que l'édifice était détruit. Des flammes s'échappaient de ses fenêtres et son toit était éventré.

Pour la comptine de Noor, on repasserait... Mais comme nous n'avions nulle part où aller, nous avons continué sur notre lancée, dans l'espoir de trouver un refuge. Juste après la banque, nous avons assisté à un spectacle étrange. J'ai d'abord cru à une chute de neige, mais à y bien regarder, c'était du papier qui tombait du ciel.

Non : des billets ! L'argent du coffre-fort percé de la banque tournoyait dans le vent.

– *Des billets, qui tombent du ciel*, a chanté Noor, le souffle court. *Attendons, faisons-nous tout petits.*

Elle a accéléré et m'a dépassé.

– Par ici ! a-t-elle crié. Suis-moi !

Nous nous sommes engouffrés sous l'averse de papier et nous avons attendu, immobiles, au milieu du tourbillon de billets de banque qui se collaient à nos vêtements boueux. Tous les édifices alentour étaient détruits, ou en passe de l'être, mais nous avons appris à faire confiance à la comptine. Nous sommes donc restés plantés au cœur de la tempête, regardant avec effroi la tornade foncer sur nous. Arrivé à quelques mètres, le vortex s'est immobilisé un bref instant, comme pour décider de notre sort, puis il a changé de trajectoire en traversant

une remise, qu'il a pulvérisée.

Le rugissement s'est estompé. Nous avons été épargnés, une fois de plus.

– La suite ! ai-je hurlé, pour couvrir le vrombissement des milliers de billets de banque qui continuaient de tourbillonner autour de nous.

– *Le pin qui siffle nous fait un abri*, s'est souvenue Noor.

Non loin de là, dominant les toits de la rue voisine, un grand arbre s'agitait dans la tempête. Nous avons coupé à travers un jardin jonché de poissons à l'agonie, que la tornade avait dû aspirer dans un lac lointain, et dépassé un cheval qui hennissait sur le toit d'une grange.

Le vieux pin se dressait au milieu d'un bosquet, à l'intersection de deux rues, parmi les souches déchiquetées d'arbres plus petits, arrachés par le vent. Le rescapé avait un tronc énorme, et le vent traversait ses branches en produisant un son flûté, musical, égrenant des notes différentes en fonction de son intensité.

Nous avons levé la tête, à la recherche d'une cabane ou d'une porte cachée, dans l'espoir de localiser l'entrée du bunker de V.

Nous n'avons rien vu de tel.

– On fait quoi, maintenant ? ai-je crié. On l'escalade ?

Noor a secoué la tête et froncé les sourcils, pensive. Puis elle s'est remise à chanter :

– *Et pour finir, les trois souvenirs !*

Aucun de nous ne savait comment interpréter cette phrase, et le temps pressait. Était-ce un code ? Une métaphore ? Le début de la comptine était plus explicite ; il faisait référence à des personnes ou des lieux réels, mais que faire de ces « trois souvenirs » ?

Un arbre s'est écrasé au milieu de la rue à moins de dix mètres de nous, projetant alentour une bordée d'aiguilles de pin tranchantes et de grêlons cristallins. Nous nous sommes couvert le visage.

Quand j'ai décollé les mains de mes yeux, j'ai vu une plaque que je n'avais pas remarquée auparavant s'agiter dans le vent.

RUE DU SOUVENIR

Noor a éclaté d'un rire hystérique et applaudi frénétiquement. L'instant d'après, nous nous sommes engouffrés dans la ruelle.

Les numéros peints sur le trottoir commençaient à vingt, mais il ne restait qu'une seule maison debout dans la rue du Souvenir.

Le numéro trois.

C'était un bungalow de plain-pied, à la façade bleu turquoise. Il était mignon, mais modeste, et n'avait rien d'extraordinaire, si ce n'est qu'il était miraculeusement intact. Du linge séchait en claquant sur une corde tendue entre deux poteaux, dans le jardin. La boîte aux lettres tremblait sur son piquet, mais elle était toujours en place, de même que la girouette sur le toit.

Une femme était assise sous le porche, vêtue d'une robe et d'un vieux gilet rouge. Ce ne pouvait être que V. Ses cheveux étaient gris et coupés court, mais elle avait le même visage aux traits aiguisés que sur sa photo. Elle se balançait dans un rocking-chair, un fusil de chasse posé sur les genoux, en contemplant la tornade comme d'autres auraient admiré un coucher de soleil.

Elle s'est raidie en nous voyant. Puis elle s'est levée et a braqué le canon de son fusil sur nous.



– Ne tirez pas ! ai-je crié en agitant les mains. Nous venons en paix !

V s'est avancée vers nous, le regard brûlant.

– Qui êtes-vous et que voulez-vous ?

– C'est moi ! a dit Noor.

Le canon a pivoté vers elle. V a paru tour à tour surprise, puis triste et déconcertée. Pour finir, elle a froncé les sourcils avec colère.

– Qu'est-ce que tu fous là ? a-t-elle crié.

Ce n'était pas vraiment l'accueil que nous espérions.

– Je suis venue te voir ! a répondu Noor, qui faisait visiblement un gros effort pour garder son calme.

– Oui. Mais comment m'as-tu retrouvée ? s'est impatientée V.

Noor m'a regardé, l'air sidéré.

– Avec l'adresse !

– L'adresse sur la carte postale que vous lui avez envoyée ! ai-je précisé.

V a blêmi.

– Je ne t'ai jamais envoyé de carte postale.

Noor l'a regardée comme si elle avait mal entendu.

– Quoi ? me suis-je étranglé.

V nous a dévisagés à tour de rôle.

– Avez-vous été suivis ?

Au même instant, la corde à linge s'est détachée de ses poteaux et a volé au-dessus de nos têtes. Nous nous sommes baissés pour éviter de nous faire décapiter.

– Entrez, avant qu'on se fasse tuer, nous a proposé V en coinçant le fusil sous son aisselle.

Elle nous a pris par le bras et entraînés dans la maison. Puis elle a claqué la porte, tiré une série de lourds verrous, et couru aux fenêtres pour baisser les volets métalliques.

– On a failli se faire tuer cinq fois, ai-je dit. Pourquoi vivez-vous dans un endroit aussi dangereux ?

L'intérieur tenait à la fois du logis d'une vieille dame et de l'armurerie. Trois fusils à lunette étaient appuyés contre une étagère, près d'une table dressée pour le thé. Une ceinture de munitions était posée sur l'accoudoir d'un canapé en velours vert. Le décor m'a rappelé la maison de mon grand-père.

– Parce que je l'ai voulu, a répondu V en tirant sur une corde pour faire descendre un périscope du plafond. J'ai conçu cette boucle pour qu'elle soit impénétrable. L'évènement le plus meurtrier de l'histoire de cette région se répète toutes les demi-heures.

Elle a jeté un coup d'œil dans le périscope.

– L'un de vous sait-il se servir d'une arme ?

J'ai failli tomber à la renverse.

– Attendez ! C'est *vous* qui avez fait cette boucle ?

V m'a regardé.

– Je suis une Ombrune. Et bien sûr que tu sais te servir d'une arme. Tu es le petit-fils d'Abe Portman.

Elle s'est tournée vers Noor, qui semblait trop sonnée pour parler, et son expression s'est adoucie.

– On n'était pas censées se revoir, ma chérie. Même si je l'ai souhaité mille fois...

– Cette boucle n'est pas impénétrable, a observé Noor. La comptine...

Même si j'étais près d'elle, elle m'a semblé terriblement seule, tout à

coup.

V a lâché le périscope.

– Après toutes ces années, je ne pensais pas que tu t'en souviendrais.

– Bien sûr que si, l'a détrompée Noor.

Sa voix était à peine audible, étouffée par le rugissement du vent.

– Tu voulais que je vienne.

V a traversé la pièce en souriant. J'ai cru qu'elle allait tendre les bras et attirer Noor contre elle, mais elle s'est arrêtée en chemin.

– Une erreur sentimentale.

Son sourire a vacillé.

– Je ne voulais surtout pas m'attacher à toi. Seulement, tu étais si mignonne... Je savais qu'un jour, pour ton bien, je devrais te laisser partir. Mais j'ai sans doute voulu croire que plus tard, toi et moi, nous pourrions...

V a baissé les yeux et inspiré longuement.

– Je n'aurais jamais dû t'enseigner cette comptine. Elle ne devait être utilisée qu'en cas d'urgence absolue.

L'Ombrune a relevé la tête. Elle semblait effrayée, à présent.

– Et seulement si je t'avais contactée avant.

– Tu ne l'as pas fait.

– Non.

– Je ne comprends pas, suis-je intervenu. Si vous n'avez pas envoyé cette carte postale, qui d'autre ?

– Ce doit être moi, a fait une voix enjouée derrière nous.

Nous nous sommes retournés. Un homme se tenait à la porte de la cuisine. Le vieil homme de l'entrepôt. Son plâtre avait disparu, et il pointait une arme sur nous.

– J'en ai envoyé plusieurs, en fait. À différentes adresses. Je sais que le courrier postal est un peu démodé, de nos jours... mais Velya aussi.

– Murnau ! a grogné l'intéressée.

Il a émis un petit rire sec, puis s'est redressé, a bombé le torse et affiché un sourire arrogant. Et soudain, je l'ai reconnu à mon tour, malgré la barbe et le maquillage. Il portait un sac en cuir en bandoulière.

– Ai-je interrompu une réunion de famille ? a-t-il ricané. Mon timing est impeccable, comme toujours.

Il a fait un pas vers nous, puis pointé son arme et reporté son attention sur V.

– Bon, ma belle, on fait ça où ? Dans la cuisine ? Dans la baignoire, pour éviter de salir le tapis ? De toute façon, tout aura disparu d'ici une heure...

– Fichez-lui la paix ! s'est écriée Noor. Si vous avez un problème, réglez ça avec moi.

– Non, merci. Tu as déjà rempli ton rôle. Mais si tu essaies de me jouer un sale tour, je ferai souffrir ta mère plus que nécessaire.

Il a lorgné dans ma direction.

– Et ton petit ami, a-t-il ajouté.

– Je sais ce que vous cherchez, ai-je affirmé. Et vous ne le trouverez pas ici.

Murnau m'a ignoré.

– Sais-tu qu'on essaie d'entrer dans cette boucle depuis des années ? On a perdu beaucoup d'hommes de valeur dans l'entreprise, mais on n'a jamais réussi à percer ses défenses... jusqu'à aujourd'hui.

Il a souri à Noor.

– Tu as oublié de fermer ta porte de derrière, Velya.

Puis il a tiré.



Avant que l'écho du coup de feu se soit dissipé, avant que V ait touché le sol, avant même que j'aie pu réagir, Noor a foncé vers Murnau. Elle n'avait pas d'arme, pas de lumière en elle, juste ses mains et sa haine. Mais il était prêt. Il a fait un pas de côté, et, d'un revers de son bras puissant, l'a jetée à terre. Je me précipitais sur lui pour le mettre en pièces, quand il a sorti un autre pistolet de sa ceinture, l'a levé et a tiré.

Un léger *pop* a retenti et une douleur aiguë a envahi mon flanc. Alors que je m'affalais à terre, j'ai entendu une deuxième déflagration.

Murnau avait tiré sur Noor.

J'étais incapable de me relever.

J'ai exploré la zone douloureuse à tâtons. Quelque chose dépassait de mes côtes. Une fléchette.

L'instant d'après, la douleur m'a fait perdre connaissance.

Je ne sais combien de temps plus tard, j'ai senti la pluie sur mon visage.

Murnau nous avait traînés dehors.

Je me suis forcé à ouvrir les yeux et à focaliser mon regard. J'étais attaché à la balustrade du porche. À côté de moi, Murnau menottait Noor, qui ne lui offrait aucune résistance. Elle avait les yeux mi-clos.

V était étendue à plat ventre dans l'herbe. Des nuages menaçants tourbillonnaient dans le ciel.

– V-vous n'allez pas... nous tuer ? ai-je articulé d'une voix pâteuse.

– Hélas, je n'aurai pas ce plaisir. Ordre du patron.

Il a fini de menotter Noor, puis a jeté un coup d'œil à V par-dessus son épaule.

– Il veut que tu regardes. Et que tu découvres ce que ça fait d'être prisonnier d'une boucle qui s'effondre.

– Ça ne... va pas marcher, ai-je dit lentement. Vous n'avez même pas... les bons... in... gré... dients.

Murnau s'est frappé le front, comme s'il se souvenait d'un détail.

– Oh, c'est vrai. Vous croyez toujours que...

Il a ri. Puis j'ai entendu un *twip*. Murnau a grimacé et s'est penché. La tige d'une flèche dépassait de sa cuisse.

Il a pivoté en grognant.

V était appuyée sur un coude, couverte de sang, armée d'une arbalète compacte qu'elle avait cachée je ne sais où.

Elle a tiré une seconde flèche, qui s'est fichée dans l'épaule de l'Estre. Il a levé son arme et fait feu à nouveau.

V a lâché l'arbalète et s'est effondrée.

Noor a poussé un long gémissement.

Murnau s'est retourné pour nous regarder.

– Comme je vous le disais...

Il a grimacé, brièvement distrait par la douleur.

– ... Bentham pensait pouvoir nous tromper avec une traduction

erronée. Mais on a vu clair dans son jeu. Le texte original de l'*Apocryphon* ne mentionne pas la mère des oiseaux. Une telle chose n'existe pas. Ce qu'il nous faut, c'est le cœur battant de la mère des tempêtes.

Il a lâché son revolver, retiré le sac de cuir de son épaule et sorti un long couteau.

– Et puisqu'on en parle, il est temps que je me mette au travail.

Il s'est approché de V, qui gisait dans l'herbe. Dans le ciel, des nuages en forme d'entonnoir se déchaînaient.

J'ai voulu crier, appeler Noor, la regarder, mais j'en étais incapable.

Mon champ visuel s'est rétréci. Le monde s'est mis à tourbillonner.

Dans un dernier éclair de conscience, j'ai vu Murnau penché au-dessus de la forme inanimée de V. Son bras montait et descendait frénétiquement.

Puis j'ai sombré dans les ténèbres. Je suis revenu à moi en sentant quelque chose me gifler le visage. Des feuilles, du gravier. Le bruit était assourdissant, semblable au vacarme d'un train de marchandises. Au prix d'un effort surhumain, j'ai soulevé les paupières.

La tornade dévorait un arbre géant, de l'autre côté de la rue. Ses branches fouettaient l'air, comme possédées par un démon. Ses racines jaillissaient du sol tels des bras. Murnau marchait vers elle. Il portait son sac en bandoulière et brandissait triomphalement une petite chose sombre dans son poing serré.

Juste avant d'entrer dans la tempête, il a marqué une pause et s'est retourné pour nous regarder, et je jurerais l'avoir vu sourire.

Puis le vent l'a balayé, et il a disparu.

J'ai dû perdre à nouveau connaissance. À mon réveil, un banc de nuages jaune vif s'unissait avec l'entonnoir de la tornade pour former un cône pointant le ciel. L'arbre arraché planait en tournant doucement à une trentaine de mètres du sol, au centre du vortex.

Un gémissement sourd s'est élevé, puis est devenu assourdissant. On aurait dit des paroles humaines restituées au ralenti, une voix à l'intérieur du vent, qui égrenait des voyelles inintelligibles, montant et descendant telles des ondes. Le cône de nuages jaunes a fusionné avec l'arbre en lévitation et les nuages alentour ont changé de forme pour dessiner un visage.

Un visage que je connaissais.

Sa bouche s'est ouverte, et, dans un lent roulement de tonnerre, le

ciel a prononcé mon nom.



ÉPILOGUE





La fillette dormait profondément quand Pensevus s'est mis à lui parler tout bas. Qui sait depuis combien de temps il chuchotait ainsi ? Quand elle a ouvert les paupières, sa tête était déjà pleine de cauchemars.

L'enfant savait ce qu'elle avait à faire.

Elle s'est levée et a traversé la pièce.

Pensevus chuchotait toujours. (Il n'arrêtait presque jamais, en fait.) Elle le tenait suspendu par une main. (Elle l'emportait partout.)

Elle n'avait utilisé le téléphone qu'une seule fois avant ce jour-là, mais Pensevus lui avait dit comment faire.

Il lui disait toujours comment faire.

Elle est allée chercher une chaise dans un coin de la pièce et l'a placée sous le téléphone, puis elle est montée dessus pour atteindre le récepteur.

Elle a passé six appels, coup sur coup. Elle n'avait pas terminé sa tâche quand la première Ombrune est apparue sur l'appui de sa fenêtre ouverte.

Lorsqu'on décrochait, au bout du fil, elle disait toujours la même chose :

– Il est de retour.

LES PHOTOGRAPHIES

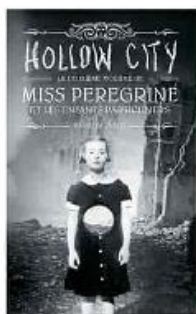
Les images qui figurent dans ce livre sont d'authentiques photographies anciennes. Hormis quelques-unes, qui ont subi des retouches numériques, elles n'ont pas été modifiées. Elles ont été recueillies méticuleusement au fil des années : découvertes dans des marchés aux puces, dans des expositions de papiers anciens, et dans des archives de collectionneurs plus accomplis que moi, qui ont eu la gentillesse de se départir de quelques-uns de leurs trésors pour aider à créer ce livre.

Les photos qui suivent m'ont été généreusement prêtées par leurs propriétaires :

PAGE	TITRE	ISSU DE LA COLLECTION DE
48	Hattie	Jack Mord / The Thanatos Archive
163	Breedlove	John Van Noate
204	Fourgon funéraire tiré par des chevaux	John Van Noate
212	LaMothe	Jack Mord / The Thanatos Archive
225	Ellery	John Van Noate
272	Elsie	Billy Parrott
342	Josep	Billy Parrott
394	Cyclone	Jack Mord / The Thanatos Archive
424	Fille au téléphone	Billy Parrott

MISS PEREGRINE
ET LES ENFANTS
PARTICULIERS

LES ROMANS



MISS PEREGRINE
— ET LES ENFANTS —
PARTICULIERS

LES CONTES



LES BD

